François HERTEL

VERS UNE SAGESSE

COLLECTION LES ESSAIS

Les EDITIONS de la DIASPORA française

VERS UNE SAGESSE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Essais

Leur inquiétude
Pour un ordre personnaliste
Nous ferons l'avenir
Le Canada, pays de curiosités, pays de contrastes
O Canada, mon pays, mes amours
Méditations philosophiques
Journal philosophique et littéraire
Du séparatisme québecois
Méditation théologique

Romans et recueils de nouvelles

Le Beau Risque
Mondes chimériques *(Trilogie, tome I)*
Anatole Laplante, curieux homme *(Trilogie, tome II)*
Journal d'Anatole Laplante *(Trilogie, tome III)*
Six femmes, un homme
Un Canadien errant
Jérémie et Barabbas

Poèmes

Les voix de mon rêve
Axe et parallaxes
Strophes et catastrophes
Cosmos
Quatorze
Mes naufrages
Jeux de mer et de soleil
Poèmes européens
Anthologie 1934-1964

Théâtre

Claudine et les écueils
La Morte

Reportage

Afrique

François HERTEL

VERS UNE SAGESSE

COLLECTION LES ESSAIS

Les EDITIONS de la DIASPORA française

EN GUISE DE PREFACE

Victor Hugo a écrit qu'on corrigeait ses œuvres en en écrivant de meilleures. Malgré toute mon estime pour ce grand esprit et quoique je trouve ce point de vue parfaitement admissible, j'ai, depuis quelques années, adopté une autre méthode.

Dans mon dernier recueil de poèmes, Anthologie 1934-1964 *et aussi dans* Jérémie et Barabbas, *mon ultime recueil de nouvelles, j'ai repris, en les corrigeant, des textes qui provenaient d'ouvrages antérieurs. Dans le présent volume, on trouvera également plusieurs pages retouchées qui sont nécessaires à une vue d'ensemble de mon évolution spirituelle.*

Quoique cette petite somme *philosophico-théologique soit bien mince en regard des immenses traités qui ont les mêmes prétentions, je la présente aux quelques lecteurs qui m'ont fait le plaisir de suivre mon itinéraire. Elle paraît quelques mois après les débuts de ma soixantième année. N'est-ce pas le présage d'un début de maturité ?*

EXAMEN DE CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE

La vraie vie serait celle, pleine à déborder, qui jaillit d'un rêve intérieur perpétuellement en éveil ; elle s'accomplirait parfois aux dépens même des activités pleinement conscientes et superficielles qui s'agitent à la partie extérieure du « moi ».

Mais analysons en partant de « je ». Je ne cultive rien. Je laisse se produire librement des états d'âme, ou plutôt se développer une mentalité. Ce rêve perpétuellement éveillé à toutes les formes de beauté, de poésie, je ne l'entrave point dans tout ce qu'il me paraît comporter d'élevant. Les contingences banales viennent se greffer sur le film intérieur, greffes artificielles qui collent parfaitement à sa surface, se mêlent rarement à son fond, à sa substance.

Je me livre à des travaux desséchants, je me laisse raser par une conversation ennuyeuse. Dans ces occurrences, le rêve intérieur cesse pour un instant d'être perceptible, ou bien continue en sourdine de chanter en moi. En tout cas, son activité ne gêne pas le traintrain de surface qui se « défile » vaille que vaille sur son bonhomme de chemin. Sans doute, il arrive que la grande enchanteresse fasse taire complètement ces petites voix adventices, et me ravisse loin d'elles ; ce sont alors des distractions. Mais la distraction ne serait-elle pas une plongée de l'homme à l'intérieur de soi-même dans laquelle il se repaît des meilleures parties de sa propre moëlle ? Les grandes trouvailles sont filles de la distraction, expressions profondes de la personne libérée des entraves de la raison raisonnante.

Pourtant la plus parfaite création humaine ne proviendrait-elle pas plutôt d'un parfait ajustement du film conscient sur le film inconscient? Ne doit-on pas se restreindre soi-même, mater son imagination vagabonde, pour ne garder à sa production intérieure, pensée, parlée ou écrite, que le pur métal dégagé de toute gangue, de toutes scories ?

Cela est possible chez certains sujets. Un Bossuet eût admis ces restrictions. Il les a acceptées de fait. Il ne faudrait pas imposer de telles amputations à un intuitif. Songeons à Pascal.

Chez Bossuet, parfaite coïncidence des deux films. Le résultat est grandiose, impressionnant. Chez Pascal, moins d'équilibre, moins de clarté ; combien plus de jaillissement ! Lequel préférer ? Le temple grec, implacablement parfait, rythmique, ajusté à notre module, humainement beau ; et la montagne, vertigineuse, indisciplinée, où toutes les eurythmies s'organisent et se hiérarchisent sur un plan supérieur ? Le temple grec, chef-d'œuvre raisonnable. La montagne, œuvre cosmique spontanée.

Cette comparaison cloche. Elle nous éclaire cependant. J'irai jusqu'à dire que l'intuitif est l'homme normal, que tout raisonneur est au fond un intuitif qui s'ignore.

En l'homme — par delà toute systématisation — une seule connaissance ordinaire : l'intuition, la connaissance des singuliers. La notion de l'universel comme universel est le fruit d'un travail réflexe, rare, fatigant et d'ailleurs, d'une certaine manière, impossible. Même dans nos raisonnements les plus abstraits, nous ne percevons l'universel que confusément, dans la complexité des singuliers.

Mode de vivre à l'intérieur, mode de connaître, c'est tout un. Dès lors, la vraie vie intellectuelle devra tabler davantage sur l'activité première et normale du composé humain que sur son opération de seconde zone, le raisonnement abstrait.

J'en viens donc à distinguer entre pensée incarnée et pensée pure ou réflexion.

La première est charnue, pulpeuse, combinaison de multiples éléments vitaux s'épanouissant en un seul tout synthétique.

La seconde est sèche, méthodique, analytique, lente.

Je précise. La pensée incarnée, c'est mon activité intérieure normale : un torrent d'images en marche, qui s'accompagnent de sensations; mais ce fleuve intime baigne sans cesse dans la lumière supérieure de l'intelligence. Bien plus, cette intelligence envahissante (qui pénètre toutes nos actions) procède sans cesse, à la manière spécifiquement humaine, par de brusques et souvent inconscientes déductions. Quand je pense, il arrive que, en plus de sentir que je suis, je perçoive que je pense. Nouvelle forme d'activité réflexe ; mais qui ne porte pas sur l'universel pur.

Pourtant la réflexion, ou pensée pure, diffère-t-elle spécifiquement de la pensée incarnée ?

Non. Elle est de la pensée impérée, nettement et pleinement consciente. Son domaine est celui de l'abstraction proprement dite. Son terme est l'idée pure, en autant que nous pouvons l'atteindre. Elle est lente et pénible comme toute action commandée. Elle excelle à juger, mais point à créer ; puisque la création requiert un effort de toute la personne, des facultés les plus « individuantes ». L'expérience des créateurs et l'analyse de leurs œuvres rendent compte de ce fait.

Si je me comprends bien il se trouve qu'au sommet de la pensée incarnée, on accède à la pensée pure. Pourtant le contraire est plus vrai. Le sommet de la pensée, c'est une simplification bienheureuse au profit d'un seul filet organique. Simplification intuitive qui libère, qui projette au dehors les plus riches émanations de la personne. C'est l'émotion esthétique, c'est l'inspiration.

Encore une fois, entre les deux activités (pensée incarnée, pensée pure) n'intervient qu'une différence de degré. Lorsque la personne s'affirme à l'état fort, c'est la pensée incarnée. Quand elle se sacrifie relativement elle-même pour se juger froidement des hauteurs « appro-

chées » de l'espèce, c'est la pensée pure, la réflexion, le raisonnement abstrait...

Je conclus donc qu'il serait absurde de sacrifier une vie de pensée concrète, incarnée, au profit d'une existence qui voudrait sans cesse être réflexe. La pensée, telle que je la conçois, est toujours possible. La réflexion est souvent difficile, contrariée, décevante. L'homme qui s'imagine réfléchir sans cesse et se conduire toujours par des principes réfléchis, ne se rend pas compte qu'il est souvent l'esclave de ses impressions cristallisées en dogmes. D'ailleurs, celui-là vit la plupart du temps dans une atmosphère singulièrement à l'eau de rose, et ses pseudo-réflexions portent sur des truismes de tout repos qui ne sauraient le fatiguer. En somme, il est le dernier des hommes à penser...

Un point m'intrigue toujours. Cet état d'âme que je prône ne serait-il pour beaucoup rapporté, artificiel, moins continuité vitale qu'agglomération livresque ? Quel rôle attribuer aux livres dans la formation du subconscient ?

Un rôle considérable, au début de la vie de l'esprit. Un rôle très faible quand la personnalité est rendue à son point de maturité. Les livres ne s'imposent plus à un homme mûr. Il les impose. A l'exception de quelques ouvrages sommets, les livres ne sauraient être que des documents. Les grands livres et les poèmes sont des tremplins vers des étages supérieurs de vie. Cependant ils ne doivent pas bouleverser le paysage intérieur jusqu'à changer sa physionomie substantielle. Ils enrichissent d'un limon généreux ; puis leur contribution se perd, assimilée dans l'inconscience.

Je distinguais tout à l'heure entre pensée pure et pensée concrète ou incarnée, mais je ne précisais pas assez les barrières qui séparent les deux opérations.

La pensée incarnée participe de tout notre être, bien qu'on puisse la localiser au cerveau, siège de l'imagination. La réflexion proprement dite est, elle aussi, une activité de tout l'homme, mais elle ne se ramifie au cerveau que dans son fondement imaginatif. L'acte formellement réflexe est de soi du domaine de l'idée pure. Il n'est uni qu'accidentellement à une image. (Et c'est pourquoi j'appelle notre activité intellectuelle réflexe *pensée pure*.) On conçoit que de tels actes soient rares. L'expérience quotidienne nous enseigne que nous voyons sans cesse avec de fortes images. Nous ne pouvons nous dégager de notre corps.

Comment donc ce qui spécifie l'homme, la réflexion, ne se manifeste-t-il pas chez lui sous forme d'activité normale, première ? C'est que l'homme abstrait n'existe pas. Il n'y a que des hommes. Et ceux-ci sont corps et âme, Ils sont individus parce qu'ils sont corps et personnes parce qu'ils sont individus intelligents. Leur activité intellectuelle ne se déploie jamais dans l'abstraction pure. Elle est l'activité une d'un composé un. Toutefois, l'homme qui se livre à ce que je nomme réflexion ou pensée pure s'éloigne momentanément du centre de son moi, affleure à la périphérie de l'espèce.

Mais l'espèce n'existe que dans l'esprit humain.

L'humanité n'est pas une entité, elle est un concept. Qu'est-ce qu' « affleurer à la périphérie de l'espèce » ? C'est une manière de dire qu'en s'efforçant d'éliminer de sa pensée toutes les images, pour s'attacher à l'idée pure, on se désincarne, on affaiblit sa personnalité, on se rapproche du fond de pensée commun à tous les hommes. La personne tend implicitement à un impossible passage à la limite.

Ajoutons cependant que l'homme qui tend à réaliser en soi la pensée à son maximum humain de pureté acquiert une supériorité temporaire, le pouvoir de se juger en faisant presque abstraction de son « moi ». C'est un peu comme si l'idée platonicienne d'homme prenait corps pour « me » juger. Si on n'aime pas le divin Platon, qu'on dise tout simplement que l'animal raisonnable qui est en soi juge la personne que l'on est.

Mais enfin, le suprême dévergondage de « l'imagination » est-il le sommet de la réalisation du « moi » ?

Il faut s'entendre. Ce que l'on persiste à nommer imagination et que j'appelle pensée incarnée, voire imagination créatrice, n'est pas réductible uniquement aux images ou phantasmes. C'est un tout organique constitué par l'ensemble de toutes les images liées ensemble et ressortissant à tous les sens à la fois. On peut parler, à la suite de Léon Daudet, de film intérieur. C'est un film vivant, à la fois sonore, visuel, olfactif, tactile... et spirituel. C'est tout soi-même à une phase de son évolution, avec l'usage synergique de toutes ses facultés spirituelles et corporelles.

Cet être complet que nous sommes forme un verbe global, notre pensée... Un verbe en marche, qui ne s'arrête point, ni le jour, ni la nuit ; un verbe dont nous prenons une conscience plus ou moins nette

selon les dispositions du moment. Ce verbe, c'est la connaissance du singulier ou des singuliers, la seule connaissance indiscutable.

Alors on en arrive à nier pratiquement à l'homme la connaissance de l'universel ?

Je ne sais pas. Je dis seulement que celle-ci est souvent implicite, spontanée, qu'elle n'est à peu près point ressentie comme telle. Surtout, j'insiste sur ce fait : jamais nous n'arriverons à une idée parfaitement désincarnée. Toute idée, étant née des images, de l'imagerie particulière à chaque homme demeurera toujours empêtrée dans la singularité du connaissant.

Cela posé, la question de tout à l'heure semble tomber d'elle-même. N'est-il pas évident que le fleuve intérieur ainsi conçu doive s'enrichir à l'infini ? Tout homme qui pratiquerait aux dépens de sa pensée des amputations inutiles serait un maladroit et un sot.

Les ascètes ont donc tort ? Ils seraient les plus gauches des hommes, s'ils se vidaient d'eux-mêmes pour le sénile plaisir de s'anéantir.

Pourquoi alors s'acharnent-ils à se détourner du « moi », à l'émonder des excroissances parasites, à l'épurer ?

De toute leur âme, ils aspirent à se fondre en Dieu. Leur vie intérieure (excepté l'application anxieuse des débuts) se grossit sans cesse d'une sève nouvelle dont tous les bouillonnements tendent à une union plus intime avec Dieu.

Sans doute, il est des dévoyés de l'ascèse qui s'égarent, et qui prennent pour fin ce qui n'est que moyen. Ils se coupent implacablement tous les ponts et se contentent de hacher, de biffer, de raturer. Ceux-ci ne durent point. Ils envoient bientôt « promener » ces velléités d'auto-assassinat.

Quand l'ascète recherche ses fautes, lorsqu'il s'emploie à les expier et suppute les moyens de se corriger, il réfléchit sans doute plus qu'il ne pense. Cependant une nouvelle mentalité s'ébauche en lui, combien riche, combien jaillissante, tout imprégnée d'amour ! S'il réfléchit beaucoup au début de sa carrière, c'est qu'il est à l'un de ces tournants décisifs où l'homme concret a besoin des lumières acquises en gros par ce qu'on est convenu d'appeler l'humanité :

Dès qu'il s'est établi en ce qu'il croit l'union avec Dieu, sa pensée l'emporte vers un état supérieur.

Sa prière mystique, comme l'a justement remarqué Henri Bremond, a beaucoup d'analogie avec l'état du poète dont la pensée continuellement en évolution se fixe soudain en un point précis, au cours de l'inspiration. Il en est ainsi dans l'extase.

Qu'est-ce donc que cette pensée incarnée qui diffère de la réflexion, de la pensée pure, au point de devenir subconsciente et presque corporelle ?

La pensée incarnée est une émanation à la fois abstraite et concrète de la personnalité. La réflexion n'échappe pas à ce déterminisme. Cependant, je considère que le beau nom de pensée convient mieux à notre activité intellectuelle, normale, continue. La réflexion, c'est la pensée qui répond à un ordre précis du vouloir. Dans les deux opérations, il n'y a jamais action de pure intelligence, jamais non plus simple mouvement d'instinct animal. Ces deux excentricités sont impossibles à l'homme. Il reste que la pensée est plus complète, plus riche. Celui qui pense, comme celui qui réfléchit, est un homme. Et chez un même être complet, il ne peut y avoir plusieurs modes irréductibles de connaître. Chez le penseur et chez le réfléchissant, les images chevauchent les idées, les sensations interviennent. Dans la pensée incarnée, les phantasmes existent à l'état fort ; à l'état faible, dans la réflexion ou pensée pure.

Et c'est pourquoi l'inspiration poétique, philosophique ou même mathématique ressortit bien plus à la pensée qu'à la réflexion. L'homme dit-de-réflexion peut avoir un jugement sain ; il ne saurait être un créateur. Les intuitifs créent. Toute création humaine s'élabore dans le mécanisme imaginaire.

Dans la création, la pensée se développe, s'hypnotise sur un point ; la réflexion agit à l'état faible, comme une soupape de sûreté. Tous les hommes sains d'esprit se rencontrent, ou à peu près, dans la réflexion. Combien diffèrent leurs pensées ! La somme des créations de l'esprit humain en témoigne. Dans leur pensée, les hommes mettent plus de leur corps, plus de leur individu par conséquent.

Me voilà un peu rassuré. Je commençais à me croire forcé d'admettre deux connaissances en l'homme, la connaissance notionelle et la connaissance réelle, pour reprendre de vieilles expressions. Je découvre pourtant que les deux formes d'une même activité cérébrale, loin d'être irréductibles, ne diffèrent que par une intervention plus ou moins pré-

cise de la volonté. Le « moi » le plus intime n'est pas uniquement celui des grandes circonstances, mais celui de tous les jours. La pensée incarnée est la forme normale de notre activité intellectuelle. Elle ne devient « connaissance par la fine pointe de l'âme » qu'aux moments de simplification féconde, d'intensité sur un point magnétique, dans l'inspiration et dans l'émotion esthétique.

Cette pensée est-elle consciente ou subconsciente ? Si elle est consciente, comment n'est-elle pas réflexe ?

Elle est tour à tour pleinement consciente, demi-consciente, purement inconsciente.

Il arrive que, pensant avec intensité, je prenne en même temps conscience directe de mon état d'âme et de mon être propre. Sans doute, il y a là, en rigueur de termes, une réflexion. Comme, dans notre hypothèse, l'attention n'est pas formellement volontaire, il n'en demeure pas moins que la prise de conscience s'effectue d'une manière confuse, obscure, au second plan de la scène du « moi ».

D'autres fois, on pensera avec une grande intensité sans le moindre retour conscient sur soi-même. On se sentira vaguement « être » tout au plus. Enfin, il pourra se trouver que la pensée se déroule à une telle hauteur au-dessus des contingences que l'on n'aura aucun sentiment, même de sa propre existence.

Au cours de ces états d'âme, beaucoup de raisonnements, beaucoup d'illations auront eu lieu, mais ils ne seront nullement appréhendés comme tels. C'est pourquoi j'aime mieux appeler vie de pensée cette vie intérieure où la réflexion joue les comparses.

Vive donc la pensée une comme un film, multiple comme lui, tissée d'illations fugitives, se développant en une vaste sinusoïde avec des affleurements de pleine conscience, mais replongeant sans cesse en son propre cœur marin, se créant et se reproduisant à l'infini de son intime substance en perpétuelle fusion !

CONFESSION PHILOSOPHIQUE

J'aurai bientôt cent ans. Les années passent si vite. Il est temps ou jamais que j'énonce la thèse fondamentale de mon système. La voici.

Après avoir beaucoup cherché, réfléchi, tâtonné, bafouillé, j'ai découvert cette lapalissade : la raison humaine est un instrument grossier qui ne saurait rendre pleinement compte du réel qu'elle s'est donné la mission d'expliquer.

La raison raisonnante, celle qui déduit, celle qui enchaîne les déductions et construit les systèmes est une faculté froide, statique. Les objets de la métaphysique : le moi, le cosmos ne sauraient être dominés, compris (au sens latin) par cette faculté grossière. Le moi est pour une part infra-rationnel et il échappe par là à la raison ; le monde est trop vaste pour que la raison puisse le capter dans sa complexité. L'univers cosmique est le tout. La raison humaine n'est qu'une fraction infinitésimale.

Qu'est-ce que la raison ? C'est la faculté de penser en deux temps. C'est la capacité de déduire ? Or quels sont les êtres intelligents qui déduisent ? Ceux auxquels manque la faculté simple d'induire. C'est parce que nous sommes fonction d'un corps, parce que nous sommes immergés dans la matière, et par suite dans le temps, que nous déduisons, que nous raisonnons. La condition du connaître humain dépend de la condition d'être de l'homme. Nous sommes les plus limités des êtres pensants. Nous pouvons errer à cause de cet intervalle entre les prémisses et la conclusion.

La raison est courte. Or c'est elle qui, en nous, organise, hiérarchise, précise les intuitions sensibles et les intuitions intellectuelles.

Notre double recours, dans l'édifice du connaître, le recours aux sens externes et le recours à l'intelligence des premiers principes est écartelé sans la raison. C'est pourquoi il y a de purs sensualistes et des intellectualistes purs. La raison, grâce à la logique, cherche à opérer un joint entre ces intuitions, antinomiques de leur nature. C'est elle qui tente de tempérer l'intellectualisme par le sensualisme et vice versa. Or c'est souvent en opérant ce tempérament qu'elle trahit.

Selon qu'un philosophe est plus perméable aux intuitions sensibles qu'aux intuitions intellectuelles, il interprète le réel dans un sens différent. Tenir compte également des deux intuitions est possible, mais requiert un sens critique implacable. D'ailleurs savons-nous bien discerner ce qui tient du sensible et ce qui tient de l'intelligible ? Nous ne pouvons jamais nous dédoubler complètement. La raison est toujours inquiète. La connaissance humaine est essentiellement fondée sur un

compromis où les données de l'esprit sont en tension continuelle par rapport aux données du corps, comme le corps et son animation, ce qu'on appelle l'âme sont sans cesse en tension mutuelle. Dès que l'équilibre parfait, la synthèse, eût dit Arnaud Dandieu, se produit, la trahison s'accomplit. Or cette trahison s'opère toujours par la raison raisonnante, qui cherche sans cesse à unifier deux sources antinomiques de connaissance.

Il y a d'une part une connaissance obscure, une connaissance qui n'est guère qu'une souffrance, au sens où l'on souffre naissance : celle des sens. Il y a aussi la connaissance au sens strict : celle qui est lumière, la connaissance par l'esprit. Sans cesse la raison cherche à fusionner la matière et l'esprit. Or ceux-ci semblent, à nos faibles lumières, si profondément opposés que la mort, ou dissociation violente de la matière et de l'esprit, est un attribut essentiel de la condition humaine.

Le mode humain de connaître est donc imparfait, partagé, combattu par la quantité, le poids et la masse qui sont essentiels au corps. L'esprit sans doute s'agite là-dedans ; il s'agite, donc il cherche, il est en instabilité. Il est, en tant qu'esprit, dans un état violent, contraint.

C'est sur ce premier principe : l'incapacité où se trouve la raison d'étreindre tout le réel qu'il faut dorénavant construire.

⁂

La raison se préoccupe beaucoup des concepts. Que valent-ils au juste ? Les concepts sont des idées générales, des idées figées. Lorsque la raison travaille sur ces idées, qui viennent — nous en convenons volontiers — d'abstractions du sensible, elle travaille sur son terrain propre. Elle est à l'aise dans tout cela, qu'elle n'a point produit, mais que des intuitions fécondes ont amené à maturité par l'action de l'intellect. Pourquoi est-elle à l'aise ? Elle est à l'aise parce que les concepts sont des morceaux du monde, des vues fragmentaires, des coupes, arbitraires en somme, taillées dans le réel. Si on additionne et si on recolle ces coupes, on aura certes un total du monde, un monde qui correspondra en gros au monde réel. Il ne manquera qu'une chose à ce monde : la chaleur de la vie, le mouvement, que la conceptualisation fixe nécessairement. Un concept en devenir est impensable. Or la vie des êtres

et l'existence des choses sont continuellement engagées dans le devenir. Est-ce à dire qu'il faille renoncer aux concepts, leur refuser toute valeur ? Il semble que non. Il semble aussi que les concepts valent pour autre chose que pour l'action. Ils donnent un schéma du moi et de l'univers cosmique, un schéma qui couvre tous les aspects et répond en gros à toutes les questions. Pourvu qu'on ne refuse pas aux concepts l'éclairage continu des intuitions sensibles et intellectuelles, ils ont une valeur d'approche du réel. Pour saisir celui-ci dans sa totalité on n'a besoin d'autre recours que du recours à la personnalité totale.

Cette connaissance de personnalité totale, ce personnalisme complet s'accomplit par celle des intuitions qu'on néglige davantage. C'est l'intuition par le « sens intelligencié », la connaissance synergique de toutes les facultés, agissant à la fois dans une harmonieuse entente. Cette saisie globale du réel, par toutes les facultés de ce qu'on appelle l'âme et par les cinq sens, évite le morcellement.

Le concept joue donc un rôle dans la connaissance : il est l'élément intellectuel nécessaire ; mais le corps joue un rôle non moins important. Tout l'être étant engagé dans une aventure spatiale et temporelle ne saurait à aucun instant faire complètement abstraction de l'espace et du temps. Il reste inclus dans son existence charnelle, même à ses moments de plus haute spiritualité. La connaissance conceptuelle humaine, bien faible et précaire, si on la considère en elle-même seulement, reprend force et vigueur si on a le souci de la représenter sans cesse dans l'ambiance concrète où le corps vivant s'agite dans l'espace et le temps. De même les prises de contact purement corporelles, locales et partielles, s'agrandissent-elles dans une perspective où elles baignent sans cesse dans la lumière de l'esprit.

N'y aurait-il pas moyen, en explorant davantage cet aspect du problème de la connaissance, d'en arriver à réconcilier les philosophes du devenir et ceux de l'être ?

On a trop parlé de l'universel chez les philosophes de l'être ; on s'attache trop au particulier dans les philosophies du devenir. Les vrais extrémistes sont ceux qui cherchent un milieu. Ils pratiquent l'extrémisme dans le danger à encourir, puisqu'ils ne manquent pas de réunir contre eux tous les suffrages. Il en est ainsi en philosophie comme en toutes choses.

L'extrême morcelage de la connaissance humaine selon la systématique scolastique donne aussi exactement l'impression d'une trahison du réel que l'extrême intuitionisme bergsonien. Concluons que la connaissance rationnelle, que toute démarche de l'esprit humain sont incapables de s'élever à une véritable transcendance. Elles valent ce que vaut l'homme dans lequel elles s'incarnent, c'est-à-dire peu de chose.

ESSAI CORDIAL D'UNE COSMOLOGIE INTERIEURE

Il faut tendre à une conception fraternelle du monde.

Schopenhauer a écrit que le monde est mauvais. Serait-ce qu'il a été malheureux et qu'il n'a vu dans la personne que cette ouverture insatisfaite vers le mieux terrestre ? Schopenhauer, idéaliste, était un réaliste de la vie. Leibnitz s'est évadé du réel par la dialectique ; et il a été forcé de conclure au meilleur des mondes. Spinoza a identifié le monde avec Dieu. Kant a vu toutes choses se disloquer à son regard critique et il ne lui est resté en mains que la morale. Avant eux tous, et mieux qu'eux, Descartes, leur père, avait posé le premier point d'interrogation. Pourtant, bien français en cela, ce n'est pas la personne seulement qu'il avait isolée et mise hors d'atteinte, c'est le moi.

Le premier transcendantal, le seul transcendantal, c'est la personne que je suis. Renfermé là-dedans, j'ouvre sur le monde un œil, puis un autre. Par ce que je découvre du dehors, j'apprends que je suis et qui je suis.

On parlera tant qu'on voudra de l'ordre objectif, le sujet précède. Dans ce sujet, s'élabore une conception de tout : ce qu'on appelle philosophie. Comme ce tout est unique et hétéronome au reste, sa philosophie est sienne, c'est-à-dire diverse et incommunicable.

Ce qu'elle révèle de soi par le langage se déforme à mesure qu'elle se fige dans le conventionnel signe conceptuel. Bien des philosophies peuvent se rejoindre par les cadres ; mais ce n'est jamais la même chose à l'intérieur du cadre. Les concepts sont les mêmes chez tous ; mais tous conceptualisent d'une manière unique.

Il y a d'abord le moi. Je suis. Sans doute. Je m'en aperçois. Quand je pense, va sans dire. Lorsque je dors, qui me prouve que je sois ? Je suis même le centre du monde. Au dehors de moi, il y a le monde

pour moi. Le premier qui, à ma connaissance, a soutenu par écrit cette théorie, qu'on trouvera prétentieuse, n'était pas un philosophe mais un ascète. C'est Ignace de Loyola, dans ses *Exercices spirituels*.

Le moi s'ouvre sur le monde. Plutôt le monde ouvre le moi au « je » comme on ouvre une huître sympathique. Le « je », c'est la prise de conscience du moi.

Les deux constituent la personne. Le « je » est plus personnel. Le moi représente plutôt l'individu.

Le « je » juge le « moi » puis, il juge le reste. Il établit les rapports du reste au « moi ». C'est cela philosopher. Pourquoi s'abîmer de tant de grands mots quand on n'est qu'un amateur ? Aux professionnels du grand jeu philosophique d'établir des schelems compliqués. L'amateur a besoin de simplicité.

L'œil ouvert sur le monde, par chaque personne centre du monde, regarde le reste et le voit en fonction de soi.

Il ne reste plus qu'à établir un système d'analogies et une hiérarchie souple des valeurs analysées.

La philosophie est née dans un homme.

COSMOGONIE

Posons, si l'on veut, que la matière vient de l'esprit et retourne à l'esprit. Elle s'use et se dégrade tout en se propageant. De toute éternité, le Cosmos règne et règne peut-être en tant qu'atome infinitésimal. Cet atome, grâce à ses propriétés radio-actives, se met à se propager. Il crée l'espace à mesure que les rayons cosmiques qui émanent de lui commencent de se projeter par ondes et d'agrandir le monde. Cette série d'ondulations courbes est à la base de la sphère céleste. Et le monde continue de se propager ; l'espace augmente de jour en jour.

Il viendra toutefois un moment où l'activité ou énergie se sera tellement dégradée que les rayons cosmiques auront le dessous. Cessant de se propager, à une allure suffisante, ils cesseront d'agrandir l'univers. Celui-ci ira se repliant sur lui-même et aura une tendance à retourner à l'atome d'où il est venu. Quand les choses en seront rendues aux frontières du néant postérieur, elles ne seront plus que pensables. Le

monde sera retourné à l'esprit. Cela se passera dans plusieurs millions d'années.

Mais, ne parlons aujourd'hui que de l'origine des choses.

On a pris l'habitude d'immerger le Cosmos dans la temporalité et dans le spatial.

Dès qu'il y a matière, il y a masse et il y a lieu occupé par la masse. Le lieu, c'est déjà l'espace. Dès que la matière apparaît, sa propriété de dégradation est née. Or, cela s'accomplit dans le temps.

L'espace et le temps, procédant de l'être des choses matérielles, font que ces êtres, doués de masse et de mouvement, occupent à un moment donné un lieu donné et plus tard un autre lieu. L'addition de tous ces moments et de ces lieux successifs, c'est le temps. Le Cosmos baigne dans le temps, en ce sens que, la matière posée, le temps suit nécessairement.

PETIT TRAITE DU VRAI EN SOI ET AU DEHORS...

Je voudrais écrire par delà les mots un essai où il y eût uniquement des choses.

Le mot est trop avili, il fut trop stipendié. Trop de lèvres l'ont proféré à tort et à travers, à contre *sens*. Je veux que l'on revienne au *sens*.

Je voudrais écrire une page dure comme le roc. Et je saisirais le lecteur aux cheveux et au ventre, sans passer par les yeux et les oreilles, ou si peu que pas.

Fascination du direct, de la droiture de l'inclination. Arboration de la rectitude plénière.

A moi l'univers total et replié sur le centre. Tout homme est à lui-même centre. Et l'excentricité de l'amour n'est qu'un effort d'attirer au centre.

Nous sommes centre. En nous tous réside la quintessence du cercle : le point central. De moi au monde jaillissent des milliards de rayons, des milliards d'antennes. L'homme est un animal qui a des antennes.

Chaque homme est à lui-même le centre du monde. Il recrée à son intérieur le monde à son image et se pose par l'opposition indéfinie

des relations. La personne est ce qui ne se donne, ni ne se prête, ni ne s'évade. Elle est ce à quoi nul ne renonce.

Il faut passer par toutes les marches de l'escalier.

Et ce bourgeon sur la personne interpellant l'être, c'est ce qu'on appelle vrai. S'il n'y avait point de personne, point de vrai. Abolissons le moi tangent au monde par l'œil intérieur, tout l'être demeure et tout le vrai croule.

Revenons à la personne, centre d'attribution, lieu géométrique de la pensée assimilée. C'est parce qu'il y a des personnes qu'il y a des vérités. Que d'une personne un rayon parte, qu'un phare s'allume, qui tente d'illuminer un coin du monde ; et c'est ce qu'on appelle un penseur. Que cet homme interpelle le Cosmos, qu'il convie d'un rythme sien le concert à s'ébranler ; et voilà ce que l'on nomme génie.

Que d'une personne un jet parte vers d'autres personnes et que, reçu en d'autres, il retentisse autrement que dans son origine, rien que de normal. La cause en est que les personnes étant autres reçoivent autrement.

Dans un monde de personnes pourquoi s'étonner que tous ces centres ramènent à eux toutes les conclusions et que les estomacs qui digèrent mal n'assimilent rien ?

Le monde des personnes est aussi compliqué que l'Univers cosmique ; et peut-être qu'il est régi par des lois analogues.

L'équilibre d'un point donné s'établit par l'opposition à un autre point ; et peut-être que les opinions assises ne sont que des résultantes. Quand deux sont assis sur une même opinion, se rendent-ils toujours compte qu'ils ne reposent point sur les mêmes prémisses ? Pourtant cela est. La pleine vérité, l'absolu, le vrai sans scories et dégagé de toutes les connivences, on devrait toujours, avant de l'ériger en dogme, le soumettre au jury de plusieurs phares divergents. Seules les quintessences sont définies.

Au fond de toute personne, on retrouve l'univers cosmique, dans l'individu qui est telle portion du quantitatif. Et les êtres antinomiques que nous sommes ont tôt fait de constater que la personne périphérique, c'est la pensée ; c'est parce que nous sommes telle pensée que nous sommes tel homme.

Le corps est plus profond que l'âme. Il est plus profondément humain. Qui a jamais rêvé d'étreindre une âme ? Et tout notre langage, qu'est-il de plus qu'une amélioration du cri instinctif ?

« Il était si intelligent qu'il était presque humain. » *Sic scripsit* Huxley.

Soyons pourtant spiritualistes ; mais pas plus qu'il ne faut dans un monde où nous ne touchons que des corps... D'ailleurs, notre pensée est là qui court sous la plume, parallèle au sang de la main ; et c'est parce qu'il y a du sang qu'il y a de la pensée. Que celui-là s'arrête un seul instant ; c'est alors qu'il n'y aura plus que de la matière !

Au-delà de tous les systèmes, n'existe-t-il point une oasis des concordances ? C'est dans ce repaire qu'il faut se réfugier pour embrasser en paix le vieux Kant et Parménide, ce grand poète.

DU DOGMATISME A L'EXISTENTIALISME

Je suis né au Canada français, dans un pays où règne le dogmatisme philosophico-théologique. Malgré un certain sens critique inné et en dépit de mes efforts pour m'élever au-dessus d'une ambiance de confort intellectuel statique, je finis par me laisser envoûter temporairement par des impératifs catégoriques, dont la base lointaine est une certaine peur d'un Dieu vengeur, toujours en éveil.

Etudiant en philosophie scolastique — la seule qui ait vraiment cours en notre pays, — je m'aperçois peu à peu qu'elle n'est pas une *sagesse,* au sens humaniste de ce mot, mais une pré-théologie. Sans cesse, elle postule Dieu ; elle a même le souci évident de s'aligner sur la Révélation. Toutefois, comme Dieu me paraît un postulat évident, je m'incline.

Des années passent, je suis étudiant, puis professeur chez les Jésuites. J'appartiens à l'Eglise enseignante. J'ai de nombreux moments d'anxiété (rien de déchirant, mais des inquiétudes intellectuelles). Je m'efforce d'humaniser l'aristotélico-thomisme, de le moderniser.

Des chocs se produisent en moi à la découverte, par exemple, des travaux d'Einstein. Les géométries non-euclidiennes me font comprendre que la géométrie d'Euclide, si elle demeure utile dans un ordre moyen de grandeur, ne signifie rien dans l'infiniment grand et dans

l'infiniment petit. Par analogie, je sens qu'il en est ainsi de la philosophie d'Aristote. Elle m'apparaît assez valable comme rectrice de la vie, mais trop anthropomorphique pour s'élever à la Transcendance. Bergson me donne beaucoup à réfléchir. Je m'efforce d'humaniser davantage, de vivifier l'aristotélisme scolastique. Un jour, je m'aperçois que je me suis évadé par les conclusions. Je suis sorti de la prison des universaux.

Des notions comme le *Premier Moteur Immobile,* la *Cause Première* m'apparaisent comme impensables.

De cette révision philosophique, j'en viens à une révision théologique. Je m'aperçois qu'au cours des siècles et souvent avec une entière bonne foi, on a sollicité les textes, faussé même certaines expressions hébraïques ou grecques. La Bible m'apparaît comme une belle épopée ; avec de maigres retentissements historiques. Le Nouveau Testament surtout me semble sujet à caution.

Je perds la foi, par le truchement de ce que j'appelle « humilité cosmique », qui s'oppose à l'humilité chrétienne. L'humilité cosmique, c'est l'admission du fait que la raison humaine est un instrument grossier, une petite fraction du Cosmos, qu'elle s'épanouit sur une des plus petites planètes d'une des nombreuses galaxies qui constituent l'Univers ; et que, par conséquent, elle n'est pas en mesure de rendre valable certain dogmatisme qu'elle s'attribue trop volontiers. La véritable divinité, la véritable Transcendance, dans une certaine philosophie artistotélico-thomiste, c'est la Raison. Je ne veux plus d'une Raison, qui canonise la Terre (Incarnation et Rédemption) d'une Raison qui rétrécit le Cosmos à sa mesure.

Je me retrouve existentialiste. Entre-temps, je me suis retiré de l'Eglise. J'ai obtenu un bref de sécularisation. Je n'ai nulle honte des sacrements que j'ai reçus et que je considère comme de beaux symboles, qui font partie d'un folklore, celui de la civilisation occidentale, tout imprégnée de christianisme. Enfin, je n'ai de rancune, ni de haine, pour personne. Je comprends fort bien qu'on soit croyant. Je n'en veux pas à ceux qui m'anathématisent. Ils sont de bonne foi.

Qu'il y ait une certaine mauvaise foi (refus de réviser, par humilité chrétienne ?) dans l'âme des dévôts, je le crois. On ne veut pas étudier des hypothèses où l'on cesserait d'être des fils de Dieu, des élus.

J'en suis venu à poser le problème de Dieu comme suit : « Est-ce Dieu qui a créé l'homme ou l'homme qui a créé Dieu ? ». D'après moi, l'idée de Dieu est, au départ du moins (à l'époque du « pas de la vie », comme eût dit Teilhard de Chardin), le fruit des épouvantes humaines devant la mort. On veut « perdurer ». Il faut un autre monde et un Etre suprême qui récompense...

Pour ma part, — et c'est le point de départ cosmologique de mon existentialisme, — au commencement, il y a le *Cosmos*. C'est un gros fait inéluctable. Un jour, le « pas » de la matière inorganique a été franchi ; ce fut l'apparition de l'amibe. Longtemps après, ce fut le « pas » de la pensée : l'apparition de l'homme. Verrons-nous un jour le passage de l'homme à la limite de son espèce ? Dieu est-il dans le futur ?

Je reprends mes recherches philosophiques, en partant cette fois du moi (seul départ valable). Au commencement, par rapport à moi, à moi qui veux philosopher, il y a moi. Dans le moi, c'est le « je », si l'on veut, qui cherche à juger. Ici, on retrouve la nécessité d'une foi. C'est par une sorte d'acte de foi (naturel bien entendu) qu'on conclut à soi.

Dès lors, quelques idées très simples. J'existe. Le Cosmos existe davantage encore. C'est lui qui me pousse vers moi. C'est par son entrée en moi que je prends conscience de moi et du reste. Le Cosmos est hors de la portée de mon esprit, c'est-à-dire que mon esprit ne saurait « épuiser la compréhension » du Cosmos, puisque mon esprit n'est qu'une toute petite fraction du Cosmos.

La notion d'humilité m'amène à celle de la mort. La mort, c'est une catastrophe totale, l'entrée dans le néant ; mais ce n'est pas la perte d'un absolu. C'est la fin du spectacle. L'homme a droit au joli spectacle de la vie. Il doit y assister d'une manière souriante. C'est une aventure, gaie ou triste, selon que l'on a ou que l'on n'a pas la sérénité voulue.

Une sorte de nihilisme souriant fait place à la tragique aventure. On observe une morale de modération dans les plaisirs et de résignation dans les peines, qui s'apparente assez au véritable épicurianisme.

Voilà, en gros traits, mon passage d'un certain dogmatisme à un certain existentialisme. Un Chrétien « acharné », qui lira ceci ne manquera pas de faire remarquer que mon insistance sur l'humilité cosmique

est une manière habile de prévoir le reproche essentiel que l'on fait au chrétien qui a « évolué » : le reproche d'orgueil de l'esprit.

Je lui opposerai un large sourire, sans méchanceté.

JOURNAL PREPHILOSOPHIQUE

Je suis né dans un petit village du Bas Saint-Laurent, sous le signe des *Gémeaux*. Si j'ai bonne mémoire, dans ce petit village, où je suis peu demeuré étant jeune, mais où je suis retourné souvent, les étoiles brillaient, la nuit, d'un éclat étrange.

Je fus donc, très jeune, fasciné par les astres. C'est un signe. Le signe de la recherche. Les astres, c'est la matière cosmique, ce sont les éléments même du cosmos. Toute ma vie spirituelle devait être marquée du signe cosmique.

Cette attitude, cette cristallisation de la somme des souvenirs d'enfance autour de la fascination par les étoiles est, à mon avis, le signe de la poésie et de la recherche philosophique. Ces deux recherches n'en font qu'une. Tout ce que j'écrirai de mes évolutions spirituelles tendra, sinon à prouver, du moins à affirmer fortement cette opinion, à savoir que la poésie et la philosophie ne sont qu'une seule et même activité. Ce qui les sépare souvent, en apparence, surtout chez ceux dont la philosophie est appelée à demeurer un souci mineur, chez les dissecteurs de pensée en somme, c'est un plus ou moins grand bonheur dans l'expression.

Poiein : le faire ! La philosophie n'est pas, comme trop d'écoles le prétendent, une découverte, celle de la vérité ; elle est une création d'hypothèses. La vérité n'existe pas, elle est en devenir. Plutôt, elle se fait, au jour le jour, au rythme même où s'accomplissent les êtres et les choses. Nous cherchons à exprimer l'être des choses tel qu'il est perçu par la conscience. Cet être est vérité ; en ce sens que nous le nommons vrai. Il n'est de vrai que lorsque la pensée a affirmé l'être. La vérité est donc une fabrication de l'esprit humain, et elle a sans doute son fondement dans la *chose*. Du moins, notre esprit affirme qu'il en est ainsi. Puisqu'il faut bien accorder une certaine valeur aux conclusions de la logique, si nous voulons continuer de philosopher, il

faut que nous puissions asseoir nos conclusions sur des fondements ontologiques. Or les relations avec un fondement ontologique ne sont jamais, quoi qu'en disent certaines philosophies statiques et fixistes, que conjectures variables selon les individus et les époques.

La vérité est donc difficile. L'erreur des philosophes de la facilité est de poser la vérité comme une valeur qu'ils possèdent.

Le vrai est l'affirmation de l'être, a-t-on dit. Sans doute, mais cette affirmation est une affirmation faite par l'homme. Les dicts de l'homme sont-ils si importants ? Tout est là. C'est le tragique problème de la valeur humaine qui se pose. Pour moi l'homme ne vaut pas cher ; et sa pensée ratiocinante vaut encore moins que lui. Elle est un œil myope qui s'ouvre sur l'Univers.

Mais alors pourquoi continuer de cogiter ? Toute métaphysique est-elle donc condamnée ? Non, si elle consent à être modeste et à n'apporter que des hypothèses, des conjectures. Le malheur des métaphysiques, c'est qu'elles tombent presque toutes dans le dogmatisme.

Mais revenons à mon ascension vers la pensée. Comme tous ceux qui se sont avisés de chercher, j'ai d'abord trouvé des solutions toutes faites, qui se sont offertes à moi comme des impératifs catégoriques. Je me suis cru obligé de penser comme tout le monde, parce que j'étais modeste et que je sentais que mon regard sur le monde n'était pas valable.

⁂

Il faut suivre la méthode platonicienne : chercher. Avec toutes ces philosophies, qui se copient et se transforment en se démarquant, on en est arrivé à trop de certitudes sur *l'en soi* ou sur le *pour soi.* On est tombé dans la systématique.

Revenons au simple. Descartes fut simple. Il élimina le vocabulaire savantasse de ses prédécesseurs.

Un autre révolutionnaire : Bergson. Lui aussi ne se laissa pas embourber dans le vocabulaire aride de ses prédécesseurs. Il créa le sien.

Créer une philosophie, c'est en somme donner de nouveaux noms aux choses. Comment pourrait-on dépasser une certaine forme de nominalisme puisqu'on n'a sur l'Univers prise que par le mot ?

La densité de l'homme est moins grande qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il faut se résigner à ce truisme. L'homme, dans l'état actuel de ses possibilités de pensée, veut tendre à la transcendance ; il ne peut y accéder. Il n'a pas encore droit à la vérité ; il n'a droit qu'à des opinions. L'ouverture de son compas n'est pas assez vaste pour étreindre l'Univers. Je ne crois même pas qu'il soit parvenu bien loin dans la connaissance de soi. Son plus grand mystère est celui de la connaissance qu'il acquiert de soi-même. Comment arrive-t-il à généraliser ? Jamais on n'a apporté une solution valable au problème des universaux. Tant qu'on ne se résignera pas à parler de pensée incarnée, où l'abstrait ne saurait trôner au-dessus du concret, on demeurera dans une perspective de sèche dialectique, qui n'a rien à voir avec le réel.

Pour lors, reprenons notre propos initial : l'itinéraire. Un philosophe naît, jeune, à la philosophie ou il n'y naît jamais. Celui qui n'est pas fasciné, enfant, par une ontologie, encore vagissante, aura beau étudier, assimiler. Jamais il n'aura le sens profond de l'être. Jamais, il ne sera un chercheur ontologique.

Je disais plus haut que poésie et métaphysique se rejoignent. Elles sont, avec les autres arts d'ailleurs, des activités qui ont pour unique but (quand elles savent demeurer pures) la recherche et la création de l'être.

Si l'être produit vaut surtout par ses caractéristiques concrètes, il y a poésie ; si l'imagination créatrice s'oriente vers la recherche abstraite, il y a philosophie. La poésie c'est l'avers des choses, la philosophie leur revers ; leur envers, si l'on veut.

Il arrive souvent, comme chez Platon, Dante, Bergson, Valéry, voire Claudel et autres, que les deux recherches soient concomitantes. Il y a des poètes philosophes et des philosophes poètes. A mon humble avis, ce sont ceux qui possèdent la double faculté créatrice du concret et de l'abstrait ; qui visent à une explication vivante, c'est-à-dire singulière, du Cosmos. Les autres sont des classificateurs.

⁂

Je fus toujours fasciné par le *Poiein ;* mais j'eus le malheur d'apprendre, jeune, la dialectique. Elle m'a tenu très longtemps éloigné du réel.

Nier la valeur de la connaissance de l'homme par rapport à l'ensemble des choses, n'est pas nier toute valeur humaine. Je suis le premier à admirer les saints, les chercheurs de toutes sortes, les créateurs des grandes actions et ceux des découvertes audacieuses. Je leur refuse, à eux, comme à moi et à tous, la possibilité d'expliquer, dans son ensemble, le monde. Je ne leur refuse pas de l'embellir par leur générosité, de l'agrandir par leur activité.

⁂

Le moi, pensé existentiellement, est prieur (dans l'ordre des constatations) au monde. Le monde (nous nous en rendons compte) nous pousse vers nous-mêmes. *Rien* dans le champ sensoriel interne ou externe donne *rien* dans la conscience. Si nous pensons, jugeons et réfléchissons, c'est donc sous la poussée du monde ambiant. Notre esprit, sans objets dont il se repaît, n'est plus un esprit. Il semble n'être plus rien. Si. Il deviendrait un pur esprit ; mais qu'est-ce qu'un pur esprit ?

Le composé humain de corps et d'esprit, individualisé par le corps, personnalisé par l'esprit prend contact avec le monde ambiant dans le temporel et par le temporel, dans le spatial et par le spatial, mais il s'élève au spirituel. Le spirituel est un mystère. C'est pour avoir tenté de l'expliquer qu'on s'est lancé dans des métaphysiques prétentieuses qui sont hors de la portée humaine.

⁂

Ma révolution philosophique est très simple en somme. Je me débarrasse de tout ce que j'ai appris des philosophes. Je passe derrière le miroir aux alouettes. Je ne m'attaque qu'aux problèmes qui leur semblent réglés : la valeur d'absolu du jugement humain, la solidité de la terre et celle des cieux.

Ce qui m'étonne par dessus tout, dans les philosophies, c'est la canonisation de la terre. Cette planète, qu'on est pourtant convenu d'appeler une vallée de larmes, n'est point une des planètes les plus importantes du système planétaire dans lequel nous évoluons et que nous croyons, bien à tort je pense, connaître à fond ; elle n'est pas

reconnue par nos savants terrestres, comme un centre particulier d'attraction cosmique ; et voilà qu'il n'y en a plus que pour elle. C'est sur elle que Dieu en personne est descendu.

Quoique je considère toute cosmologie, vue par un homme, comme inapte à expliquer l'univers, c'est par une cosmologie que je jetterais volontiers les bases d'une philosophie. L'univers existe. Je le sens. C'est lui qui me pousse vers moi-même. Si une psychologie naît dans un homme, c'est que cet homme existe, d'abord, dans l'univers dont il est une fraction. Le monde est prieur à ma connaissance, puisque je nais à un moment de son évolution et que c'est par lui que j'ouvre l'esprit sur moi.

Le monde existe donc et j'existe moi aussi comme une portion du monde. Me croire apte à l'expliquer, à vider sa compréhension, parce que je pense et que cette « maladie » me pousse à juger de tout, est une démarche bien différente de ma constatation préliminaire.

Le gros fait, le fait massif qui pèse sur les épaules de l'homme, c'est précisément le poids du monde. Que d'idéalistes ont voulu s'en décharger parce qu'ils sentaient qu'accorder une existence trop dense à la matière était une menace pour les formes prétentieuses de spiritualisme ! N'y aurait-il pas moyen de penser un spiritualisme qui accepterait, en dehors de tout marxisme appliqué, la prédominance absolue du Cosmos, mais d'un Cosmos qui serait matière et esprit ? Leibnitz reviendra un jour à la mode.

L'EXISTENTIALISME EST-IL UNE SOLUTION ?

Il est mesquin de réduire l'existentialisme à une morale de la mauvaise conscience ou à une fatalité de l'engagement gratuit. Dans ma pensée, il est une métaphysique, une métaphysique qui rejoint l'art et dépasse les métaphysiques ordinaires, qui s'enferment dans la logique formelle. Ces métaphysiques sont plus scientifiques en ce sens qu'elles sont régies par la logique, qui est une science indiscutable, comme l'algèbre, mais qui, comme l'algèbre précisément, ne s'élève jamais à la transcendance. La métaphysique existentialiste sera plus hypothétique que dogmatique... Elle sera dégagée de la science et se contentera de la dominer dans un certain ordre nobilitaire. Elle n'essaiera pas de la régir. Elle dominera la science comme un poème domine l'orthographe.

Ceci n'implique pas un refus de la logique. La logique est utile, à condition qu'on n'en fasse pas un absolu. Depuis Aristote — qui ne la canonisait pas — on en est venu à une sorte de divinisation de la logique. On ne se permet plus de regarder au-dessus d'elle. C'est cette attitude qui a forcé tant de philosophes à tourner en rond pour éviter des incohérences, qui malgré tout s'imposaient à eux à la longue.

L'existentialisme, à mon avis du moins, ne consiste pas tellement à faire passer l'essence après l'existence ; il nie l'essence, c'est-à-dire qu'il nie l'existence de l'essence. Sans doute, on a toujours prétendu (sauf Platon) que l'essence n'existait que dans l'esprit ; en pratique toutefois on lui a toujours attribué une sorte d'existence sournoise, en fond de décor. L'essence n'est-elle pas le produit et la raison d'être de cette logique envahissante, critère suprême et unique de vérité ?

Etre existentialiste, pour moi, c'est analyser les existants. Outre que chaque existant est loin d'être toujours conforme aux catégories momifiées, et que par conséquent on le défigure en le définissant, il reste que la théorie de l'abstraction qui donne les essences n'est qu'une théorie, qu'une hypothèse de logique. Il faut l'accepter en gros, et autant qu'elle apporte de précieux éclaircissements sur le problème de la connaissance ; mais il ne faut pas devenir esclave des principes qu'on infère par abstraction.

Ce qui, d'ailleurs, s'appelle *principes* dans les philosophies plus dogmatiques se nomme *intuitions* chez les philosophes à tendances mystiques et *postulats* chez les positivistes. Toute cette armature honore sans doute l'esprit humain et permet de s'entendre entre hommes ; je ne crois pas qu'elle permette de transcender l'homme et encore moins le cosmos.

Les explications métaphysiques doivent provenir de plus haut. L'existentiel, le fait a une valeur, une portée et une explication *poétiques ;* tout cela se situe au-dessus de l'homme qui raisonne. Tentative plus ou moins désespérée pour s'élever, pour trouver, uniquement pour soi en somme, une conception valable du monde. Comme tout se passe dans un homme, qui ne saurait être la mesure du cosmos, dont il n'est qu'une miette infime, une métaphysique qui vient de l'homme n'a qu'une valeur humaine, la valeur même de l'homme. A la limite de cette manière de penser on ne trouve ni le scepticisme, ni le refus de philosopher ;

on découvre tout simplement qu'une certaine forme de modestie s'impose au cours de la démarche de pensée.

L'ambition humaine a toujours été de dominer l'univers par l'esprit, de le mater par les mains. Ces deux désirs sont la marque d'un très grand et très jeune orgueil, disons plutôt qu'elles dévoilent une immense naïveté. Or ce malentendu s'est perpétué d'écoles en écoles, de philosophes en philosophes.

Une certaine forme d'existentialisme me semble plus modeste. Je constate l'existant que je suis ; je le découvre en voie de néantisation. Dès lors, je ne puis guère en faire un arbitre absolu de valeurs. Je découvre même — n'est-ce pas le comble de l'horreur ? — que le principe de contradiction, valable sur le plan de toutes les logiques, ne signifie plus rien dans l'aventure existentielle où je suis engagé, puisque j'existe et me néantise au même point de vue de mon être. Je me néantise au rythme même où je continue d'être.

MEDITATION SUR L'HUMILITE

ET SES RAPPORTS AVEC LA MORT

Entre autres problèmes mal posés par l'homme, celui de l'humilité me semble un des plus flagrants. Je ne parle de l'humilité que selon l'acceptation occidentale de ce terme. Il s'agit donc de l'humilité-notion-chrétienne ou issue du christianisme. Chez les Orientaux non touchés par le christianisme, être humble, c'est être misérable. C'est être un pauvre type. Une certaine forme d'orgueil est de rigueur.

N'est pas humble d'esprit, pour un Occidental moyen, celui qui cherche des solutions nouvelles dans le domaine de l'esprit, celui qui se refuse aux conformismes appris. Est humble d'esprit, par contre, celui qui accepte la conception généralement admise d'un monde avec Etre suprême, avec vie future, plus ou moins nette, avec en somme tout ce qu'il faut pour calmer l'angoisse des désespérés inconscients que sont les Occidentaux. Pour eux, en effet, la mort est une chose monstrueuse. Il serait trop long d'analyser le phénomène sociologique et psychologique qui a amené le monde chrétien à transformer un fait banal (la fin de

la vie) en un recommencement impérieux et inquiétant. Dans toutes les civilisations, il y a des traces d'épouvante devant la mort. Chez les chrétiens, l'épouvante est totale.

La notion d'humilité chrétienne s'inscrit entre la vie et la mort. « Poussière, l'homme retournera à la poussière ». L'homme est une parcelle de néant, affirme-t-on, mais cette parcelle de néant exige un Dieu au départ et un Dieu à l'arrivée. Préalable divin à la vie. Retour en face de la divinité à la mort. Mauvais départ, à mon sens, pour une vraie humilité.

Sans doute l'homme n'est rien devant Dieu ; il doit en tout se soumettre aux impératifs catégoriques divins, il doit s'incliner devant la Transcendance. Mais si c'était lui, l'homme, qui avait inventé, au cours de ses premiers vagissements d'homme, cette transcendance qui lui donne une sorte de sécurité ? A la faveur de ce malentendu, historique et préhistorique, ont pu naître des notions qui nous semblent dorénavant appeler impérieusement une révision. C'est pourquoi nous allons partir en tâtonnant dans les vieilles formules, à la recherche de la véritable notion d'humilité.

Mais cessons de raisonner. Essayons de méditer.

Je comprends de moins en moins que ce Dieu transcendant, surnaturel et sans besoins qu'on nous prêche ait créé l'homme. Il me semble qu'un Dieu comme celui-là n'a vraiment pas besoin de l'homme et qu'il serait plutôt porté à l'anéantir qu'à le créer.

L'homme, en effet, n'est ni si beau, ni si bon qu'on veut nous le faire croire. Il est à l'image de Dieu, dit-on. Je trouve cela blessant pour Dieu.

Puis, Dieu le Fils serait descendu du ciel pour sauver cette ordure que nous sommes ! Mon humilité s'insurge là-contre.

D'ailleurs, l'humilité n'est pas bien vue des chrétiens. Soyez vraiment humble et modeste avec eux. Vous passez pour un simple d'esprit. Tous les jours vous constatez que ceux qui sont sûrs d'eux-mêmes, qui portent haut et parlent fort, passent pour les plus vertueux. Ils ont cette sorte d'assurance dans le bien devant laquelle tous les gens d'Eglise lèvent leur chapeau romain.

L'humilité formelle est une vertu que l'on ne prêche à fond qu'à ceux qui doutent d'eux-mêmes et des autres, à ceux qui ont du sens critique. On tente d'anéantir en eux les dernières velléités de recherche

sous couleur de les pousser à l'humilité. Puis, il y a l'humilité des naïfs, l'humilité des saints. Ils se croient inférieurs à tout et à tous. Sont-ils vraiment orthodoxes ? Leur anéantissement, profondément sincère (j'en suis sûr) comment le concilient-ils avec la nécessité pour eux de devenir un jour des corps et des âmes glorieux, des privilégiés du Père ? Pour eux, c'est sans doute un mystère plus insondable que celui de la Trinité.

Ai-je perdu la foi par humilité ? Ai-je cru par une sorte d'orgueil qui me poussait à me vouloir plus grand que je ne suis ? N'ai-je pas plutôt cru parce qu'on m'a dressé, jeune, à croire et que j'ai eu trop de docilité, trop d'humilité par conséquent ? Est-ce à dire que le chrétien moyen n'est pas humble ? Loin de là. Il l'est beaucoup plus que ses lointains ancêtres qui ont inventé les mythes.

Il est plus humble, dit-on, de se fier aux autres. Mais à quels autres ? La moitié du monde croit en Dieu, à l'immortalité de l'âme. L'autre moitié n'y croit pas. Laquelle des deux moitiés a raison ?

Mais il y a la Révélation. Sans doute, mais d'autres tiennent pour d'autres révélations. L'histoire ne tranche rien. Toutes les possibilités s'affrontent. Soyons humbles !

Le plus humble ne serait-il pas celui qui se dit que l'homme n'a rien d'un calibre tel qu'il mérite de durer ?

J'ai souvent la sensation cruelle que l'homme a inventé l'immortalité, par orgueil, parce qu'il a besoin de se croire plus solide qu'il n'est. Il n'y a pas à dire : ce dont on a le plus peur, c'est de la mort. L'immortalité rend la mort plus acceptable.

Une chose qui m'étonne, c'est que depuis que je tends à devenir vraiment humble, je n'ai plus peur de la mort. Moins je crois, plus je me sens calme à la pensée de m'endormir un jour dans le néant. Quand je dors profondément, je suis comme mort et ma fameuse âme immortelle ne me fait pas souffrir. Je ne sais pas où elle se retire à ces moments-là. Ce que je sais bien, c'est que lorsque je serai mort, je ne pourrai plus assister à ce vaste spectacle qu'est le monde en marche. Cela je le regrette d'avance. Après je ne regretterai plus rien. Il me semble que je suis bien plus humble que celui qui s'attend à être couronné au Paradis.

Conclusion : De cette méditation décousue, il semble ressortir qu'il y a deux sortes d'humilité. Celle qu'on appelle humilité chrétienne est l'orgueil inconscient de l'homme qui veut se valoriser, par l'immor-

talité qu'il s'attribue, par une sorte de *divinisation* de la condition humaine. On en arrive là, ou presque, quand on parle du Corps Mystique du Christ au sujet de l'ensemble des chrétiens en grâce. L'anthropomorphisme est une canonisation de l'homme, le contraire d'une certaine forme de modestie, d'humilité, même chrétienne. La seconde sorte d'humilité, je l'appelle « cosmique ». Elle est l'acceptation par la raison humaine du peu de valeur de l'homme, devant le Cosmos.

A partir de ce moment le problème de l'humilité et celui de la mort se rejoignent. Venu du Cosmos, fleur transitoire, l'homme vit un moment ; puis il se fâne. Il retourne au grand tout cosmique. De quoi s'enorgueillerait-il ? Ce qui en lui fut de lui meurt avec lui. Il durera peut-être un moment dans ses œuvres ; et, à ce sujet, il a peut-être raison d'être fier. Est-ce là de l'orgueil ? Comparons cette fierté à l'attitude de celui qui rêve de revenir juger les nations aux côtés du Fils.

Ce que l'humble (cosmiquement parlant) refuse par dessus tout, c'est qu'un Etre Transcendant se préoccupe de lui. Il ne se reconnaît aucun droit à de telles attentions. L'humble véritable sait qu'il n'est qu'un tout petit être. Le monde n'est pas son empire. Il n'est qu'une fort maigre chose, frileuse et passagère, dans cette énorme masse d'être qu'est le Cosmos. Il naît par hasard, à un certain moment de l'évolution cosmique. Par un autre hasard, il meurt. Tous nos malheurs viennent de notre grossier mode de connaître, le mode rationnel. La raison humaine a organisé à sa manière, qui est grotesque parce que lilliputienne, un monde qui la transcende de toutes parts.

DE LA POESIE

Nous vivons une époque où le mou est de rigueur. Il s'agit vraiment de mettre en fuite quiconque a le sens de la rigueur. La critique de la poésie n'est plus dirigée par des hommes instruits, par des universitaires. L'analyse des œuvres grâce aux vrais critères : critique interne de la langue, qualité de l'inspiration, tout cela est négligé dans une étude littéraire moderne. On est trop pressé et trop ignorant.

On s'occupe de découvrir les intentions de l'auteur ou de constater une certaine forme d'incantation et c'est tout.

⁂

Marcel Aymé, dans *Le confort intellectuel,* a justement parlé du « flou mou » qui caractérise une grande partie de la littérature actuelle. Le flou mou vient, à mon avis, du mauvais Baudelaire (il y en a de bon) et, selon moi, du Raimbaud moyen (où presque tout est mauvais ; malgré quelques pages géniales). Le flou mou est actuellement vénéré, magnifié. Si on était un peu au courant des littératures classiques (l'hébraïque, la grecque, la latine, ajoutons la française des grands maîtres) on se rendrait compte qu'on rend actuellement hommage aux Bion et aux Moschos, au détriment des Homère, des Pindare et des Sophocle.

⁂

La poésie est sans doute inexprimable et ineffable. Toutefois, quand elle est fixée par le langage, elle devient sujette à l'analyse. L'analyse du fait ou du terme poétique ; le poème, donne, à la lueur de l'histoire des littératures comparées, les deux composantes suivantes : une qualité particulière du contenu (inspiration), une qualité au moins égale du contenant (rythme et mélodie verbale). Je dis que le verbe n'est vraiment poétique que lorsqu'il est *intense.* Par intensité, je n'entends pas nécessairement solennité, quoique la poésie cosmique (la seule vraiment grande) s'accompagne souvent de solennité. En réalité, je veux surtout opposer le mode majeur au mode mineur.

Qu'on relise le début de la Genèse :

« Beréchit Bârâ Héloïm... » (1)

On y trouvera une autre intensité que celle du début du Lévitique ou du Deutéronome. C'est que l'écrivain sacré, fortement inspiré par la naissance du monde, a spontanément adopté une formule plastique. Son inspiration nous parvient avec la garantie d'une formule forte. Cette formulation vigoureuse l' « authentifie », si j'ose employer ce mot barbare.

---

(1) Une fois pour toutes, je renonce aux citations hébraïques ou grecques dans leur vraie transcription. Ceci est devenu impossible avec les typographes modernes non spécialisés.

Au risque de paraître pédant (je n'aurai d'ailleurs recours qu'à des textes relativement connus des gens qui ont un minimum de culture) je donne un second exemple, extrait cette fois de la littérature grecque. Prenons le début d'*Antigone* de Sophocle :

« O koinon autadelphon Isménès kara ». Cet admirable vers se traduirait littéralement ainsi : « ô parent, archifrère, d'Ismène, ô crâne ». On a tôt fait de traduire : « ô tête très chère d'Ismène, ma sœur », quand on ne traduit pas : « ô ma très chère Ismène ! ».

La traduction, bon gré mal gré, détruit l'intensité, mais ce qui fait la valeur de résonance poétique, en grec, de ce vers immortel, c'est son intensité. Ici, il s'agit même d'intensification, comme dans certaines pages de Mallarmé ou de Valéry, pages trop pleines où l'auteur veut arracher à son tourment intérieur tous les éléments du secret.

Chez les Latins, qu'on me permette de citer cet étonnant vers de Virgile, qu'on mentionne d'ordinaire pour de toutes autres raisons, comme un exemple d'harmonie imitative. Il est, en effet, comme mille autres vers du même poète, un cas magnifique d'intensité du verbe :

« Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum »

Comment exprimer d'une manière plus éclatante, plus intense, le galop d'un cheval qui fait retentir de ses sonorités la plaine poudreuse !

Qu'on se penche sur la stylistique (oui, sur la stylistique) de Dante, de Cervantès, de Camoëns, de Gœthe, de Shakespeare, de Racine, de Hugo et de tant d'autres génies du langage poétique : on retrouvera toujours ces deux données (dans les grandes œuvres, il va sans dire) la hauteur de la pensée s'accompagnant de l'intensité du langage. Tout le reste n'est que littérature.

L'intensité du langage vient affirmer la présence non seulement de l'inspiration, mais du rythme et de la mélodie, sans lesquels celle-ci demeure empêtrée dans la gangue de l'inexprimé. Cette intensité est si évidente dans tous les vers connus comme des porteurs exceptionnels de « Katharsis », qu'il suffit de citer quelques exemples.

Le vers immortel de Keats :

« A Thing of beauty is a joy for ever. »

Qu'est-il autre chose qu'une manière particulièrement mélodieuse et rythmique d'exprimer une chose très simple ? Qu'une « chose » de beauté soit une joie éternelle, c'est en somme un truisme ; mais un truisme que l'intensité d'expression a rendu porteur du miracle poétique.

Quelques grands vers de Racine (parmi tant d'autres) :

« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur »

. . . . . .

« La fille de Minos et de Pasiphaé »

. . . . . .

« Dans l'Orient désert quel devint mon ennui ! »

. . . . . .

sont beaux, sont porteurs d'émotion parce qu'ils traduisent *intensément*, grâce à un rythme et à une mélodie parfaitement ajustés à la pensée, des idées en somme banales.

Le second vers, en particulier, est tellement harmonieux que celui qui ignore qui furent Minos et Pasiphaé y puisera l'état de grâce poétique, s'il est le moindrement sensible à la plasticité de la langue.

Or, l'intensité et la plasticité sont inséparables. Toute mollesse d'expression, tout mot inutile ou moins intense éloigne ou met en fuite la fée poésie à la rencontre de laquelle se rend le lecteur de bonne qualité.

Malherbe et Boileau avaient le sens de l'intensité du verbe. Par malheur, leur inspiration n'était pas toujours à la hauteur de la plasticité de leur langue.

Il y a donc un problème du choix du mot intense, de la formule intense ; de préférence au mot faible ou banal, à la formule molle.

Le grand poète est celui qui joint aux vastes visions le sens de la formule, de la forte expression plastique.

Pourquoi écrit-on des poèmes ? Pour s'amuser ? Pour se délivrer ? Pour se soumettre à un rythme ? Pour se sentir vivre d'une vie autre par la magie des mots ? Pour fuir le temps ? Pour fixer un instant de soi ? Toutes ces raisons doivent être bonnes. Le poète est peut-être tout simplement un virtuose du rouet et du dévidoir. Il fait rouler, machinalement, ces deux machines. Pourtant ce spécialiste de l'acte gratuit s'engage toujours lui-même au cours de cette aventure : il révèle en se révélant une parcelle du monde.

Que faut-il chercher dans un poème ? Deux choses : un rythme et une incantation. Tel rythme et telle forme d'incantation, si le poète est personnel, sont quelque chose de propre à chaque poète. Le rythme, voilà l'essentiel, disent les uns. Selon les autres, c'est l'incantation qui est la poésie.

On comprend assez bien ce qu'est un rythme particulier. Il en est de parfaitement uniques en poésie française : celui de Villon, celui de Musset, celui de Hérédia, celui de Verlaine ; et n'oublions pas le rythme encore plus précis de Mallarmé. Un rythme propre, c'est une manière à soi de pétrir la pâte des mots, de créer une plasticité verbale particulière. Si l'on veut, c'est tout simplement une manière propre de chanter, un agencement unique de voyelles et de consonnes. Le rythme sera ou plus harmonieux ou plus rude, selon que le poète sera doué d'une musicalité intérieure plus douce ou plus sonore.

L'incantation poétique dépend, elle aussi, du rythme. Elle y est engagée. Pourtant, elle est autre chose. Ce que j'appelle incantation, c'est une forme spéciale de pensée concrète, particulière à chaque poète de quelque envergure. C'est l'offrande d'une conception du monde. En ce sens, tout poète est philosophe. Une incantation qui se respecte est donc une conception du monde qui se livre. Quoi qu'il en soit, celui qui n'est qu'un orfèvre du bibelot poétique et qui ne trahit aucune préoccupation d'ordre psychologique ou métaphysique ne sera jamais qu'un poète mineur.

Un poète, au fond, c'est un philosophe existentialiste amateur. Au temps bienheureux où l'homme moyen n'avait pas d'avis sur la philosophie existentialiste, on pouvait encore affirmer sans se rendre ridicule que le poète authentique est avant tout un révélateur de l'existentiel. Cette révélation s'accomplit par delà la dialectique et par conséquent au-dessus de l'ordre essentiel.

C'est en ce sens que Baudelaire, Rimbaud, Whitman, Shelley, Rilke et Valéry, pour ne nommer que ceux-là, me semblent de plus grands philosophes que tous les logiciens, autrichiens ou autres, du monde entier.

Révélateur d'un existentiel charnu, qui vient de tout le corps et de tout l'esprit synergiquement agissant, voilà le poète. Même si la poésie, comme chez Supervielle et Eluard par exemple, s'affirme plutôt en demi-teintes qu'en fortes colorations philosophiques, elle n'en demeure pas moins génératrice d'un courant de révélation du monde au monde. Le poète exprime ce qui se passe de dynamique dans son être propre. Or ce dynamisme intérieur à la fois agi, pensé, vu, entendu et senti est de nature à produire des résonances identiques chez un lecteur de bonne qualité.

Qu'il s'agisse de poésie pure ou de poésie plus engagée dans l'idée, si le rythme et l'incantation sont de bonne qualité et parfaitement harmonisés, l'un par rapport à l'autre, le courant poétique est ouvert. Tant pis pour ceux qui ne peuvent s'inscrire dans le circuit.

Cet « en soi » que nul philosophe ne saurait violer tout à fait, cette existence énorme des choses qui s'avère incomplètement explicable par des mots agencés logiquement dans un but explicatif, s'éclairerait peut-être, se proférerait massivement par des mots agencés dans un but purement révélateur. A noter que ce but ne serait qu'implicitement voulu.

D'ailleurs, plutôt qu'une explication, c'est une attitude ontologique que je cherche à proposer. Le lecteur doit savoir que le poète authentique lui offre une sorte d'ontologie. Dans le contexte actuel, je n'aime pas beaucoup ce mot, non plus que celui de métaphysique. Le terme ontophysique n'existe pas et serait moins inexact. Il aurait l'avantage de suggérer la découverte de l'être, à travers le réel concret.

EINSTEIN ET LA RELATIVITE

Il fut certes une des plus grandes figures de notre époque, abondante en sales gueules. Son grand mérite, à mon avis, fut surtout de détrôner les géométries euclidiennes. De même que Bergson a donné son coup de mort à l'aristotélisme, philosophie commode, mais trop dialectique pour s'élever à la transcendance, ainsi Einstein a démontré que les mensurations du Cosmos, par les théorèmes d'Euclide, étaient non seulement insuffisantes, mais hors de proportion avec les infinis auxquels on cherchait à s'ajuster. La philosophie aristotélicienne en effet est parfaite (parce qu'elle est courte) pour régir une morale et assurer un minimum d'explication des choses. Se barrant la route du suprarationnel, en canonisant la raison, elle n'explique rien d'une manière définitive. De même en est-il de la géométrie euclidienne, qui est toute fondée sur la valeur du point et de la ligne (surtout de la ligne droite), dans un monde où n'existent ni points ni lignes. Le monde est en effet ondulatoire et il est courbe. Sur le plan expérimental, sur celui de la grande expérimentation, va sans dire, la ligne droite est loin d'être le plus court chemin entre deux points, puisque la ligne droite est une

abstraction, qui n'existe que dans l'esprit et est complètement absente du Cosmos. A l'époque lointaine où j'eus le bonheur de faire des mathématiques sérieuses, je crois que je fus sur le point de comprendre la relativité einsteinienne. A une certaine époque donc, je fus féru de relativité. Je n'ai jamais oublié le choc que fut pour moi cette révélation. Mon insuffisance mathématique ne me permettant pas de suivre tous les méandres des calculs savants, je dois quand même à Einstein d'avoir cessé de concevoir le monde comme une grosse boule plutôt statique.

L'espace n'est plus un réceptacle des choses, ni même une relation à une chose accomplie : l'espace se crée et se propage dans le prolongement de la chose. L'univers se crée et s'accroît sans cesse, et l'espace, c'est l'univers en expansion. Quant au temps, il n'est ni mensurable, ni fixé dans l'instant. Il se précipite dans toutes les directions à la fois, il jaillit. C'est le pouls de l'univers.

Voilà quelques réflexions, bien élémentaires, trop sommaires, que l'œuvre de recherche scientifique d'Einstein a fait naître en moi et en beaucoup de ceux qui cherchent vraiment à expliquer cet univers inexplicable.

EN MARGE D'UNE ŒUVRE DE TEILHARD DE CHARDIN

Je n'ai pas eu le plaisir de connaître autant que je l'aurais voulu le P. Teilhard de Chardin. Nos trop courtes rencontres m'ont néanmoins permis de me faire une opinion sur cet homme, dont l'œuvre est enfin libérée des chaînes de la censure.

J'ai parcouru plusieurs de ses textes manuscrits ; j'ai aussi apprécié le charme de sa simplicité. Il y avait dans cet être exceptionnel une bonté inaltérable, une très grande hauteur de pensée et, — je me permets de l'ajouter, — quelque naïveté.

Etait-il plus philosophe que savant ? Certains de ses contradicteurs — il n'avait pas d'ennemis, — le soutiennent. Je ne suis pas qualifié pour juger de la valeur de ses recherches, en anthropologie ni en préhistoire. Elles me paraissent éminentes. Je m'en tiens aux conclusions qu'il vient d'énoncer dans un livre, qui me semble, à plus d'un point de vue, magistral, *Le Phénomène Humain.*

Ce livre, son auteur s'en doutait tout de même un peu, offre la base expérimentale la plus riche pour une certaine forme d'existentialisme, *la forme cosmique.* Pour moi, qui suis arrivé par intuition à des données analogues à celles que la science lui a apportées, je vois dans *Le Phénomène Humain* une œuvre qui situe l'humanisme à sa vraie place, c'est-à-dire à une place très modeste dans l'ensemble du Cosmos. Le Cosmos existe comme un fait existe. L'humanisme, qui se pose en juge du Cosmos, n'est qu'une petite fraction, combien infime ! de ce vaste tout. Et ce vaste tout est, originellement du moins, matière. L'esprit existe ; mais il est né au cours de l'évolution cosmique. A la lueur des conclusions de Teilhard de Chardin, si on n'est pas comme lui un « mystique acharné », on ne peut pas ne pas admettre comme seule transcendance, le Cosmos.

L'apparition de l'homme est une incidence mineure, qui prélude peut-être à la naissance future du divin.

Il faut arriver à se dégager d'un anthropomorphisme trop grossier dans le mode d'explication du Cosmos. Il faut faire effort pour sublimer les données rationnelles chaque fois que, par la raison, on cherche des explications. Chaque fois, en effet, que cette petite lueur qu'est l'esprit humain s'attaque au Cosmos, elle s'attaque au tout, n'étant que partie ; elle s'attaque à l'entier n'étant que fraction.

Ce qu'il y a de curieux dans toute attitude philosophique, prise par l'homme, sur terre, c'est cette disproportion entre ce qu'on embrasse et ce qu'on a les moyens d'étreindre. Plus curieux encore l'anthropomorphisme extrême, la « tellurisation » exacerbée de ceux qui veulent à tout prix un préalable sirituel au Cosmos, ou dépassant le Cosmos. C'est l'Incarnation, la Rédemption, qu'ils l'admettent ou non, qui les poussent ainsi vers des origines supra-cosmiques. Ce ne sont ni des raisons scientifiques, ni philosophiques, ce sont des raisons théologiques.

Nul plus que Teilhard de Chardin ne prouve la naissance de l'esprit dans la matière ; et, soudain, à la fin de son livre, il nous offre un Esprit Pur. Il avait rejoint et dépassé *L'Evolution Créatrice* de Bergson ; mais il finit par sombrer dans la croyance au divin « en acte ». Chez lui, toutefois, l'affirmation du divin dérive implicitement d'une attitude mystique. Il ne cherche pas, comme Bergson, à prouver Dieu par le mysticisme. Il affirme Dieu tout simplement.

Sans doute, sa vaste manière de concevoir l'évolution le sépare-t-elle de tous ceux qui se servent de la raison pour restreindre le Cosmos à la taille humaine. Toutefois, je me sens beaucoup moins « tellurique » et moins « terricentriste » qu'il ne l'est. Ma recherche des approximations que l'homme peut s'offrir à lui-même dans l'étude de l'univers est beaucoup moins ambitieuse ; et c'est non seulement sans doute parce que je « sais » moins en ce qui concerne l'histoire de la planète ; c'est surtout parce que j'envisage le problème sous un aspect purement métaphysique ; tandis que les études de Teilhard de Chardin sont plutôt para-métaphysiques.

En tout cas, pour moi, de plus en plus, l'Absolu se situe dans le futur. Si l'on préfère cette autre formule : Dieu est dans l'avenir. Teilhard de Chardin me semblait obligé de conclure en ce sens, après son exposé qui amène impérativement cette conclusion. Il n'ose pas poser Dieu au seul Oméga. La conscience humaine tend vers Oméga comme l'Univers était autrefois censé tendre vers Véga. L'Oméga de Teilhard de Chardin est un Oméga qu'il a souci de ne pas rendre hétéronome en fonction du Dieu chrétien. Pour ma part, l'Oméga réel se situe dans cette recherche du passage à la limite de l'espèce humaine, qui est le grand et grave problème de la personne. Toutes les aspirations à un Dieu s'expliquent, d'après moi, parce que l'homme est un Dieu qui tend à se faire, *(Deus in fieri)*. Y parviendra-t-il ? Autre chose est une aspiration, autre chose les possibilités, forcément inconnues de nous actuellement, que l'humain peut comporter.

Tout le livre de Teilhard de Chardin est un plaidoyer en faveur de cette hypothèse, qu'il ne songe pas à formuler ou qu'il n'ose pas formuler. L'aboutissant logique de la noosphère, c'est son passage à la limite du relatif. Ce passage n'est pas plus étonnant que ceux qu'il appelle le « pas de la vie », (dépassement de la chimie organique par l'apparition des protoplasmes (naissance de la cellule vivante), le « pas de la réflexion » dépassement de la biologie par la naissance de la pensée : naissance de l'homme).

Nous savons maintenant, et Teilhard de Chardin le prouve, que telle loi issue de la dialectique et de la physique aristotéliciennes, et baptisée par la suite, est fausse : à savoir que « le plus ne saurait être dans le moins ». Il se trouve précisément que, cosmiquement parlant, (départ des rayons cosmiques pour des aventures créatrices),

et terrestrement parlant, (passage de la pré-vie à la vie, de la pré-pensée à la pensée), que le plus est toujours, inchoativement, conçu dans le moins.

Comment cet esprit, si large et si libre, a-t-il pu confondre jusqu'à la fin l'humilité cosmique et l'humilité chrétienne ? C'est là en somme, qu'est tout le problème. Ou l'homme s'incline devant plus grand que lui : le Cosmos, d'où il vient (par une longue et lente évolution des formes antérieures à la vie, puis des formes inférieures de vie, aux formes supérieures) ou il s'incline devant un impératif catégorique de sa propre pensée, la canonisation, sous une forme quelconque, d'une Cause première, d'un Préalable, d'un Supracosmique, dont l'expérience scientifique ne rend aucun compte. Dès qu'il y a humilité chrétienne, c'est-à-dire, refus de se rendre compte du véritable néant de l'homme, il y a orgueil par rapport au Cosmos, par rapport à cette présence gratuite du monde au monde.

Par contre, la tendance à une sorte de divinisation dans le futur ne comporte aucun orgueil cosmique. Si l'évolution est une fatalité du Cosmos en marche, on n'a qu'à suivre le rythme. L'orgueil serait de se croire déjà divinisé. C'est malheureusement cet orgueil qu'un certain christianisme affiche.

Le problème de Dieu, auquel on revient toujours, et auquel le livre de Teilhard de Chardin aboutit, doit se poser ainsi : « Ou c'est Dieu qui a créé l'homme, ou c'est l'homme qui a créé Dieu. » Dieu est, dans le premier cas, le fruit des épouvantes humaines ; surtout il est un terme auquel on a pensé pour éliminer la mort. Dans le second cas, Dieu est tellement l'objet de la recherche de l'homme, qu'il faut bien qu'il existe ; puisqu'on est fasciné par Lui. Mais s'Il était possible dans le futur, tout serait réconcilié ; et il n'y aurait plus cette cascade d'affirmations toutes plus gratuites les unes que les autres...

Teilhard de Chardin aura beaucoup contribué, en partie à son insu, à éclairer ces pauvres aveugles que nous sommes, nous, les chercheurs de la pensée.

Enfin, n'oublions pas que cet homme fut surtout un orateur, que ses écrits sont beaucoup plus de vastes fresques parlées, vêtues d'images éblouissantes et s'accompagnant de grandes visions que des recherches systématiques d'explications.

AUTRE NOTE SUR TEILHARD ET LES TEILHARDISTES

Le Père Teilhard, que j'ai tout de même connu moi aussi, et dont j'ai lu presque toute l'œuvre, était tout l'opposé de ce qu'on est convenu d'appeler un maître à penser, avec tout ce que cela comporte de dogmatisme même inconscient.

Ses disciples, qui ont poussé, comme des fleurs douteuses, sur sa tombe sereine, le feraient frémir s'il revenait.

Ce fut un chercheur modeste et inquiet. Ce fut un être d'une si rare modestie et d'une humilité si grande qu'il ne se rendit même pas compte, le cher homme, que sa tentative de conciliation de la chèvre-science et du chou-christianisme était absolument aberrante.

Qu'un certain catholicisme de gauche, ultra-gallican, s'accommode de la pensée de Teilhard et fasse des pieds de nez à l'orthodoxie, je n'y vois aucun inconvénient, bien au contraire ; mais qu'on vienne m'affirmer avec sérénité que, d'ici une cinquantaine d'années, les « thèses » de Teilhard seront la fine fleur de l'orthodoxie et feront les grands dimanches de Rome, je ne puis que sourire.

C'est bien mal connaître le fixisme dogmatique, que la mort du Saint-Office lui-même ne rendrait pas plus souple.

Un fait demeure certain : Teilhard, s'il n'était en rien théologien, était doué d'une puissance visionnaire exceptionnelle. Très grand orateur-poète de la philosophie — sous ma plume, c'est loin d'être un reproche — il eut toujours le souci, par modestie et aussi par un besoin aristocratique de discipline et de respect de la hiérarchie, il eut toujours le souci de rejoindre par le cœur ce dont il s'éloignait par l'esprit. Il n'était pas pour rien du pays de Pascal. Son pari, toutefois, fut beaucoup plus périlleux. Il *savait* davantage. Nul doute que ses études scientifiques ont ouvert des voies exceptionnelles. Quant à ses recherches philosophiques, elles apportent une si grande lumière

qu'elle en est aveuglante, mais cette lumière a besoin d'être réfractée, contrôlée, assimilée.

Autant il fut souvent aigu et précis quand il philosophait, autant devint-il nébuleux lorsqu'il fit des raccords théologiques. Ces derniers, il les *voulait,* mais il ne les *sentait* pas. Ce fut sa grandeur et son drame.

Mais de grâce qu'on n'en fasse pas un apologète d'une sorte de néo-christianisme aussi nébuleux qu'hétérodoxe !

Enfin — ce sera la conclusion de ce topo humoristico-philosophique — pourquoi être « teilhardiste » quand il serait tellement plus beau et plus grand d'être soi-même ?

C'est ce que la pensée même de celui auquel je dois tant, Teilhard, me crie irrésistiblement du fond du royaume des ombres : « Sachez dépasser vos maîtres ! Continuez la recherche ! Soyez toujours en route vers l'Oméga ! »

DE L'EXISTENTIALISME

Loin de moi d'adopter à l'égard des existentialistes français actuels l'attitude boudeuse de ceux qui jugent de la valeur de maîtres laborieux par des disciples souvent turbulents et abusifs.

Les caves de Saint-Germain n'ont rien à voir avec l'œuvre des artisans consciencieux d'une philosophie, qui se cherche dans les hautes sphères de la dialectique et n'a rien de commun avec certaines pseudo-expériences d'engagement dans la vie quotidienne.

C'est l'œuvre de Sartre et celle du regretté Merleau-Ponty que je voudrais analyser brièvement aujourd'hui. Comme eux, je suis venu à une certaine forme d'existentialisme ; mais suivant un itinéraire tout différent. Je suis de formation thomiste et d'allégeance cartésienne. Je me suis débarrassé du carcan dialectique des disciples de Saint-Thomas et d'Aristote ; et je me retrouve partisan forcené de l'idée claire.

C'est pourquoi le reproche que je ferais volontiers aux deux grands esprits que je viens de citer, c'est uniquement de n'être pas suffisamment clairs. Pour qui lit *L'Etre et le Néant* ou les ouvrages de phéno-

ménologie de Merleau-Ponty, sans une préparation philosophique qui implique au moins une connaissance embryonnaire de Usserl et consorts, il n'y a rien à comprendre. Une nouvelle dialectique est née. Elle rejoint les termes les plus ésotériques du Thomisme.

L'être de soi, l'être d'un autre, l'être en soi, l'être dans un autre, etc., ne sont pas des termes plus difficiles pour les non-initiés que *l'en soi,* le *pour soi,* etc.

On me dira que cette dialectique est nécessaire pour serrer de plus près le problème, pour éviter le flou ; pour s'entendre en somme entre philosophes. Soit ! mais il n'est plus question de s'entendre entre hommes. Il n'est pas d'honnête homme, au sens du XVII^e^ siècle, qui ne puisse lire assez facilement et comprendre l'essentiel du message cartésien. *Le Discours de la Méthode* est un livre plein qui échappe en partie au profane ; mais dans lequel le non-spécialiste retrouve une langue qui lui paraît claire. Il sort de cette lecture enrichi. Il est si vrai de dire qu'on ne saurait affirmer la même chose de *L'Etre et le néant* qu'un ami à moi, un des plus grands spécialistes français de la logique, m'assure n'entendre absolument rien à ce qu'il appelle les élucubrations sartriennes.

Quand nous abordons ensemble ce problème, je prends fermement la défense de Sartre, en qui je reconnais un esprit supérieur ; mais je suis obligé d'avouer que si je crois le comprendre moi-même, ce fut au prix d'un rude labeur initial et d'une constante reprise de contact avec des formes rébarbatives de langage. J'avoue que *La Critique de la Raison pure* et *L'évolution créatrice* (deux ouvrages pourtant difficiles), sont faciles à lire en comparaison des œuvres existentialistes contemporaines. L'ésotérisme dans lequel elles s'embourbent, favorise un snobisme agaçant chez certains jeunes « philosophes » et empêche, d'autre part, leur pensée d'être mise en circulation sans le recours d'un vulgarisateur.

La métaphysique qui, pour moi, est avant tout un art, celui de concevoir le Cosmos d'une manière originale, devient une science plus absconde et plus rébarbative que la physique ou la mathématique.

N'en voulons pas trop aux existentialistes en général et à ses deux grands maîtres en particulier, d'être tombés dans cet ésotérisme. Leur filiation, par rapport à la philosophie phénoménologique allemande, en est en grande partie responsable. Déplorons tout au plus que le contact soit coupé entre ceux qui expriment la philosophie d'une époque et la moyenne des lettrés de cette même époque.

⁂

On m'a souvent demandé d'expliquer ce qu'était en somme l'existentialisme de Sartre, et celui de Merleau-Ponty. Je vais me hasarder aujourd'hui à traduire tout cela en termes très clairs. Je trahirai peut-être. L'existentialisme que je vais exposer est sans doute tout simplement le mien. Le voici :

Il n'est que deux faits (il n'existe ni dogmes, ni vérités premières) : une conscience et ce dont elle prend conscience. Cette conscience se sent humaine et faillible ; elle est, historiquement et préhistoriquement, le produit d'un hasard. Le « malentendu » de cette conscience qui prend conscience date de ce qu'on a appelé le *pas de la conscience* dans l'évolution cosmique, c'est-à-dire l'apparition de l'homme. Cette conscience cherche à s'approprier le monde. Elle naît au monde par ce qu'elle croit être une poussée du monde vers elle-même.

La connaissance, tel est le premier problème. L'homme connaît d'une manière qui lui semble supérieure à celle des bêtes. Il s'exprime d'une manière qui lui paraît plus précise. Puis, il juge. Il essaie de juger ce qu'il est, d'où il vient, où il va, dans quel ensemble il est inclus. Il en arrive, en se dépouillant dans la mesure du possible de ses épouvantes, de ses terreurs, de sa mauvaise foi ou, si l'on préfère d'une sorte de malhonnêteté congénitale (fruit des terreurs ancestrales et des tares personnelles), il en arrive à une sorte de lucidité sur lui-même et sur l'Univers. Il conçoit celui-ci comme un vaste donné, comme un fait énorme, non-causé, l'existant par excellence, dans lequel il existe lui, homme conscient, à l'état de parcelle infime. Il n'est rien il ne vient que du préalable cosmique et il y retourne inéluctablement, sans aucun espoir de survie.

Tout ordre de valeurs qui participe des métaphysiques traditionnelles est nié. L'homme ne vaut rien. Que vaut le Cosmos ? L'homme ne saurait l'évaluer. Lui, partie infime, comment jugerait-il le tout qui le transcende ? Toutes les valeurs humaines sont des créations de

l'homme ; elles ne valent que ce que vaut l'homme, c'est-à-dire : néant.

L'homme d'ailleurs se néantise en étant. Il s'use sans cesse. Le seul affranchissement qui est sien, c'est l'exercice de sa liberté, mais cette liberté elle-même n'est qu'un affranchissement limité.

La morale est une sorte de contrat social, sans aucune valeur d'absolu ; mais elle est nécessaire si l'on veut jouer le jeu.

Tout en somme est jeu. La liberté humaine est jeu elle aussi. On n'est jamais totalement libre. On suit irrésistiblement la pente de son instinct profond. Est-on masochiste ? on parie pour la tristesse. Est-on optimiste ? on parie pour la gaieté.

La vie est un spectacle auquel on assiste. Autant en ce qui concerne sa vie personnelle que la vie d'autrui.

L'homme pourtant peut s'engager ; c'est-à-dire qu'il peut se créer des devoirs, s'assigner des tâches, se forger des responsabilités. Le plus sage est celui qui réussit à ne pas s'engager, à jouir égoïstement de la vie. Cet égoïsme cependant n'est pas un égoïsme mesquin, un égoïsme qui refuse les autres *ego*. Il s'en accommode d'autant plus volontiers que tous les êtres sont interdépendants. Faire le bien est une joie. Le dressage de la conscience traditionnelle veut qu'il en soit ainsi. Faire le mal peut d'ailleurs rendre malheureuses certaines personnes plus sensibles. La plupart des êtres humains éprouvent le besoin du bien. On est soumis au démon du bien.

Résumons-nous. Ce qui existe, c'est d'abord la conscience. L'existence personnelle, qui en découle, est le seul bien, elle est la seule chose en soi. Le réel, c'est moi. Le ciel c'est moi. L'enfer, ce sont les autres. Je me perds d'ailleurs au rythme même où je me réalise.

Tout ceci a l'air bien cynique. Dans la perspective d'un nihilisme souriant, et pas du tout querelleur ni réformateur, cette forme de pensée, cette conception du monde est fort simple. Il aura fallu des milliers d'années à l'homme pour en venir à prendre conscience et de ses modestes moyens de connaître et de juger et de la médiocrité de son destin.

Quand à l'avenir de l'homme, il demeure ouvert. Il tend vers *Vega*. S'il y a une divinité, — mythe auquel l'homme est fort attaché, — cette divinité ne saurait être que dans le futur ; par quelque obscur passage de l'homme à la limite de son espèce.

Enfin, pourquoi appelle-t-on cette philosophie *existentialisme ?* C'est parce qu'elle rompt avec ce que, depuis Aristote, on est convenu d'appeler l'ordre *essentiel*. Les essences n'existent pas ; car elles faussent le réel, elles le déforment. Il n'existe que des *singuliers ;* les universaux sont des abstractions fallacieuses. L'existentialisme, c'est la philosophie du singulier, de l'objet. Que cet objet ne soit que phénoménal, qu'il n'ait pas de valeur en soi, ne change rien à la chose. Seule la personne existe à l'état de phénomène singulier. Elle tente d'expliquer le monde. Les généralisations sont utiles sur le plan de la classification ; elles ne sauraient s'élever à la transcendance. Toute métaphysique, au sens ancien, est impossible. Dorénavant la métaphysique est un art. Toute conception du monde est fonction de la personne. Il n'y a pas deux personnes qui conçoivent le monde de la même manière. Plus l'homme évolue, plus il devient forclos. Il faut toujours en revenir au mot de Pindare : « l'homme est le rêve d'une ombre ».

MATURITE SOURIANTE

Suis-je parvenu à cet idéal ? C'est mon rêve depuis le jour où je me suis guéri d'être important, de jouer un rôle. Mon sourire actuel est-il une grimace ? Suis-je vraiment heureux dans mon égoïsme dégagé d'un égoïsme supérieur ? Celui qui croit assez en lui-même pour se donner aux autres, n'est, à mon avis actuel, qu'un homme mal guéri de la condition humaine. On cherche à se diviniser, il me semble, quand on cherche à se dépasser en s'arrogeant le rôle de guide. Tous les pasteurs de peuples, tous ceux qui se donnent, pour se donner, en cherchant à faire du bien, s'illusionnent. Ils ne cherchent qu'eux-mêmes. J'ai compris que faire avancer — ou du moins avoir l'illusion de faire avancer — les hommes sur certaines voies, leur fait plus de mal que de bien. Combien n'ont pas l'épine dorsale assez forte pour supporter sans certaines croyances ou illusions, ce qu'ils supportent grâce à ces opinions !

⁂

J'ai posé consciemment quelques actes graves de ma vie. Je ne crois certes pas à la liberté humaine, au sens classique du mot. Je crois à l'autodétermination occasionnelle. Si je persiste à penser qu'on

est rarement libre d'une manière absolue, je crois que, sur certains points mineurs, on prend parfois de vastes déterminations.

Ces déterminations sont absolument indépendantes des complexes sexuels enfantins.

Il est temps de dire que Freud, dans sa symbolisation des complexes, a été victime de son tempérament particulier. Obsédé sexuel, comme sa vie le prouve largement, il a sollicité le subconscient dans un sens où les instincts et traumatismes sexuels jouent un rôle excessif. Pour moi, qui n'ai jamais attaché une importance capitale aux choses du sexe, je crois à des déterminations et cristallisations enfantines qui causent souvent de graves troubles psychiques, mais qui ne sont pas toutes d'origine sexuelle.

Les humiliations enfantines provenant par exemple de parents ou de maîtres maladroits, n'ont rien de sexuel ; et souvent, elles marquent un homme pour la vie.

Freud, pas plus que Descartes ou Einstein, ne doit être une borne. Tout grand chercheur demeure, pour ceux qui viendront, un point de départ.

Les cycles fermés, le fourriérisme, le saint-simonisme, le comtisme apocalyptique, sont des points d'arrivée, mais jamais il n'en sortira rien. L'arrêt, en science psychologique comme en philosophie ou en sciences pures, c'est la mort, c'est le retour au néant.

⁂

Quand on annonce — périodiquement — que la terre va bientôt basculer sur elle-même, et que tout sera anéanti, ou que cette même planète va heurter un de ses satellites, qui la détruira en grande partie, je n'ai pas du tout peur de ce cataclysme. Pourquoi ? Parce que je ne mourrai pas *seul*. On craint la mort, on redoute d'être privé de la lumière du jour parce que d'autres resteront sur place, continueront, en votre absence, d'assister au spectacle. L'homme s'est façonné tellement tributaire des autres qu'il ne peut même pas se résigner à partir seul pour l'autre monde. La preuve, c'est que l'homme, du moins celui qui a un peu réfléchi et possède quelque sagesse, ne se préoccupe pas du tout des cataclysmes possibles. Moins que de tous les autres, de ceux où toute l'humanité serait détruite. L'homme meurt seul ; mais cette solitude définitive lui pèse, même longtemps avant sa mort. Il

trouve injuste par rapport aux autres, à ceux qui restent, de cesser de vivre. Il est malheureux de mourir, par une certaine forme de jalousie à l'égard de ceux qui ont encore à vivre. Ce n'est pas seulement de quitter des êtres chers, s'il en possède encore, qui le meurtrit, c'est précisément de *quitter* alors que d'autres ne *quittent* pas. Il y a peu d'hommes qui, si on le leur offrait, refuseraient d'entraîner avec eux dans la mort l'humanité tout entière. L'attachement de chacun à son *moi* est tellement fort, tellement exigeant, que seule la suppression des autres *moi* peut le consoler d'avance de son anéantissement comme sujet d'attribution.

⁂

Certes l'univers est éternel, dans le passé et dans le futur. L'indestructibilité de la matière, affirmée par Herbert Spencer, me semble aussi évidente que l'absence de naissance du Cosmos, qui « vit » l'*En-soi* par excellence, le seul *en-soi* qui existe. Pourquoi nous acharnons-nous à l'existence d'un pré-cosmos ? Par une fidélité obscure à des enseignements théologiques, même quand ils sont oubliés ou niés sur le plan de la conscience, surtout par anthropomorphisme. Nous ne sublimons pas la notion de temps. Nous ne nous rendons pas compte que ce qui est impensable : « un moment qui n'aurait pas de moment avant lui » (Eddington), nous est pensable et « concevable » uniquement parce que nous oublions de subordonner l'esprit humain, qui juge ce qui le dépasse, au Cosmos transcendant. Celui qui humilie sa raison devant le Cosmos n'a aucune difficulté à se refuser de penser ce qui est en effet impensable pour l'esprit humain : tout ce qui transcende ses petites catégories rationnelles.

D'UNE RESURRECTION POSSIBLE

D'après moi, à la mort, tout est fini. La personne que je fus est anéantie en tant que telle. Je ne crois ni aux religions, ni à la métempsychose. Je n'arrive pas à découvrir chez moi des indices de vies vécues. Il existe toutefois une possibilité de récurrence de l'esprit. Un indice semblable, ou à peu près, au mien, une sorte de jumeau spirituel

pourrait naître, dans lequel la portion d'esprit libérée à ma mort, dans l'éther sidéral, pourrait revivre. Les mêmes expériences peut-être seraient à refaire. Un nouvel itinéraire ? Pourquoi pas ? Quand même, le moi actuel serait aboli. Ce serait une sorte d'extra-moi... Est-ce bien possible? Non. Je m'égare sur une fausse piste. Je suis repris par ce besoin de durer. Pourquoi donc faut-il que l'homme s'obstine à durer ?

Petitesse de ce monstre qui se voudrait grandiose, l'homme.

Faible, il a peur.

⁂

Devant les astres, devant l'immensité, comment se sentir grand ? Comment ose-t-on juger ce super-phénomène ? Alors qu'on n'est qu'une minuscule portion du tout, comment peut-on s'arroger le droit de porter un jugement de valeur qui dépasse la parcelle que nous sommes? Poussière d'infini, si l'on veut, mais poussière quand même. Je crois qu'on finira par m'accuser de panthéisme banal. Rien de plus faux. Le Cosmos, considéré comme un gros fait inéluctable et inexplicable, est la négation de tout théisme. Encore moins est-il panthéistique. Un Cosmos panthéistique se concevait, il y a une centaine d'années, à l'époque où il fallait à tout prix se référer à un Dieu. Maintenant que Dieu est mort, et que le Cosmos continue à vivre, le Cosmos est une véritable chose en soi. Il est la Chose. Les êtres qui le constituent sont des parties de la Chose ; mais rien n'implique que cette Chose soit divine.

LE BONHEUR

Le seul but de la vie, quand on est désintoxiqué des croyances aux devoirs, est le bonheur personnel. Le bonheur à atteindre n'est nullement un égoïsme sordide. En effet, pour être pleinement heureux, à cause d'une certaine forme de sensibilité du monde occidental en particulier, il faut créer du bonheur autour de soi. On sera bon, parce que la bonté est contagieuse, parce que le mal qu'on fait revient, tel un boomerang, contre qui le fait.

La seule morale valable est la morale du bonheur. Le suicide — auquel on peut songer quand on est malheureux — n'est acceptable que si on a l'impression que le malheur l'emportera définitivement sur le bonheur dans la vie qui nous reste à vivre.

C'est très simple, trop simple peut-être, que cette attitude, en somme épicurienne, devant l'existence. Il est certain que l'homme a un peu peur du bonheur simple, qu'il est porté, dans ce domaine, à chercher midi à quatorze heures.

La joie d'être, de respirer, est une des premières joies, pour qui a le moins du monde le sens de la vie. Cette joie constitue d'ailleurs l'essentiel du bonheur humain. La sagesse populaire en rend compte qui, à l'occasion des souhaits par exemple, insistera sur la bonne santé, comme sur l'essentiel.

Le bonheur de vivre, de sentir la vie couler dans ses veines, c'est le bonheur substantiel, essentiel, tout le reste, ce sont des joies. Les joies sont des fleurs sur l'arbre de vie du bonheur. Etre, c'est être heureux ; pour qui sait vivre. Ne plus être, c'est la catastrophe essentielle. La mort de l'athée, du nihiliste souriant (celle du nihiliste passionné est tout autre chose) a quelque chose de plus tragique que la mort du croyant. Le premier espère, au moins vaguement, autre chose, une survie quelconque ; le second est sans espérance et sans illusions. Il se perd totalement en perdant la vie. Sa mort est froide et sans épouvante. Elle est vraiment une fin. Tout notre bonheur doit donc se situer dans le présent. Que si l'homme, — qu'il soit artiste, poète ou philosophe — rêve de survie dans la postérité, il n'a qu'à se repaître — pendant qu'il en est temps encore — de ces chimères qui, quoique démodées, arrivent à servir de pâture à l'amour-propre.

L'amour-propre, voilà un terme bien galvaudé : son sens originel : amour décent de soi-même — antérieur à toute autre possibilité d'amour — a perdu de sa saveur depuis que cette attitude est orientée en fonction du social, en fonction d'autrui. Un homme sans amour-propre, c'est un homme qui fait fi de ce qu'on peut penser de lui. Si les mots avaient gardé un juste sens, ce serait autre chose, ce serait tout simplement un homme qui se suffit à lui-même.

C'est en soi qu'est le ciel ou l'enfer. Si on est bien en sûreté en soi — je crois que je commence à le devenir — on est son propre ciel. Si on est inquiet, et de sa valeur et de l'opinion des autres, on est en enfer, ou à tout le moins dans une sorte de purgatoire. Peu de sages arrivent à s'élever au-dessus du purgatoire terrestre. Combien peu d'êtres se suffisent à eux-mêmes !

Qu'on ne crie pas à un aboutissement narcissiste ! Se connaître, sans se faire d'illusions, s'accepter — donc s'aimer, — ce n'est pas nécessairement se trouver beau. C'est se reconnaître une raison d'être. De ce centre de rayonnement, que l'attention se dirige vers d'autres êtres pour l'amitié ou l'amour, ce n'est nullement un égoïsme sordide. C'est une extraversion nécessaire, c'est une addition de la raison d'être de l'autre ou des autres à la sienne propre. C'est un enrichissement, un bonheur multiple et partagé.

L'égoïsme est donc de rigueur. Une certaine forme d'égoïsme certes ; mais sublimée. Une morale de l'intérêt, oui ; mais *égoïsme* et *intérêt* sont des notions que les philosophies dites spiritualistes ont, volontairement ou inconsciemment, avilies ; parce que ces notions doivent être dégradées si on s'incline devant un Infini.

Le bonheur, comme tout le reste, est *fini*. Pourquoi ne se repaîtrait-on pas de nourriture adaptée à sa condition ? Quels sont ces clochards qui rêvent d'ortolans ? Ce sont les humains qui ambitionnent des bonheurs qui n'ont aucun rapport avec les possibilités de la condition humaine.

Depuis que le *pas de la conscience* a été franchi, au cours des âges, l'homme a perdu le sens de l'animalisme, c'est-à-dire le sens de la vie. En perdant beaucoup cette grande valeur qu'est l'instinct, au profit de la valeur raisonnement, il a perdu le sens profond de son être. L'homme est devenu un animal qui a des prétentions, le moins simple des animaux.

DU NIHILISME SOURIANT

On croit que lorsque le philosophe écrit qu'il est un désespéré, c'est qu'il est un bien pauvre et malheureux homme. Or, le philosophe, lorsqu'il considère le désespoir comme le propre de l'homme, ne fait qu'affirmer une idée générale. Son désespoir est d'une tout autre qualité que celui du nihiliste non philosophe. Ce dernier, même s'il ne se pose pas de questions sur sa valeur ou sur sa raison d'être, même s'il est un jouisseur effréné, qui s'étourdit plus qu'il ne vit, sent peser sur lui un désespoir noir, âcre, acide. Il fuit son désespoir. Il tente

d'y échapper. Il ne veut pas en prendre conscience. C'est cette prise de conscience qui l'effraierait par dessus tout, qui pourrait le conduire au suicide.

⁂

Le désespoir du philosophe, qui nie toute valeur d'absolu à l'existence humaine, qui refuse tout prolongement à la vie présente, est beaucoup plus subtil. C'est un désespoir analysé, consenti, digéré, résorbé. Il sait que l'irrémédiable l'attend, que le néant d'où il vient le guette. Il sourit et il attend. Entre temps, il s'efforce de vivre comme il lui plaît de vivre. La plupart du temps, il sera plus un *travailleur* qu'un *viveur*. Le travail remplit les minutes ; l'oisiveté pousse à constater les vides qui s'inscrivent entre les heures. L'oisif se drogue, boit ou se fuit d'une autre manière. Il faut surtout qu'il évite d'être présent à soi-même.

La présence à soi, c'est une sorte de paradis sur terre, c'est la joie de se posséder pendant qu'il en est temps et que l'indice de destruction n'est encore qu'en marche.

Le philosophe ne songe même pas à se regretter quand il ne sera plus. Il profite du moment.

Il profite de tous ses moments. Il jouit de sa vie, de sa respiration (s'il est le moindrement sportif), comme du bonheur essentiel. Il ne regrette pas ce qui est derrière lui. Il va de l'avant. Il vieillit avec calme, comme un bon fromage. Sans drame, sans illusion, il s'efforce de durer, de voir la lumière le plus longtemps qu'il le pourra, d'ouïr les sons et de sentir les odeurs ; de s'offrir les joies du palais et celles du toucher. Ce sont là les joies essentielles de l'animal qu'il est. Mais il y a aussi, pour lui, il y a surtout les joies de l'esprit. Cette conquête sur la matière et dans la matière qui s'épanouit en lui, il l'apprécie plus que tout, alors que lui, et lui seul, la sait irrémédiablement condamnée à avoir une fin. Ce qu'il écrit, ce qu'il pense, il le sait périssable, même si sa pensée devait demeurer à jamais. Il ne sera plus là, en effet, pour en jouir, quand cet espèce de ressort qui anime son corps se sera définitivement détendu.

Au lieu de s'irriter de la bêtise, le philosophe, — quand il a bien mûri, — en sourit doucement. Il ne s'insurge plus contre les salauds, il les ignore.

Il ménage son foie, il ignore volontairement les défauts de ceux ou de celles qu'il a décidé d'aimer. Il s'éloigne tout doucement des embarras et des malentendus de ce qu'on appelle la vie sociale. Il se réfugie dans la Thébaïde de soi-même. Ce qui ne l'empêche pas de prendre contact avec beaucoup d'êtres ; mais ce sont des contacts étudiés, contrôlés.

Le philosophe cherche en somme à établir en soi une *demeure* le moins inconfortable possible. Le mot *demeure* lui-même ne lui paraît pas très juste. On n'est nulle part à demeure.

⁂

Curieuse tout de même cette accession d'une parcelle de matière à l'esprit, étonnante cette fixation d'un morceau de chair dans les limites d'une conscience. On sent que ça dure. On croit volontiers que ça n'en finira plus de durer. Puis, un jour, crac ! Le ressort est cassé. L'esprit retourne à la matière. L'esprit d'ailleurs est essentiellement une vue de l'esprit. Il n'y a pas d'esprit *existentiel.* Il n'y a que la matière animée qui se rend compte d'elle-même et attribue son animation à quelque chose qu'on a longtemps eu besoin de situer hors de l'espace et du temps, hors du matériel.

La *vie* se définit fort bien, en toute hypothèse, par une matière acquise à elle-même temporairement. L'inorganique, c'est de la matière non centrée. Il faut un centre d'attribution pour qu'il y ait vie. Ce centre vient-il à basculer sur lui-même, c'est comme si la terre basculait sur ses pôles, c'est la mort. La mort d'un vivant, c'est une fuite par la tangente.

D'ailleurs quand on est mort, tout le monde est mort.

N'est-il pas gai de vivre, ne serait-ce que pour avoir le plaisir de rédiger d'avance quelques notes sur la mort ?

Un bon désespoir philosophique n'a donc rien de tragique. C'est un modeste acte d'acceptation d'une condition modeste.

Evidemment cela n'est pas facile après deux mille ans de prétentions à l'immortalité.

Ce que le cher Epicure s'amuserait s'il n'était point mort ; mais il a dû tellement sourire de son vivant.

Paix aux cendres sans prétention !

Celui qui a commencé de livrer un message, si modeste soit-il, doit-il s'arrêter le jour où son message risque de troubler des esprits qu'il a voulu orienter vers une certaine forme de calme, fruit d'une certitude active ? Calme certes non pas statique, mais dynamique et agissant. Ai-je le droit ou le devoir de poser des problèmes que je m'étais fait une règle de conduite de tenter de résoudre ? Je n'ai jamais été dogmatique à l'extrême ; du moins pas dans mes directives orales. Je disais : je crois. Je n'anathématisais pas ceux qui ne croyaient pas. Maintenant que mon doute a pris de telles proportions qu'il constitue l'essentiel de ma pensée philosophique, puis-je le taire ?

N'ai-je pas le devoir de troubler dans le sens du doute ceux que j'ai sauvés du doute ? Leur évolution ne sera pas nécessairement la mienne. Soit. Les êtres ne se fixent pas tous au même moment. Certains ne se fixent jamais. Reste que ceux qui sont fixés ne se remettront pas à chercher parce que celui qui fut leur ami ou même leur maître est toujours en marche. Quant à ceux qui ne sont pas fixés, cette voie nouvelle qu'on leur ouvre ne peut que les relancer vers des itinéraires féconds, féconds et douloureux soit.

Eviter de souffrir dans son esprit est-il l'essentiel ? Oui, si on envisage la vie sur un plan strictement égoïste et mesquin. Non, si toute vie comporte une recherche.

Si l'homme est cet animal étrange, matériel et toutefois raisonneur, mais avec une frange spirituelle qui s'appelle l'esprit, l'homme a besoin de jouer de l'esprit comme il joue du corps. Si l'homme n'a pas une destinée personnelle transcendante et immortelle, mais s'il est voué aux aventures spirituelles et corporelles, si là est son destin, que ceux qui ont plus réfléchi sur ces problèmes le relancent sans cesse sur la voie de la recherche !

Chercher, c'est avoir déjà trouvé quelque chose, c'est avoir trouvé que « quêter » la lucidité est une grande aventure et une grande joie.

Aider aux autres à conquérir cette joie qui est mienne, n'est-ce pas donner aux autres quelque chose de moi-même qui me paraît souvent l'essentiel ?

⁂

Il faut être juste, il faut être honnête. Ces impératifs catégoriques résonnent en moi. C'est peut-être le résultat d'un complexe. Je ne sais ; mais il me serait pénible de ne pas écrire loyalement aujourd'hui des pages qui m'inquiètent et me condamnent au mépris de ceux qui n'oseront pas me lire, parce qu'on le leur défendra. C'est ainsi que je perdrai encore quelques amis ; mais je ne perdrai pas le droit de me relire sans honte.

⁂

Si le moi n'est pas un centre d'attribution durable, c'est-à-dire immortel, il ne lui arrive jamais rien de catastrophique. Une catastrophe se pense de ce qui a une valeur. Le moi vidé de sa permanence n'est qu'une incidence sans intérêt. Qu'il se réjouisse ou se désespère, qu'il réalise ce qu'il veut ou qu'il ne réalise rien du tout, cela n'a aucune importance. Rien n'arrive à ce qui n'est rien. Est rien ou néant, ce qui n'est pas assuré d'une durée indéfinie. La néantisation future arrache tout intérêt à ce qui est sujet au néant à venir. Des expressions comme manquer sa vie ne veulent plus rien dire.

Une certaine forme d'existentialisme mène sans doute au nihilisme; mais le nihilisme est une position gaie. Le pessimisme, tout au contraire, naît des philosophies qui majorent trop l'homme et se désespèrent à son sujet. A minimiser l'homme, à le concevoir tout simplement tel qu'il est : un animal social avec une frange spirituelle, on arrive à lui dire : « Soyez heureux de vivre, tant que ça dure et ne vous préoccupez pas d'autre chose ! »

⁂

Que les choses soient ici, que le monde soit présent n'implique pas nécessairement une causalité à la manière thomiste. Du moins, je ne le crois plus.

Mais le point de départ de ce monde, qui va tout doucement se néantissant, où est-il ?

Ce poids du monde sur notre dos, sur nos consciences éveille en elles, instinctivement, l'idée d'un au-delà. Cette lourde masse en mouvement nous pousse vers un point de départ.

L'immanence au monde de ce départ, étant donné que le monde semble s'user, effraie l'esprit. L'esprit d'ailleurs est essentiellement frayeur. L'effroi de la bête n'est qu'un mouvement mécanique ; du moins nous le croyons. L'effroi né dans l'imagination humaine est un effroi qui peuple l'univers. Nos épouvantes et nos craintes suffisent à expliquer, sur le plan psychologique, cette pluralité des mondes et ce monde de l'au-delè qui nous apparaît volontiers *esprit ;* mais sur le plan de l'objectivité des choses, cet effroi n'empêche pas l'esprit raisonneur de chercher une cause, un départ. A ce moment-là, l'esprit ne cherche plus à se protéger. Il cherche à se satisfaire, à jouer à fond son jeu propre.

Mais, le jour où on a retrouvé par l'esprit l'objectivité des choses, ne retombe-t-on pas dans les catégories historiques qui se sont donné pour tâche d'expliquer ou de raconter le monde depuis son origine ? En somme, retombe-t-on dans les philosophies objectives et dans les théologies ?

Cette immense masse de vie et de mort qu'est l'univers est-il un donné gratuit reçu purement en soi ? Ne vient-il pas d'ailleurs et n'est-il pas orienté d'ailleurs vers des itinéraires qui échapperont toujours à l'homme ?

L'Esprit règne au-dessus du monde. Il s'agit de se placer dans son axe, de s'ajuster à sa longueur d'onde. Ceci dépasse les capacités de l'homme actuel. Les mystiques, seuls, s'évadent dans ce royaume de l'esprit ; mais on ne sait pas encore au juste, après des siècles d'investigation, à quoi ils aboutissent. Leurs états d'âme sont-ils des états cosmiques objectifs, une objectivisation de leurs rêves ou une entrée de l'Esprit en eux ?

⁂

Dieu est-il dans le futur ?

L'humanité, hantée par le besoin de se diviniser, y parviendra-t-elle ? Le désir de la transcendance créera-t-il la Transcendance ? Voilà des questions auxquelles il est bien difficile de répondre dans l'état actuel de la philosophie. Les efforts des philosophes d'hier pour atteindre à la transcendance étaient plus ou moins centrés sur un Dieu passé ou présent, ou sur la négation de toute transcendance ou sur une transcendance mitigée, celle du panthéisme.

De nos jours, on est devenu plus lucide (?). On ne trouve certes plus Dieu par la raison, ni dans le présent ni dans le passé. D'autre part, on a tellement dépeuplé le rêve humain qu'on ne cherche plus Dieu vivant dans la nature. Un nihilisme froid règne ; mais le besoin de Dieu subsiste, fruit sans doute de nos épouvantes.

Ce Dieu ne serait-il pas futur ? L'homme ne pourra-t-il jamais passer à la limite de son espèce ? S'il vient du singe et s'il a, un jour, transcendé son ancêtre, ne peut-il pas se transcender lui-même un jour ? Quelqu'homme, quelques hommes pourront-ils atteindre à l'immortalité, à la plénitude du bonheur et de la vie, s'emparant par là de quelques-uns des attributs du divin ? De là à une vraie naissance d'un Dieu évolutif et riche de mouvements intérieurs, de plus en plus dépouillé des entraves de la matière, y a-t-il une voie ? Peut-être.

⁂

Organisation suppose organisateur.

Oui, dans un univers déficient ; mais s'il est indéficient, comme je le crois de plus en plus. S'il est un donné harmonieux, posé tel et se posant sans cesse. S'il existe en soi, brutalement comme une masse mouvante de matière organisée ou en voie de s'organiser, comme une assise pour l'Esprit ?...

D'ailleurs, toutes nos idées sur l'Organisateur, viennent de cette organisation elle-même. Le mal est que nous la jugeons déficiente. Je ne sais d'ailleurs pas par quel détour subtil et par quelle perversion de l'esprit nous en sommes venus là. Nous devrions nous incliner devant la nature organisée, non pas pour l'adorer, car elle ne comporte rien de divin au sens d'adorable, mais pour l'accepter comme une vaste fatalité qui nous dépasse.

C'est trahir l'esprit humain que de faire abstraction de ce qui le féconde : l'univers.

L'EXISTENCE D'AUTRUI

Si les mots varient, les explications se touchent. L'explication de la connaissance de l'autre, selon Usserl, ressemble singulièrement à l'assimilation intentionnelle et non entitative dont parlent les scolastiques. Le malheur, c'est que ces derniers n'expliquent guère comment on assimile intentionnellement autrui sans devenir lui.

Connaître, c'est devenir autre en tant qu'autre, selon une vieille formule. Connaître autrui, c'est devenir autrui en tant qu'autrui. Or cette assimilation intentionnelle ne sera jamais complète, c'est-à-dire qu'elle ne pourra jamais posséder l'entité d'autrui.

Il est certain que nous ne connaissons pas autrui parfaitement. Il est même assez téméraire de lui prêter des réactions *telles* parce qu'elles sont *telles* en nous. L'unité de nature entre moi et autrui, l'opposition de personne à personne qui pose l'autre dans une espèce en l'opposant aux individus de même espèce n'est qu'une vieille catégorisation, en somme arbitraire, et qui ne rend pas compte de la manière dont la conscience perçoit réellement l'autre.

Sommes-nous si étanchement cloisonnés les uns par rapport aux autres ? Je le crois de plus en plus.

J'étais en plein mystère et j'ai cru voir des choses éternelles. Je ne me sens pas destructible, c'est un fait. Est-ce l'instinct de conservation qui le veut en nous tous ? En tout cas, nous sentons mal que nous pourrions ne plus être. Etant, nous mettons au monde le monde. Nous sentons fortement que nous tuons le monde en cessant de le penser. Alors, les idéalistes n'auraient pas tellement tort ? L'important, n'est-ce pas, c'est que les idéalistes aient tort !

En tout cas, je me sens fortement être ; je suis porté à croire (ma pensée étant pour une part, dans son aspect éthéré, intemporelle) que je ne puis cesser de penser. C'est ce malentendu qui a poussé une partie de l'humanité à croire à l'immortalité de l'âme.

LE PROBLEME DE L'ETRE

Vrai ou faux, c'est le premier problème qui se pose au philosophe. Maintenant que je me sens épuré par un éloignement de dix ans de la philosophie systématique, j'ai quelques chances de l'aborder sérieusement. Existant, je veux me justifier mon existence. Je me tourne spontanément du côté de l'être. Le vocabulaire même, base ultime de toute philosophie, m'y attire. Quand je profère l'aphorisme « je suis », je sens bien qu'au moins sur le plan spontané je profère un aphorisme vrai. La constatation de mon être, à tout le moins celle de mon existence, est le premier postulat qui s'impose à moi. Je pars de ce point.

Sans doute, je ne suis plus le même au moment où j'écris « je suis » qu'au moment où j'ai pensé « je suis ». « Le moment où je parle est déjà loin de moi. » Ce vers de Boileau constitue une vaste affirmation métaphysique.

Un fait premier demeure acquis : « je suis ». Est-ce bien là un fait métaphysique, un fait transcendant ? Je n'en suis pas sûr. Peut-on vraiment connaître d'une manière supérieure ce dont on ne connaît pas bien la nature ? Ma nature sans doute, si je me fie à certaines philosophies, est faite d'animalité et de rationalité, mais ce ne sont encore là que des mots, que des concepts, qui viennent de moi. Je les accepte volontiers, mais je ne leur reconnais qu'une valeur d'opinion émise par moi. La philosophie est donc impossible dans un homme. Peut-être quand l'homme, quand tel homme se juge homme, il se fie ou à d'autres ou à lui-même, mais alors il se repose sur un premier jugement subjectif.

Le fait que les autres consentent à s'appeler animaux raisonnables et à me classer parmi eux, parce que je leur ressemble, ne confère aucune valeur d'absolu à cette affirmation. Elle demeure tout au plus un postulat.

« Je suis » toutefois implique indiscutablement une existence. « J'existe » signifie à peu près « je suis ». Toute philosophie réaliste doit partir de cette grossière affirmation. Il lui reste à s'élever au-dessus de ce vagissement préliminaire.

AUTRE MEDITATION SUR LA MORT

La mort est encore plus réelle que la vie. Elle se constate d'une manière moins conjecturale. Essayons de penser notre mort. S'il n'existe pas de réveil dans une autre condition — et il est bien difficile de sentir qu'on serait alors le même être tout en étant autre — si la mort est la fin de tout pour la personne pensante que je suis en ce moment, la mort est plus affreuse que tout. Notre seul bonheur, notre seule joie, notre seule richesse, c'est notre être, c'est nous-mêmes. Quand nous ne serons plus ce que nous sommes, quand nous n'attribuerons plus l'existence à ce « je » actuel, qu'adviendra-t-il de nous ? Que nous soyons plus ou moins récupérés par quelque grand tout ne nous

avance en rien. C'est la mort du « moi », son passage d'être à néant qui est notre catastrophe, l'objet de notre angoise et de notre désespoir anticipé.

Sans doute, on peut être calme devant la mort, on peut se résigner au néant. L'être qui, bien que sain, a beaucoup souffert ou souffre beaucoup ne craint pas nécessairement la mort, il se surprend même à l'espérer. Tant qu'il ne l'approfondit pas, son épouvante n'est point totale ; elle n'est même pas conçue comme épouvante. S'il vit à fond sa mort, par une abstraction d'ailleurs à peu près impossible, il la sent soudain lui sauter à la gorge. Il ne peut pas ne pas la craindre. Cette joie même de s'exprimer, qu'éprouvent ceux qui écrivent ou qui œuvrent d'une manière artistique quelconque, cette ultime joie du créateur projeté vers lui-même, en lui-même enclos, sera donc un jour elle aussi refusée. Ce sera la fin de toutes les joies. L'absence de conscience est une absence totale d'euphorie. L'euphorie est peut-être la seule joie valable ; elle est la joie sentie et vécue ; elle est subjective, soit ; mais il n'existe pas de bonheur des objets.

Le sommeil, image de la mort. Vieille idée, mais combien valable! La fin se produit chaque jour pour chacun de nous. Les rêves sont les euphories d'un moi dépossédé. Les joies qu'on éprouve en rêve ne sont pas des joies complètes. Or les morts, jusqu'à preuve du contraire, ne rêvent même pas.

Le corps est l'indice de la personne, son point de rencontre avec l'esprit, la seule possibilité pour elle d'être en contact avec l'esprit. Or le corps mort est tombé comme une loque. L'esprit ne peut que s'évader de cette pourriture ; et il ne s'évade qu'indéterminé. La détermination fut telle matière, telle quantité spéciale et telle qualité consécutive. L'esprit sans doute déborde le lieu ; mais nous ne pouvons le penser que localisé. Comment penser un esprit enfui hors d'une étreinte où il s'alimentait sans cesse de matière ? Qui le nourrira quand il n'aura plus le limon du langage, le limon des sensations internes et externes ? A quoi sa mémoire, ce rappel du moi ou moi, se raccrochera-t-elle ? Accumuler les mystères et les miracles, soit ! Quand le premier mystère et le premier miracle est devenu douteux, que faire des autres ?

La mort est bien une fin. Les Chrétiens l'expliquent mal ; leur permanence de l'âme implique une sorte de métempsychose aussi transformatrice que celle des théosophes et des métapsychistes. Personne

n'a jamais apporté une réponse valable à la pourriture où sombre la personne humaine, ce merveilleux microcosme temporaire, cet éblouissant miroir qui s'est trop souvent pris pour une grimace de Dieu.

S'il y avait un Dieu, Il saurait bien que la mort est une fin et que cette fin est définitive. Il ne peut pas, disent les Chrétiens, accomplir ce qui impliquerait contradiction. Or il est contradictoire que tel vivant animé cesse d'être un vivant animé et demeure tel.

S'il n'y a pas de Dieu, la mort n'est pas triste. S'il n'y a pas de possibilité de durée chez cet :tre que je suis, cet être est proprement néant et il est sans intérêt. Je suis ridicule quand je crains la mort et que je me regrette d'avance. Pourquoi me regretter si je n'ai jamais été valable ?

S'il y avait un Dieu et pas de vie éternelle pour l'homme, ce serait plus grave. Un être qui nous transcende et qui pourrait nous faire durer nous refuse la durée. Alors, on a le droit de se plaindre ; surtout si ce Dieu est l'auteur du monde.

D'ailleurs, ce que nous craignons dans la mort, c'est le fait de mourir seul. Nous n'aurions aucune objection fondamentale à disparaître, si toute la terre s'effondrait en même temps que nous. La présence d'un seul qui demeurerait suffirait toutefois à nous offusquer. Mourir, c'est pour l'homme ce qu'est pour l'enfant le fait d'être privé du spectacle auquel d'autres assistent.

Un des plus grands besoins de l'être humain, de la vie, c'est la curiosité... Mourir, c'est cesser d'être curieux de soi-même et des autres.

LA JOIE DE VIVRE

Il est faux d'affirmer que le bonheur essentiel qui s'offre à l'homme n'est qu'une égoïste joie de vivre. Ne vit-on pas pour sa famille, pour ses enfants, pour d'autres êtres qui vous entourent ? N'y a-t-il pas des gens qui vivent pour leur travail, qui aiment leur métier au point de ne vivre vraiment en plénitude que lorsqu'ils l'accomplissent ?

Le travail donne une raison de vivre à beaucoup d'êtres. La majorité des paysans, par exemple, n'a pas de plus grand plaisir que la joie d'œuvrer. Chez tous ceux dont le travail s'élève à l'art, la joie de créer est la grande raison de vivre.

Tout cela est vrai ; mais ce n'est qu'une explication superficielle du problème de la joie de vivre.

Le travail ou l'art sont devenus chez leurs adeptes un *habitus* bien caractérisé dont ils sont prisonniers. D'autre part, si on s'éloigne au-delà de l'*utile* ou du *gratuit,* pour rechercher d'où vient ce besoin d'œuvrer chez l'homme, on constate que c'est non seulement pour durer soi-même en gagnant son pain, mais surtout pour rechercher une vraie raison d'être. La vie étant essentiellement dans le mouvement, il faut bouger d'une manière ou d'une autre. Certes, dans le monde oriental, on trouve une forme différente de recherche de la joie de vivre : la raréfaction des besoins, une certaine contemplation érigée en joie. C'est une autre manière de concevoir la joie, une manière peut-être plus sage, plus près des *causes ultimes,* que l'activisme occidental.

Tout ce que l'homme recherche, d'une manière ou d'une autre, si on essaie d'aller plus loin que l'ordre des constatations immédiates, c'est donc une certaine forme de joie.

La joie, c'est le but de la vie. Appelons-la le bonheur, si l'on veut.

En dernière analyse, il faut ramener cette joie au très égoïste plaisir de respirer, de jouir de ses cinq sens, d'exister et d'en prendre conscience.

Tout le reste est miroir aux alouettes. Même les martyrs recherchaient la *joie,* quand ils s'offraient aux bêtes. Leur foi et l'amour de leur religion leur paraissaient la joie par excellence et ils faisaient fi de la douleur et de la mort, fascinés qu'ils étaient par une joie d'ordre supérieur.

La joie de vivre est donc un « en soi », une fin. Tous les bonheurs qu'on s'octroie ou qu'on voudrait s'octroyer se fondent dans une queste de joie.

L'art lui-même, s'il ne se résout en joie, n'est rien.

La vraie joie, c'est de se contenter du peu que l'on est. De vivre sa vie sans envie et sans ambition frivole. La joie ontologique, c'est la joie d'être. La seule vraie joie. Tout le reste est littérature.

LA METAPHYSIQUE DOIT ETRE UNE SUBLIMATION

Posons d'abord qu'il existe une micro-logique, par rapport à la macro-logique. La macro-logique c'est la logique de tout le monde, la logique à laquelle on s'astreint pour s'entendre entre hommes. La logique d'Aristote, dans le monde occidental du moins, s'est répandue dans toute cette partie de l'Occident qui a été influencée de près ou de loin, par le christianisme. C'est une macro-logique, parce que c'est une logique courte, anthropomorphique, une logique qui se situe au niveau de l'homme et qui est sans doute nécessaire pour s'entendre entre hommes. Par malheur, une telle logique coupe tous les ponts vers la Transcendance, rend toute métaphysique sublimée impossible. Nous parlerons plus tard de cette sublimation nécessaire en micro-logique, si l'on veut tenter une approche d'explication du cosmos.

Revenons-en à la macro-logique aristotélicienne, assumée par la pensée occidentale par le truchement du thomisme ecclésiastique.

Le roi des principes macro-logiques est le principe de contradiction. « Ce qui est ne peut pas en même temps ne pas être. » Voilà sa formulation la plus courante. En macro-logique, c'est-à-dire en logique grossière, élémentaire, rien de plus vrai. Pourtant le moindre retour micro-psychologique sur soi (il existe une micro-psychologie, qui correspond à la micro-logique), nous fait saisir, sentir, toucher que nous nous *néantissons* en *étant,* au point de vue même de notre *être.* Parlons gros : chaque fois que je respire, je m'use ; mon être en tant que foyer existentiel se néantise.

Il faut donc renoncer à la macro-logique, dès qu'on met le pied en psychologie (ou micro-psychologie, celle qui dépasse les admissions conventionnelles, les aphorismes et proverbes, courants et faux).

Qu'est-ce que la micro-logique ? C'est la logique de la nuance, la logique de celui qui cherche à sublimer pour transcender l'affirmation grossière, la raison *courte.*

Il existe en effet une manière *longue* de raisonner, une manière où le syllogisme et toutes les méthodes squelettiques de ratiocination qui en dérivent sont dépassées.

En macro-logique, deux et deux font quatre, en micro-logique, une analyse est requise par rapport aux composantes de *tels deux* par

rapport à tels autres *deux.* Deux et deux font quatre, soit, mais deux chevaux et deux juments « pleines » font plus que quatre.

Venons-en à une métaphysique qui serait d'une certaine manière supra-rationnelle, qui serait une sagesse où on s'efforcerait de *sublimer* la raison grossière.

Première sublimation à accomplir : arriver à penser le temps *éternel.* Une bonne méthode pour s'établir dans cet état de grâce : songer intensément qu'un instant qui ne serait ni précédé, ni suivi d'un autre instant est impensable. La macro-logique exige un commencement et une fin aux choses, parce qu'elle pose, implicitement, la pensée ratiocinante et rationalisée comme un absolu, comme un Transcendental par rapport à l'Univers, au Cosmos. Une certaine forme d'humilité devant le cosmos doit forcer la raison à descendre de son trône et à se rendre compte que la force syllogistique qui est en elle ne provient que d'analogies avec des phénomènes constatés dans un ordre de grandeur infra-cosmique (l'horloge a besoin d'un horloger, etc.), qu'on a tort de vouloir appliquer à un ordre de grandeur supra-rationnel.

Il faut comprendre une fois pour toutes que le cosmos va son chemin sans se préoccuper du rationnel et que c'est par hasard que la raison coïncide, çà et là, avec des séries de phénomènes qui se répètent. C'est la raison qui a inventé l'idée de création du monde — que l'on retrouve d'ailleurs par un syncrétisme étrange chez toutes les peuplades primitives ou restées fidèles à une forme de primitivisme enfantin — ; c'est la raison qui a inventé le fameux principe de causalité. Certes, il n'y a pas d'effet sans causes, dans le domaine de ce qui est causé. Mais pourquoi y aurait-il une cause à ce qui est la seule raison suffisante de mon esprit ratiocinateur, le Cosmos dont cet esprit n'est qu'une petite fraction ?

Donc l'idée de création est une idée dépassée. La notion de cause ne vaut que dans les domaines où la raison raisonnante est reine, dans les domaines de la macro-logique, de la macro-psychologie...

Dans une micro-cosmologie en effet, le Cosmos règne. Il ne saurait être causé. Il est le moteur mobile. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il faut qu'un moteur parte de l'immobilité ! C'est — même en macro-logique — un illogisme grossier, auquel on a eu recours pour des raisons purement dialectiques.

Qu'est-ce donc que sublimer ? C'est tenter de faire abstraction de cette dialectique courte qu'impose le mode rationnel de connaître, c'est ne jamais cesser de regarder à côté de ce que l'on serait porté à voir, de tenter de saisir *l'aura* de toutes choses et non pas les simples contours visibles. C'est essayer d'être plus qu'un homme, par un effort d'abstraction où l'imaginaire joue un rôle plus grand que la logistique.

Il faut en conclure que le Cosmos est pratiquement inintelligible et que nous ne pouvons en tracer que des approximations subjectives et fallacieuses. Nous ne sommes pas nés pour ce qu'on appelait pompeusement la vérité, nous devons nous contenter d'avoir des opinions. Comme notre imagerie interne, nos itinéraires spirituels et autres sont différents, d'un autre à un autre, il y a autant de conceptions du Cosmos qu'il y a d'hommes. Ceux qui subliment, qui passent — en autant que faire se peut — derrière le miroir aux alouettes des macro-logiques et des dialectiques courtes ont une chance de capter quelques lueurs sur cet Univers inexplicable.

DES PASSIONS DE L'AMOUR

Rien de plus difficile que de voir clair en soi-même. On se sent comme une sorte de devoir d'aimer ceux qui nous ont fait du bien ou auxquels on en a fait. On est lié par ce que l'on a donné ou reçu. On est aussi lié par les circonstances qu'on s'est imposé. On n'est vraiment libre, que lorsqu'on est seul, bras ballants, à se promener dans la nuit, sans amour et sans haine. Et alors on ne sait que faire de sa liberté.

Dans le milieu de mon âge, il m'est arrivé de me sentir libre ainsi et je repoussai avec horreur ce vide qui me menaçait. Tout être humain qui possède une once de qualité cherche à se donner. Il est poussé de l'avant, par une main invisible, à faire du bien, ou ce qu'il croit du bien. Ce n'est peut-être qu'une forme de lâcheté, qu'un effort pour fuir la solitude qui réside en celui qui se garde.

N'y aurait-il pas plutôt des êtres qui ont besoin pour vivre de se dévouer à quelqu'un ou à quelque chose ? D'autres ne donnent jamais rien, ne tiennent pas non plus à recevoir. Ce sont ceux qui semblent le plus heureux. Ils ne s'engagent jamais dans le vif de leur destin.

Ils vivent en bordure d'eux-mêmes et ils ne songent pas à se plaindre de leur sort. Ils reçoivent toujours plus de la vie qu'ils n'en attendent. Autrefois, on appelait ces êtres des lymphatiques. Ce vocable ne doit plus être assez compliqué pour la psychologie moderne. L'apathie non plus n'est pas le mot. C'est peut-être le vide qui est plus juste. La majorité des êtres vivent vraiment le vide ; ils font le vide en eux-mêmes. C'est une méthode pratique pour conquérir le bonheur. Là où il ne se passe rien, tout est calme.

***

Les seuls êtres vraiment à plaindre en ce monde sont les inquiets. Ils cherchent toujours à vivre des rêves. Plus leur imagination se développe, avec l'âge et l'usage, plus ils attendent de la vie. Quand ils sont en possession d'une parcelle de joie, ils en veulent une montagne. Souffrent-ils de quelques mécomptes ? Ils croient que le ciel va s'écraser sur eux. Ils recommencent toujours à tisser la toile impossible de leur bonheur.

Les gens normaux ne connaissent point ces angoisses. Si. Ils les connaîtraient s'ils le voulaient. Je crois que la plupart des êtres s'emploient toute leur vie à refouler leur angoisse, leur épouvante. Ils s'installent dans telle ou telle forme de sécurité. La religion, l'amour gentil, les bonnes œuvres, les divertissements, voilà qui sert d'anesthésique à bien des humains ! Ils se gargarisent de mots commodes qui les préservent des âpres révélations de la pleine conscience. Ne pas penser, voilà le salut ! Quant au triste rêveur, maudit dès sa naissance, qui ne peut s'empêcher de vivre à fond sa damnation, il n'arrive jamais à se délivrer de ses démons intérieurs. Qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, il veut que ce soit pour les vraies raisons. Il s'aperçoit toujours qu'il n'en est rien. Qu'on le frappe ou qu'on le caresse, il demande toujours le pourquoi. Or, à ce mot-là, il n'y a que sa voix et celle de ses pareils qui cherchent à trouver une réponse.

Il est trop porté d'ailleurs à croire que les autres lui ressemblent. Il pense naïvement que la cause, le but, la raison préoccupent beaucoup d'autres êtres. Or tout ce qui est recherche, prévision, explication n'intéresse que lui et ceux qui lui ressemblent.

Si encore ceux-ci le pouvaient comprendre et aider. Hélas ! Il n'y a pas deux chercheurs qui sont en quête de la même chose. Et même

s'ils croient chercher exactement la même, ils la cherchent différemment. Sur la route de ceux qui se préoccupent de sonder les mystères de la nature ou du cœur humain, il n'y a que des lignes parallèles. Ce sont rarement des parallèles qui se prolongent jusqu'à l'infini.

⁂

On pense avoir donné beaucoup lorsqu'on a donné son corps à quelqu'un. Au fond, on s'est tout simplement donné à soi la satisfaction d'une jouissance. On s'est permis une excitation sexuelle avec un partenaire. Quand l'âme ne prend pas part à cette affaire, il n'y a là qu'une forme de masturbation.

L'homme est plus cynique. D'ailleurs il s'engage moins dans cette aventure. Il consent assez volontiers à se masturber de cette manière. La femme, elle, a besoin de s'être prouvée par « a plus b » qu'elle aime le monsieur avec lequel elle couche. Si toutefois elle persiste à « s'envoyer » ce monsieur à la manière d'une reine d'abeille qui « s'administre » un frelon, elle devrait au moins douter de cette littérature amoureuse qu'elle s'est construite. Pourtant, elle n'en doute jamais. L'homme est plus intelligent, la femme plus volontaire. La volonté de ne point douter empêche le doute. De plus, ce qui fait douter l'homme, ce qui l'aide à se rendre compte, c'est son imagination. La femme, plus sensible, a moins d'imagination. L'homme est un regard, la femme une poussée vitale. Les facultés appréhensives (le couple intelligence - imagination) dominent chez l'homme. Les facultés appétitives, celles qui poussent à agir (le couple sensibilité - volonté) triomphent chez la femme. C'est elle qui fait ce qu'elle veut, c'est lui qui comprend ce qu'il faudrait faire. Comme l'homme est souvent lâche et veule, il accepte volontiers le rôle du frelon.

⁂

Il se trouve que des femmes qui n'ont rien de royal se prennent à jouer les reines. La manœuvre réussit presque à tout coup. Lorsqu'une femme s'est mise en tête de dominer, comme elle est faible au fond — parce qu'elle est aveugle — elle dominera presque fatalement l'homme, fut-il royal, qui ne s'avisera pas de la mater. Plus elle se sentira menacée, plus elle crânera. Elle sera presque battue qu'elle se redressera encore au moindre espoir de reconquête. L'homme, parce

qu'il est plus intelligent, accepte mieux l'humiliation. La femme préfère la mort à la capitulation. Tant que l'homme s'abaissera, il aura le dessous. S'il se redresse pour de bon la femme est à jamais battue.

⁂

Qu'il est donc curieux ce jeu de bascule entre les deux éternels rivaux ! Parfois on l'appelle amour. C'est plutôt haine qu'il faudrait dire. Les femmes surtout sont haineuses. Leur esprit n'est pas assez froid pour mépriser. Elles craignent tellement d'être possédées, c'est-à-dire dépossédées de leur pouvoir, qu'elles cherchent à torturer jusqu'à l'épuiser le malheureux frelon qui gît dans leurs pinces.

Le jour où il s'est échappé, s'il garde encore quelque vitalité et si elles sentent qu'il est bel et bien envolé, elles ne reculent en général devant aucune ruse pour le reprendre. Quand il n'y a plus d'espoir de reprise, elles lui vouent une rancune éternelle et découvrent qu'il s'est donné tous les torts. Leur haine du maître, du rival de toujours prend alors une autre coloration. Cela donne presque l'illusion de l'amour. C'est en effet l'amour du pouvoir perdu. Les femmes poussent l'amour de soi si loin qu'elles lui sacrifient d'ordinaire l'amour tout court.

⁂

Ces considérations certes ne sont pas gaies, mais la vie non plus n'est pas toujours gaie. Et il faut bien sortir de la littérature légère si on veut rendre compte de la vie.

La seule consolation que l'on peut offrir au malheureux frelon, c'est qu'il finit toujours par triompher. Un jour vient où la femme, ayant suffisamment vieilli, a perdu son pouvoir en perdant sa beauté. A partir de ce moment la défunte reine peut empoisonner la vie du frelon, mais elle ne peut plus le faire souffrir. Elle peut l'ennuyer, l'agacer, le dégoûter, elle ne peut plus le blesser profondément. Il s'est armé du mépris. Contre cette arme la reine est impuissante. La reine est morte, le frelon vit encore.

⁂

Dans tout amour, il y a du malheur. A tout grand amour correspond une incompréhension plus grande. Ceux qui sont assez forts, assez purs et assez nobles pour aimer sont toujours des artistes et ils

aiment d'abord pour la beauté des formes. Or, dans notre maudite société tarée, les êtres beaux sont précocement déformés par une éducation sotte. Ayant pris conscience de son damnable pouvoir sur le reste de l'humanité, la femme, belle, fuira volontiers l'amour pour flirter avec plusieurs ruts. Et, même si elle ne consent pas à ce que les ruts explosent, elle les accepte sans fierté, les contourne et les côtoie, les préfère à l'amour qui est un hommage unique et qui appelle le don au moment où il apporte l'offrande.

Ce pessimisme vis-à-vis de l'amour est le propre de l'homme de cinquante ans.

L'amour vrai, c'est le désir substantiel, le désir dans l'abnégation. Il n'y a plus là de recherche sensuelle, ni en soi ni au dehors de soi, il y a une volonté fixée dans un devoir à accomplir vis-à-vis d'un être. L'amour a toujours pour terme un devoir, puisque aimer, c'est vouloir un bien.

⁂

Qu'est-ce donc que l'amour ? L'amour véritable, c'est une grande tendresse, une amitié indestructible, un désir physique presque incontrôlable, mais c'est quelque chose de plus que ces trois éléments indispensables. Ce quelque chose d'ineffable, c'est précisément l'amour. Quand l'amour existe entre deux êtres, l'un ne peut plus vivre sans l'autre.

Ceci m'amène sur le champ à analyser la durée possible de l'amour. Il est rare qu'il dure toujours. Souvent il ne subsiste que quelques mois. Même s'il ne devait durer que quelques années, ce serait encore beau. On ne vit vraiment que si l'on aime et si l'on est aimé. Ceux qui ont connu cette chose ont vraiment vécu. Les autres, point.

⁂

Mais l'amour est une quête continuelle, une recherche insatiable. Je me demande si on peut le vivre en ce monde. Il est d'ailleurs probable que ceux qui aiment invinciblement l'amour n'aiment que lui et sont incapables de s'attacher longtemps à un être. Ce serait pourquoi leur amour effraie. On a peur de se donner à qui est toujours sur le bord de la reprise.

Depuis que le monde est monde les philosophes dissertent sur l'amour. Pourtant, il n'est point de notion philosophique qui soit moins fixée, il n'est pas de problème qui soit moins approfondi. Pour le connaître à fond, il faut l'avoir vécu, et on ne peut guère l'analyser que lorsqu'il est mort. Un fait certain c'est que si l'amour meurt, on ne meurt point d'amour.

⁂

L'amour naît d'un sentiment d'amitié préalable, d'une confiance. Plus tard, cette confiance devient consciente. S'il n'y a pas de différences d'âge ou de condition irréparables, cette confiance comprise est déjà le seuil de l'amour. Il n'y a plus qu'à vouloir franchir le seuil. Peu d'êtres le veulent, parce que l'amour est grave et que la plupart des êtres sont légers. Une fois le seuil franchi, c'est l'imagination qui vient embellir l'amour, auréoler les êtres. L'amour s'inaugure dans la sensibilité, se précise par l'esprit, s'affirme par la volonté, s'embellit par l'imagination créatrice. Pourtant, l'amour dépend surtout de la volonté. Aime qui veut. L'homme du moins procède ainsi. La femme est plus entêtée que volontaire. Elle s'entêtera à refuser l'amour, sous un prétexte ou sous un autre.

⁂

Mais comment l'amour meurt-il ? Le jour où l'estime est disparue, il est déjà mort dans sa partie spirituelle. C'est alors que commence le combat entre le corps et l'âme.

L'un et l'autre, tour à tour, ont le dessus. C'est au moment où l'âme remporte la victoire définitive que l'amour est vaincu. Après, c'est la plus noire des indifférences. Rien n'est plus indifférent à un homme, après quelques mois, qu'une femme qu'il a aimée et qui n'a pas su conserver son estime.

L'amour commence donc de mourir par l'esprit. L'intelligence le tue, c'est-à-dire, que l'intelligence exorcise la personne qui était le prétexte de l'amour. Quand elle l'a bien vidée, qu'elle a démonté tous ses rouages, qu'elle a fait la preuve que l'amour s'était produit sous de faux prétextes, sous de fausses représentations, l'incident est clos.

Après, la volonté se détend, l'imagination dépouille l'idole, la sensibilité, qui a été la première à s'éveiller, s'enfuit la dernière. Ensuite,

il ne reste plus que les sens. Ceux-ci d'ailleurs ne tardent pas à se lasser. Quand il ne reste plus qu'un corps à désirer, comme il ne manque pas d'autres corps aussi désirables, la défunte reine est à jamais ensevelie. C'est le temps de faire jouer la *Pavane pour une Infante Défunte.*

DES SCIENCES DITES « OCCULTES »

A titre de philosophe de métier, je m'intéresse depuis longtemps à l'explication naturelle de tous les phénomènes déclarés surnaturels par les uns, paranormaux par d'autres.

Essayons, aujourd'hui, de démythifier aussi bien l'occultisme que toutes les formes de mysticisme, de magie, de cabale, etc., et de montrer que ces activités, quand elles sont l'apanage de gens normaux, proviennent d'une exaltation souvent magnifique du moi et qu'elles sont, dans d'autres cas, un refuge aux aberrations d'esprits plus ou moins malades ou malsains. Tentons surtout de prouver que tous les états dits paranormaux ou préternaturels sont du domaine naturel le plus strict et n'ont aucun besoin d'inspiration venant d'un quelconque au-delà.

Le terme de *sciences occultes* a été créé par Eliphas Lévi, et c'est un terme fort malheureux. Pourquoi *occultes ?* A mon avis, si le mot est venu tardivement sur les lèvres et dans les livres de ceux qu'on appelle maintenant *occultistes,* c'est que la chose (l'occultisme) sévissait depuis la condamnation de la gnose, aux premiers âges du christianisme. Cette recherche — dont on était plus ou moins honteux — on la cachait, on l'*occultait.*

Si, en effet, l'alchimisme proprement dit s'est épanoui au Moyen Age, la science des nombres, l'astrologie, la cabale et surtout les cultes ésotériques de Mithra, de Cibèle, et tant d'autres formes de *connaissance,* réservées à des initiés existaient dans l'antiquité gréco-latine aussi bien que chez les peuples sémitiques. Ne parlons pas de l'Extrême-Orient, où l'ésotérisme se perd dans la nuit des temps. C'est donc le christianisme, à partir de son accession à un rôle politique, sous Constantin, qui a freiné les aspirations des Occidentaux à toute forme d'ésotérisme. Il l'a fait dans un but disciplinaire, à un moment où l' « histoire » des dogmes se créait, où ceux-ci n'étaient pas tellement fixés ; de sorte

que tout rêve ou toute déviation imaginaire présentaient encore un danger pour l'accomplissement de la cristallisation dogmatique qui allait sévir en France jusqu'à Renan.

Au Moyen Age, on confondit tout : alchimistes qui recherchaient la pierre philosophale : la transmutation des métaux pure et simple ; astrologues qui œuvraient d'une manière analogue (on était à la fois alchimiste et astrologue) mais s'éloignaient beaucoup plus de l'orthodoxie ; magiciens, sorciers et sorcières. (Ces derniers on les brûlait allègrement.)

La monstrueuse emprise du catholicisme impérialiste du Moyen Age empêchait toute recherche de l'obscur ; car elle avait défini elle-même la foi comme obscure et elle ne tolérait pas qu'on perdît la foi dans des recherches qui aboutiraient peut-être à des lumières. En tout cas, même à l'époque de la pré-Renaissance et de la Renaissance, on entendait des philosophes comme Pomponazi procéder avec une astuce infinie (on sait maintenant que beaucoup de ces grands professeurs n'étaient pas croyants), en donnant beaucoup de force à ce qu'on appelait les objections et en répondant à celles-ci avec une telle faiblesse qu'on se rend compte que ces gens-là, très souvent, soutenaient par crainte de l'Inquisition des thèses auxquelles ils ne croyaient pas un mot.

Ceci dit, abordons notre tentative de démythification.

Commençons par la plus simple, par la plus élémentaire forme de la divination : l'art des sourciers, la radiesthésie si l'on veut.

Dans la Bible, on voit Moïse faire jaillir l'eau. Cet art existe déjà et il existe comme un simple phénomène naturel ; grâce à la vertu de la baguette de coudrier d'une part et d'autre part à l'état de réceptivité d'un médium (le sourcier) plus ou moins sensible, plus ou moins heureux dans ses recherches. Rien de plus naturel — pour quelqu'un qui s'est mis en état de réceptivité, qui a créé en lui *un habitus* favorable — que de sentir l'eau ou le métal et de manifester sa présence par un réflexe spontané (réflexe conditionné).

Je crois, d'ailleurs, qu'il faut, dès maintenant, faire une mise au point et tenter de concilier sommairement les tenants des deux écoles de sourciers et de radiesthésistes, celle dite des *scientifiques* et celle des *mentoux.* Je crois, pour ma part, que tout objet émet des ondes, même et surtout le cerveau humain (ce fut prouvé par Cazzamali). Que l'eau, ou l'or, ou le pétrole, ou toute autre matière, ou la pensée

humaine émettent (à la manière d'un émetteur de radio) des ondes qui puissent être captées par un poste récepteur en éveil — c'est-à-dire en état de réceptivité radiesthésique — je suis tout disposé à l'admettre. Que cette émission d'ondes soit la source principale du pouvoir radiesthésique ou qu'elle ne soit qu'une réponse à l'appel du *mental* ne me paraît pas modifier beaucoup le problème. Un fait certain, c'est que le radiesthésiste — du moins celui qui recherche des objets, des personnes, des trésors, des éléments, (minéraux, pétrole, sources de toutes sortes), le fait avec d'autant plus de succès, voire d'infaillibilité, qu'il procède par simple convention mentale, et en se gardant bien de *vouloir* trouver à tout prix. Plus il s'établit dans un état de passivité par rapport à sa recherche, plus il a de chances de ne pas se tromper.

A ce sujet, les uns parlent d'instinct, d'autres d'intuition, provoquée ou subie, d'autres, enfin, font état de captation d'ondes émises par les objets que l'on cherche. Il y a certainement une part de vérité dans toutes ces opinions. Nous croyons donc que la baguette ou le pendule ne sont que des amplificateurs de sensations, ou encore qu'un moyen particulièrement efficace de fixer le *sens intelligencié,* c'est-à-dire une intensité cérébro-animale chez un individu doué. En somme, le radiesthésiste et le sourcier ne sont que des *voyants* qui s'ignorent.

Mais alors qu'est-ce qu'un *voyant ?* Il entre dans la voyance un appel des choses mais aussi une réponse de la part d'individus doués. Toutefois, je suis porté à croire que l'appel vient du voyant et la réponse des choses. (Je ne parle évidemment pas des charlatans, qui se connaissent ou qui s'ignorent.) Un voyant ou une voyante authentique, c'est un être qui visualise (parfois d'une manière purement verbale, souvent d'une manière dite jadis *visuelle réelle*) des états d'âme, des événements du passé, du présent ou de l'avenir et qui, sans connaître quoi que ce soit d'une personne — présente ou représentée par une photo ou un témoin quelconque — s'introduit dans l'*imaginaire* de cette personne, dans sa mémoire, dans ses prémonitions, au cœur de sa structure la plus intime.

Il y là-dedans une part de télépathie (communication de la pensée); une part d'intuition, une part de physiognomie ; il y a surtout une pénétration profonde dans l'*aura* de l'autre. Cette présence en l'autre,

par les forces instinctives de l'esprit, est aussi à la base du magnétisme, de l'hypnotisme et autres manifestations saines de la médiumnité (1). Celle-ci s'explique d'ailleurs de la même manière que la radiesthésie et le magnétisme ; *mutatis mutandis,* bien entendu.

Lorsqu'on affirme s'introduire dans le monde des morts (reliquats d'un spiritisme périmé) ou dans celui des réincarnations, grâce à des médiums ou à la faveur d'une prétendue voyance, on ne se rend pas compte que le médium, qu'on a établi dans un état second, grâce à sa puissance psychique personnelle et naturelle, est devenu un *appareil* entre les mains d'un technicien doué.

Quel est le rôle de cet appareil ? Venons-en à l'analogie essentielle, à celle des postes émetteurs ou récepteurs de radio ou de télévision. Si l'on admet que l'*imaginaire* des morts, comme celui des vivants, que leur *mémoire* sont inscrits sur les ondes, grâce aux émissions d'ondes cérébrales plus ou moins intenses selon la capacité des cerveaux, il y a donc un poste émetteur d'ondes cérébrales, un rayon mémoriel particulier à chacun dans la vaste bibliothèque de la pensée émise. Qu'un médium, établi par hypnose en état de réceptivité, capte tel ou tel registre, recherché ou non recherché par le meneur de jeu, (le magnétiseur en l'occurence), rien d'étonnant à cela. On n'a donc plus besoin d'avoir recours à l'hypothèse gratuite d'une vie antérieure du médium

(1) Je ne parle pas du spiritisme qui est démonétisé et qui s'est avéré à base de truquages. Si j'admets l'existence de ce qu'on est convenu d'appeler *ectoplasmes,* c'est-à-dire matérialisations filandreuses ou gélatineuses ou simplement apparentes au regard, je persiste à ranger ces phénomènes dans un ordre purement naturel, qui n'a aucun rapport avec les âmes mortes ou avec un préternaturalisme quelconque. L'ectoplasme, photographié ou visualisé, est une sorte de cristallisation d'un moment de pensée intense, un témoin de transformations physiques ou chimiques, et s'il s'est produit à l'occasion de certaines séances de spiritisme, c'est en fonction de l'exaltation d'un esprit ou de plusieurs esprits particulièrement sensibles et intenses. L'aura qui entoure chacun de nous (zone d'influence qui déborde les contours du corps) est, à sa manière, une forme d'ectoplasme. C'est du rayonnement physique et non du physique solidifié. Ce que je viens d'écrire vaut aussi pour le phénomène dit des tables tournantes. Certes, elles tournent et un système de conventions peut les faire parler ou écrire ; mais ce qu'elles révèlent vient tout simplement du subconscient des acteurs.

quand il narre à l'état de veille. Il a seulement pris contact, le plus naturellement du monde, avec un faisceau ondulatoire de mémoire enregistrée dans les vastes réserves de l'éther sidéral (2).

Face à l'explication trop commode d'une réminiscence de la pensée du médium, qui aurait vécu une autre vie (pourquoi lui plus qu'un autre ?), on assiste plutôt à la captation d'un registre donné, avec lequel le médium a une affinité certaine, encore qu'inexpliquée. On remarque, en effet, qu'un même médium retombe presque toujours dans le même registre ou dans des registres analogues. Cette explication, fort simple, rend compte par exemple du fait qu'un médium se mette à parler hébreu, ou grec, ou allemand, alors que ni lui, ni le meneur de jeu ne connaissent ces langues. Il se trouve tout simplement que le médium est tombé sur un canal (cf. canaux de télévision) où ces langues sont irradiées par un cerveau, vivant ou mort, qui est chargé d'un potentiel linguistique donné et dont on a capté l'émission ondulatoire.

Une autre analogie permet d'éclairer un peu, par les découvertes de la science actuelle, maints phénomènes jusqu'ici inexplicables et renvoyés sommairement dans le monde surnaturel ou supranormal, c'est l'analogie avec le radar. Si par exemple les oiseaux migrateurs sentent le besoin de revenir sur les mêmes lieux, si le pigeon voyageur revient fatalement à son point de départ (sauf accident), c'est que ces êtres vivants sont ajustés à un point donné auquel correspond leur longueur d'onde. Il en va de même des êtres humains qui sont influencés par des fréquences particulières qui leur sont bénéfiques ou maléfiques. Il existe, en effet, une syntonisation propre aux lieux et aux êtres. Combien de *miracles* s'expliquent par l'influence irradiante des « collines inspirées » ou des sources « providentielles » ! Des lieux, nocifs aux uns, sont bénéfiques aux autres. Une simple orientation différente favorise les uns et défavorise les autres.

Et ceci nous amène à la démythification de l'astrologie et de la thaumaturgie.

Considérer la première comme une théologie encore plus raide, plus rigide et plus exigeante que le dogmatisme catholique est une erreur

(2) Ce mot d'éther ne doit pas être pris à la lettre. Si on discute sur la nature de cet éther, on admet tout de même un support, une matrice où s'inscrivent les phénomènes ondulatoires.

aussi grossière que de nier toute valeur à l'astrologie. Comment ne pas admettre sur notre comportement l'influence des infiniment grands que sont les planètes et les astres en général, alors que tout le monde admet que nous sommes sans cesse protégés ou menacés par les infiniment petits que sont les bactéries et les microbes ?

L'influence du signe de naissance, conjugué avec son ascendant, la présence de telle ou telle planète en telle ou telle maison sont réelles. Il y a des constantes qui ne trompent pas, quand on a analysé, même loin de tout procédé technique, un certain nombre de caractères en fonction des signes zodiacaux qui les régissent. De là à tomber dans une sorte de religion cosmique aveugle, à nier toute autodétermination déviatrice par rapport au signe et à ses séquelles, il y a loin.

L'astrologie apporte une grande lueur sur l'intériorité psychologique individuelle, elle n'est pas un carcan implacable. Lorsque cet art (il n'y a pas encore science au sens strict) demeure dans ses limites et ne tourne pas à un ésotérisme aberrant, il est d'une grande utilité pour l'homme. Qu'il tombe dans un excès de rigorisme ou dans l'affabulation mystico-cabalistique, il devient un dogmatisme aveuglant, une véritable cangue à la chinoise.

La thaumaturgie est un phénomène aussi naturel que l'astrologie. Il existe des hommes et des femmes aux mains miraculeuses. Mais ces gens ne font que faire passer en d'autres un surplus de vitalité. Ne sommes-nous pas assez éloignés de l'ère des cavernes pour nous évader des épouvantes et des aberrations qui fascinèrent nos ancêtres à l'époque où ils franchirent le pas de la conscience ?

Ces êtres porteurs de fluide bénéfique sont des surdoués de l'énergie vitale. Ils existent à tous les étages de la vie sociale. Les uns se connaissent et exercent leur pouvoir, gratuitement ou autrement ; ce sont des *guérisseurs*. Ce dernier mot — qui fait, hélas ! grossier — devrait remplacer celui de thaumaturge, qui est empêtré dans des théologies avec lesquelles il n'a qu'un rapport occasionnel. Le fluide ne s'exprime pas toujours par l'imposition des mains, il y a aussi ce qu'on appelle la *prière christique ;* c'est tout simplement une intensification de la pensée porteuse de fluide au profit d'un sujet donné.

Certains guérisseurs recherchent, au pendule ou à la baguette, les remèdes — surtout homéopathiques — qui sont susceptibles de guérir. Ceux-ci ne se soucient même pas de diagnostiquer le mal. Ils sautent

un intermédiaire. D'autres diagnostiquent au pendule, grâce à certaine conformation du crâne, grâce à la physionomie, aux lignes de la main ; d'autres perçoivent dans notre écriture des signes de maladie et arrivent à nous guérir ou à nous soulager. D'autres, enfin, au nom d'une religion ou d'une autre (en « utilisant » naïvement sainte Philomène — qui n'a jamais existé — comme le curé d'Ars), croient guérir ou soulager de par Dieu, alors qu'ils donnent à des êtres en état de déficience, temporaire ou constante, un surplus de leur fluide vital personnel. Raspoutine guérissait comme eût guérit un sanglier ; le Poverello comme un ange de Mellozo da Forli. Les deux étaient des thaumaturges parce qu'ils étaient des êtres surdoués au point de vue d'une certaine forme de vitalité communicative.

Je ne voudrais pas avoir l'air de tomber dans une certaine forme d'ésotérisme propre à une astrologie ambiguë en parlant de communication. C'est la communication de ces surplus vitaux qui est une chose mystérieuse. Tous les êtres ne peuvent pas communiquer de cette manière leur force vitale à d'autres. Il faut être extravert pour donner ; et ne l'est pas qui veut. Une certaine forme d'irradiation, partant de personnes douées d'une supervitalité communicative, semble donc être à la base de toute thaumaturgie et de presque toutes les formes de ce qu'on est convenu à tort d'appeler occultisme.

DU MYSTERE DE L'ESPRIT

Je crois avoir, partiellement du moins, démythifié le champ des sciences dites occultes. Je n'ai parlé ni des tarots, ni des pakouas (astrologie chinoise), ni des initiés de l'Orient, ni des Lamas, ni de certaines formes d'ésotérisme maçonnique occidental, ni des états mystiques. Si les formes d'ésotérisme et d'occultisme que je viens de mentionner se passent d'explications complémentaires — elles se réduisent à l'astrologie classique, ou à certaines tendances de l'alchimie — il faudrait tout de même donner un mot d'explication du mysticisme. C'est un état aussi *naturel* que les autres ; et il est étonnant que l'auteur des *Deux Sources de la Morale et de la Religion* ne se soit pas employé davantage à montrer le caractère subjectif de tout mysticisme.

J'ai connu, j'ai même conseillé deux mystiques ; je dois dire d'ailleurs que c'étaient des âmes d'une très haute sérénité et d'une absence absolue d'exaltation imaginaire. Il y a, en effet, deux sortes de mystiques : ceux dont les états sont sereins et ceux qui vivent en transes continuelles. Les seconds sont beaucoup plus des esprits inquiets et parfois dérangés que de véritables mystiques. Quant aux initiés, chrétiens, bouddhistes, mahométans, fétichistes — il en existe chez les sorciers d'Afrique en particulier — qui sont entrés dans la sérénité, grâce à des phénomènes extatiques plus ou moins intenses, ou à une contemplation contrôlée, ils se nourrissent d'eux-mêmes et ne reçoivent absolument pas d'un monde transcendant des messages ou des illuminations. Leur richesse en fluide vital, au lieu de s'extravertir, comme chez les thaumaturges et les guérisseurs, s'introvertit. Ils s'auto-déterminent, s'auto-influencent d'une manière parfaitement inconsciente. Cette intussusception (action de recevoir du dedans) n'est nullement un narcissisme puéril, ni un égoïsme. C'est une forme de richesse intérieure incommunicable à cause d'une structure particulière de la personne. Un saint Jean de la Croix appartient à cette catégorie d'élite. Des êtres plus riches, infiniment riches (comme le furent Ignace de Loyola, le Poverello, le curé d'Ars, etc.) purent à la fois exercer la thaumaturgie et vivre des états contemplatifs et extatiques. Ceux-là sont à la fine pointe de l'esprit.

Abordons donc au rivage essentiel, au mystère de l'esprit. De toute éternité, le cosmos est et il est en lui-même. C'est l'En-soi fondamental. Nous pouvons, arbitrairement, et en faisant une abstraction fallacieuse, penser la non-existence du cosmos. Cette pensée d'ailleurs se nie en étant ; mais là n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est de savoir où s'inscrit l'esprit dans l'univers, dans le cosmique, de savoir ce qu'est l'esprit.

De grands ancêtres philosophiques sont là pour nous guider. On peut distinguer deux ou trois positions essentielles. Prenons d'abord l'explication des philosophies chrétiennes, qui sont des pré-théologies, puisqu'elles postulent l'existence d'un Dieu créateur et d'un Univers créé. *L'esprit* sur terre serait représenté par l'âme immortelle, créée par Dieu et image de Dieu. L'esprit par excellence, c'est le postulat Dieu. Ceci me semble complètement impensable et dépassé et doit être rangé dans le tiroir poussiéreux des accessoires mythologiques.

La position marxiste et, avant elle, les positions philosophiques purement matérialistes, ont au moins l'avantage de respecter les *apparences* du cosmos. Celui-ci, en effet, nous *apparaît* comme matériel. S'il est vrai d'admettre, depuis Teilhard de Chardin entre autres, que le *pas* de la matière organique a été franchi en provenance de l'inorganique, qu'au *pas* de la vie a succédé celui de la conscience (apparition de l'homme pensant), on en arrive à croire que l'esprit, latent dans les *choses,* est né des choses à un moment, historique ou préhistorique, convenu. Mais ceci n'est pas encore une explication. Ce n'est qu'une constatation et une constatation discutable.

Depuis, on a continué d'étudier la structure interne de ce qu'on appelle matière. N'en est-on pas rendu à admettre ou presque que la matière, ce n'est que de l'esprit solidifié, dénaturé, perturbé ? La matière, c'est une sorte de cancer de l'esprit.

Dès lors les philosophes — dont on s'est bien moqué — les purs philosophes de l'esprit : Parménide d'une manière purement dialectique, Zénon avec ses points indivisibles, inventeur du *continu.* Pythagore, avec plus de réalisme, surtout Leibniz (ce géant méconnu) et ses monades seraient susceptibles de redevenir à la mode. La mode en philosophie, c'est de suivre les découvertes récentes des sciences physiques. D'autre part, ces maîtres d'une certaine forme de statisme seraient appelés à une vaste réconciliation avec les dynamiques. Je m'explique. Chez Héraclite, chez Hegel et chez Bergson, ne trouve-t-on pas en effet le dynamisme éternel et vital à la base de toutes choses ? Or, ce dynamisme qui correspond à l'aspect ondulatoire, tourbillonnant et concentrique du cosmos, ne nie absolument pas que l'unité *lumière* qui semble la base de la matière ne soit pas une sorte d'unité *esprit.*

Il faut donc constater, sur un premier plan, dorénavant évident, le caractère ondulatoire des ondes cosmiques, la concentricité du cosmos, son éternel devenir ; et Héraclite, Hegel et Bergson nous éclairent à ce sujet. Il faut aller plus loin, au-delà de l'onde (si possible) pour découvrir son *substratum* (si cela est vraiment nécessaire). Le *substratum,* ce serait, au-delà du grain, de l'atome, de l'électron, de l'ion, voire du photon, l'ultime quintessence cosmique. Serait-ce ce qu'on appelait un *continu ?* Ce *continuum* non désintégrable, au-delà duquel il ne saurait exister quoi que ce soit, ne serait-ce pas l'*Esprit ?* En somme, l'Esprit ne serait-il pas la trame de la matière ?

Le rôle de l'ascension humaine vers la plénitude de son destin (nous sommes encore en route et comment !), ne serait-ce pas de libérer l'*esprit* de ce qu'on appelle peut-être à tort *matière ?*

Ici, nous sommes en pleine hypothèse, nous nageons ! Mais qu'il fait bon nager sur cette mer d'espérances, qui conduira peut-être l'homme à un passage à la limite de son espèce, vers un Oméga, vers une divinisation possible (pourquoi pas ?) dans le futur !

La notion de temps et celle d'espace, si on les purifie, si on les sublimise, si on les dégage des scories dans lesquelles notre imagination les a empêtrées, sont à reviser d'une manière beaucoup plus radicale que ne l'a fait Kant.

Le temps et l'espace n'existent que par rapport à l'homme actuel, qui ne peut se passer de ces fonctions quand il cherche à balbutier une explication du cosmos. Le cosmos n'est ni temporel (il est éternel) ni spatial (l'espace est son prolongement à nos regards), il est en lui-même et il est peut-être vivant dans toute sa structure profonde. Notre esprit est loin d'être cet ultra-microscope qu'il croit être. Il s'arrête à la surface apparente de l'existant. Un jour, peut-être, l'esprit humain aura atteint sa pleine maturité, se sera dégagé de ses fers, il atteindra au degré de *sublimation* voulu pour philosopher vraiment.

DU MOUVEMENT

Il est extrêmement curieux que de bons esprits, qui ne demanderaient pas mieux que de *croire* à l'indéficience du cosmos, soient arrêtés sur cette voie par l'existence du mouvement. Malgré qu'ils en aient, le *Premier Moteur Immobile* est là, dans l'ombre qui les guette.

Cette effarante aberration dialectique pour expliquer le mouvement : le faire *sortir* de l'immobile — qui est sa négation même — n'a pas fini d'abuser les chercheurs.

Pourtant, la présence même, non pas du mouvement en soi, qui est une abstraction, mais des choses qui se meuvent, de la mobilité essentielle à tout ce qui existe devrait attirer l'attention dans le sens d'une indéficience de la mobilité cosmique. Cette indéficience admise, puisque le mouvement, au cœur des choses mues, est essentiel à ces

mêmes choses, il ne resterait qu'à conclure que le propre des choses est la mobilité. Une mobilité qui varie et qui ne devient action immanente que dans ce qu'on est convenu — dans l'état actuel des sciences — de nommer vivants.

Or cette mobilité — comme le cosmos lui-même — ne saurait être qu'éternelle ; du moins *a parte ante*. Pourquoi ne le serait-elle pas aussi *a parte post ?* On est bien revenu de l'usure des choses depuis qu'on a découvert les rayons cosmiques et toutes les richesses qui ne cessent de jaillir du cœur même des choses et d'enrichir et d'accroître le cosmos lui-même au fur et à mesure que, *par rapport à nous,* il dure.

La notion de durée, celle de mouvement aussi, est une notion humaine. Nous disons *mouvement* parce que notre raison morcelle tout. Le mot durée est plus souple. Durer n'implique pas, immédiatement du moins, commencer ; tandis que *mouvement,* pour nous qui sommes esclaves d'une certaine forme de narcissisme, qui ramène tout aux expériences humaines, pour nous, se mouvoir, c'est partir d'une immobilité à tout le moins relative. Mais pourquoi tenter de transposer dans la Transcendance ce qui n'est qu'une contingence humaine ? Des gens qui ont exorcisé l'horloger auteur de l'horloge n'ont pas réussi à accepter ce branle-bas éternel du cosmos en mouvement.

Les choses, étant, se meuvent. Si on ne veut pas accepter le créationisme, on ne peut éviter l'éternité cosmique. Eternité mouvante certes et d'un mouvement qui *crée* sans cesse d'autres mouvements... « Rien ne se perd, rien ne se crée. » Ce proverbe est en partie démodé. Rien ne se perd, soit ; mais tout continue de se créer. L'univers est en continuelle, indéfinie et éternelle expansion.

Le monde étant et étant éternel, s'agrandit sans cesse au rythme de sa pulsation essentielle qui consiste à utiliser la durée (antérieure par rapport à nous) pour créer sans cesse d'autres mondes durables.

Prisonniers de notre petit esprit discursif, à force de morceler les choses, nous les caricaturisons.

C'est nous qui commençons et qui finissons, nous hommes, qui ne sommes qu'un moment de l'éternelle durée. Quand nous ne sommes plus là, ce qui fut *nous* est absorbé et résorbé dans la grande masse matière-esprit qu'est le Cosmos.

Donc il faut penser d'une manière saine, c'est-à-dire dynamique, le mouvement. Il faut faire un effort énorme de sublimation pour dégager notre grossier esprit déductif de ses œillères de myope.

Notre œil de l'esprit, à la suite de celui du corps, s'ouvre sur un Univers où le statique est purement pensable — donc d'ordre essentiel — tandis que le dynamisme est perçu synergiquement par notre sens intelligencié, c'est-à-dire par toutes nos facultés (physiques et psychiques) à la fois. Il s'impose irrésistiblement, comme un singulier existant s'impose. Tout est mouvant — (*Panta rei kai ouden menei :* Tout passe et rien ne demeure [Héraclite]) — puisque c'est dans la mobilité et grâce à la mobilité que nous percevons toutes choses. Si « le moment où je parle est déjà loin de moi » (Boileau), c'est que j'appréhende le *moment* dans un ensemble dynamique en mouvement. L'instant, le moment sont des abstractions. Seule la durée *est* et devient sans cesse. On a bien tort d'avoir renvoyé Bergson au magasin des oripeaux défunts. Un existentialisme qui a le souci de ne pas sombrer dans le statisme des catégories — abstraites — canonisées ne peut se passer de cette philosophie du fluent.

Enfin, analysons une dernière fois la notion de mouvement et, par le fait même, celle de temps. Ce que nous appelons un *instant* (cette vue de l'esprit sur la durée), s'il n'est pas *précédé* (manière grossière de s'exprimer) d'un autre instant et cela à l'infini, dans ce que nous appelons *passé,* est proprement impensable. En effet, comment un flux de dynamisme si intense pourrait-il *être* d'autre, *que de par lui-même ?* Comment ce *néant* qu'est l'immobilisme pourrait-il avoir produit le réel vivant et mobile ?

En somme, il n'existe qu'un *en soi,* qu'une réalité sans cesse mouvante et ascendante, le dynamisme éternel du cosmos indéficient.

Si on n'admet pas la réalité de l'éternel dynamisme cosmique, on n'a qu'à sauter sur les genoux de Dieu le Père.

DE LA PLURALITE DES MONDES

Bien avant que Fontenelle vînt le troubler (si peu, d'ailleurs), avec ses *Entretiens sur la pluralité des mondes,* l'homme avait décidé de s'installer confortablement au centre de l'univers. Il ne crut jamais, du

moins par l'organe de ses savants officiels, que d'autres mondes que la Terre fussent habités. Tant que l'homme n'eut point découvert l'aviation et l'aviation à long rayon d'action, il se contenta d'interpréter l'apparition d'objets étranges dans le ciel par les commodes explications des astéroïdes, des boules de feu issues de la foudre, etc.

Un jour vint où ces phénomènes (dont la description remonte au moins jusqu'à Varron) lui parurent mériter une attention spéciale et peut-être une explication différente, précisément parce qu'à ce moment historique de son développement (depuis une trentaine d'années), l'homme avait découvert l'art de voyager dans l'atmosphère terrestre.

Il faut en effet commencer par la constatation du monstrueux narcissisme et de l'orgueil naïf de l'animal humain. Il réduit tout à sa taille. Il construit tout à son modèle. Même d'illustres savants humains sont incapables d'une suffisante force d'abstraction pour transcender l'homme, pour chercher des explications qui s'inscrivent peut-être dans un passage à la limite de l'espèce humaine. En tout cas il est symptomatique de constater qu'on ne se préoccupe de ces phénomènes volants que depuis que l'homme vole lui-même.

Pourquoi la planète Terre serait-elle le centre de « discernement » de l'univers ? On sait maintenant qu'elle n'est, au point de vue astronomique, qu'un point excentrique d'une des plus petites galaxies connues. Une telle constatation, faite par les astronomes, eût dû inquiéter les philosophes, voire les théologiens et amener l'homme à reviser certaines positions, par trop « tellucentristes », dans les tentatives d'explication du cosmos.

Je crois, pour ma part — je parle en philosophe et non pas en technicien de la science — que les savants et les philosophes officiels récusent avec force le phénomène redevenu d'actualité, des soucoupes volantes, parce qu'ils surestiment l'homme. Au moment même où les savants officiels de la planète Terre parlent d'organiser des voyages dans la lune et ailleurs, l'implacable voile de l'orgueil humain empêche philosophes et savants de voir que des mondes plus évolués que le nôtre peuvent exister et avoir de l'avance sur nous dans le domaine des explorations interstellaires.

Pour moi, il y a toujours eu il y aura toujours deux sortes de savants. Le premier groupe infiniment plus nombreux est celui de ceux qui ont *appris,* le groupe des conformistes. Ce groupe répudiera

toujours ce qui dépasse ses membres ; parce que ceux-ci canonisent et divinisent implicitement l'humanité, dont ils se croient, plus ou moins consciemment, des spéciments particulièrement représentatifs. Ce sont ces gens-là qui ont condamné Galilée, anathématisé Pasteur, vomi Einstein à ses débuts.

Les autres, très rares, ajoutent à la science l'intuition. L'intuition ici porterait plutôt un autre nom, le nom tant galvaudé d'humilité. Le savant qui a non seulement appris, mais compris, cherché et réfléchi est perméable à ces vastes révisions qui viennent à l'occasion jeter quelque lumière dans le chaos du rationalisme étroit où l'homme s'embourbe de plus en plus.

Le véritable philosophe et le véritable savant en effet sont humbles, pas nécessairement d'une humilité théologique mais d'une humilité que j'appellerais cosmique. Ils se sentent et se savent une poussière dans l'ensemble du cosmos. A partir, chez eux, de ce degré d'ouverture de la lentille esprit, ils voient que tout devient possible *ailleurs.* Les explications du cosmos par de tels philosophes ou savants, par exemple Bergson et Einstein, s'inscrivent sous le signe du doute, sous celui de la question anxieuse plutôt que de la réponse dogmatique. Le cosmos, en effet, *transcende l'homme, qui n'est qu'une petite fraction cosmique.* Comment se fait-il qu'après des milliers d'années sur terre, l'homme n'ait pas compris ce truisme ? Orgueil sans mesure, naïveté sans égale. Il s'agit d'ailleurs d'un orgueil collectif, acquis par droit de naissance, d'un orgueil « unanimiste ». Je suis même prêt à admettre que cet orgueil est une nécessité vitale, un opium nécessaire à la majorité des hommes.

Revenons-en à nos soucoupes volantes. La *convenance* (c'est le seul argument valable en leur faveur), nous dit que la terre étant une petite planète insignifiante, porteuse d'êtres à sa mesure, peut fort bien être dépassée dans les voyages interplanétaires et interstellaires par des habitants d'autres mondes, différents du nôtre.

Quand on affirme qu'il n'y a pas d'atmosphère sur la Lune, peut-être pas sur Mars, on n'implique qu'une chose : que la vie telle que nous la concevons et la vivons n'existe pas dans ces planètes. Mais s'il y avait une autre forme de vie ? Ou autre chose que la vie et qui puisse quand même voyager ? Qu'en savons-nous ? Nos possibilités

actuelles sont médiocres. Pourquoi celles des autres, des X qui habitent d'autres planètes ou même les espaces interstellaires devraient-elles être aussi minimes que les nôtres ?

Non seulement l'homme est orgueilleux, mais il est aussi vaniteux. Il a peur des vérités qui le confondraient. Il a aussi peur du ridicule. Or il est *actuellement* considéré comme ridicule de croire aux soucoupes volantes, comme il était ridicule au temps de Galilée, de penser que la terre tournait. On a peur d'aller contre la mode.

Il y a plus étrange encore — et ceci fut toujours pour moi une cause de scandale : alors que la Bible elle-même déclare que l'homme n'est que cendre et poussière, il se trouve souvent des hommes formés pourtant dans la Bible, pour affirmer en toute humilité théologique, que l'humilité devant le cosmos provient d'un orgueil démesuré. C'est ainsi qu'on réduit tout à la taille humaine. Cet anthropomorphisme va si loin qu'on on est venu à étudier la structure interne de la divinité en fonction des facultés humaines.

Il est temps de conclure : avec nos grossiers moyens déductifs de connaissance, plus ou moins empêtrés dans la matière, nous avons décidé que nos explications du cosmos étaient valables. Infime partie, nous avons, sans hésiter, décidé de juger le tout d'une manière apodictique, de le ravaler au-dessous de nous-mêmes, de repousser vers la matière pure tout ce qui n'est pas humain, tout ce qui nous dépasse. Sans doute nous acceptons des divinités mais nous les situons le plus possible au niveau de l'homme.

La vérité ne serait-elle pas ailleurs ? La pluralité des mondes me semble évidente et, dans ces mondes, je suis convaincu que des êtres existent qui sont de cent coudées supérieurs aux hommes. De là à ce que ces êtres parcourent l'espace, ou même habitent ce que nous appelons l'espace, il n'y a qu'un pas.

L'ILLUSION DE LA REINCARNATION

On se préoccupe de plus en plus de phénomènes accomplis par des médiums en état d'hypnose et on en vient à expliquer des résultats étonnants, par une vie antérieure qui aurait été vécue par le médium.

Qu'on arrive, par exemple, à faire exécuter de la peinture automatique par l'hypnotisme, lorsqu'on a en main un bon médium, je suis le premier à l'admettre. Qu'un bon médium puisse *voir* dans le passé comme une bonne voyante *voit* dans le présent ou l'avenir, j'en suis également convaincu, mais de là à écrire que le médium « revoit ou relate » une existence antérieure rien ne le prouve. J'irais même jusqu'à dire que la vie décrite aurait beaucoup plus de chances d'être celle du magnétiseur lui-même que celle du médium. Ceci m'amène à jeter un coup d'œil sur ce problème de la réincarnation. Que des Chrétiens croient à l'immortalité de l'âme, je le conçois fort bien et je retrouve dans l'homme, même le plus athée, une aspiration à durer... le plus longtemps possible. Nous rêvons tous de nous immortaliser d'une manière ou d'une autre. D'autre part, l'immortalité de l'âme, si elle est absolument improuvable, est à peu près pensable. Quand on a admis que la partie *esprit* dans l'homme transcende la *matière* et ne saurait disparaître avec elle, on a tout de même une base dialectique à son aspiration. Mais la réincarnation... est d'une gratuité absolument indéniable. Elle est née à des époques où la notion de temps était une notion figée, où on ne concevait pas comme possibles les incursions de la mémoire à travers une durée mouvante relative, réversible, et fortement engagée dans le domaine de la matière.

Les phénomènes mémoriels qui, non seulement chez les médiums, mais chez tous les êtres qui sont un peu attentifs à eux-mêmes (soit à l'état de veille, soit à l'état de rêve), ressuscitent des tranches du passé, s'expliquent fort bien depuis Cazzamali et sa théorie des émanations des ondes cérébrales.

Je suis pour ma part convaincu que la mémoire des êtres qui ont vécu demeure sur les ondes, exactement comme si elle avait été irradiée par un appareil de précision. De même que les appareils de radio transforment une onde électrique en onde sonore, ainsi le médium capte-t-il une onde cérébrale. Il est une sorte de poste récepteur. On dit en effet d'un médium qu'il se met en état de réceptivité. Le poste émetteur qui attend une réponse, c'est la pensée, la mémoire d'un autre être qui circule quelque part dans l'univers vibratoire. Je vous assure qu'on en arrivera à capter même et surtout la pensée des vivants.

Tout ce qui est matériel émet des irradiations matérielles. Quelle que soit la théorie de la mémoire que l'on soutienne, voire la plus

spiritualiste, on ne peut nier qu'au moins par ses concomitances charnelles la pensée d'un être ne meurt pas avec son corps, mais continue de vivre dans le monde sidéral. Il s'agit qu'un poste récepteur se mette en posture de réceptivité pour qu'un être capte des pans entiers de la pensée d'un autre être, même si celui-ci est décédé depuis des années. La part d'accomodation est parfois négligeable. On revit vraiment par la mémoire captée du défunt des moments de sa vie, voire sa mort.

Pour entrer en contact ainsi avec la mémoire d'un autre être, il faut sans doute être hypersensible soi-même aux perceptions ondulatoires. Il faut peut-être aussi être doué d'une mémoire personnelle particulièrement heureuse.

Je comparerais assez volontiers les *mémoires vivantes* des morts à des livres rangés dans la vaste bibliothèque du cosmos. Les uns, les plus anciens, moins faciles à déchiffrer ; les autres, plus récents, très déchiffrables.

Mais pourquoi tombe-t-on plus facilement sur un registre que sur un autre, et pourquoi déchiffre-t-on mal plusieurs registres ? A la première question, je répondrai (n'oublions pas notre analogie constante avec un poste de radio) que c'est souvent par hasard qu'on s'est branché, en état de réceptivité, sur un registre donné. On s'est trouvé syntonisé tout à coup avec un courant mémoriel : puis on l'a exploité, on l'a fouillé, il s'est donné. Si on déchiffre mal plusieurs registres — encore que certains médiums décrivent plusieurs « vies antérieures » —, c'est que la mémoire a des limites : c'est aussi que certains médiums sont en état de grâce par rapport à certains registres et réfractaires par rapport à d'autres.

L'homme ne vit qu'une vie ; mais, il peut se souvenir de vies autres — qu'il n'a d'ailleurs jamais vécues —, pour peu que dans un état de réceptivité il se branche sur l'une des mémoires qui circulent à travers l'éther sidéral, exactement comme le parfum des roses mortes et le chant des oiseaux défunts. Puis pourquoi, en partant de l'heure actuelle, ne ferait-il pas des incursions dans les mémoires futures ?

Un phénomène qu'on oublie trop, c'est la relativité du temps. C'est par là que s'explique tout ce qu'on appelait jadis *sciences occultes*. Si le temps n'est qu'une continuité vitale qui colle aux choses, dès qu'on voit la chose on la voit dans le temps, présent, passé ou futur.

D'autre part, dans l'état actuel de la connaissance de l'homme, qui est embryonnaire, on ne se rend pas compte des possibilités de l'instinct humain, dont on a négligé l'étude au profit de tout ce qui est pensée raisonnée. Que vienne un approfondissement de nos possibilités instinctives, nous n'aurons plus besoin d'avoir recours à des explications mystérieuses pour rendre compte de phénomènes tout simples. Tout est dans l'homme. Par malheur, il ne se connaît pas, ne se cherche pas, ne se soucie pas de donner son maximum de rendement. Il préfère se repaître de chimères plutôt que de faire une véritable entrée, en esprit, en matière et en vérité au cœur de soi-même.

DU COUPLE

Chez les humains, il est convenu de dire que l'état normal, c'est l'état de couple. La vie à deux, n'est-ce pas la vraie vie ? Or cette notion de couple, de mariage si l'on veut, est une de celles qui ont été, de toutes les catégories de la vie sociale, le plus conformisées. Quand des affinités électives, inéluctables et rarissimes, ne jouent pas, le couple qui dure est une pure simagrée, une simple hypocrisie.

N'oublions jamais que nous sommes des animaux — qui ont franchi le pas de la conscience, si l'on veut — mais des animaux quand même.

Or, chez les animaux, le couple n'existe et ne dure qu'en fonction des petits. Chez les passereaux, l'accouplement ne dure que quelques semaines ; de quelques mois à un an à peu près, chez les gros oiseaux. Chez ce qu'on est convenu d'appeler les animaux domestiques, le couple n'existe que lorsque l'on force les bêtes à vivre à deux. Un cheval, un chien, un chat, fidèles à un couple, voilà qui est impensable ! Seule la pénurie des « conjoints » peut créer un couple durable chez les gros animaux. Il y a bien l'éléphant dont le couple peut durer plus de dix ans. C'est que cet animal, dont la puberté se produit vers les treize ans, est le plus rapproché du couple humain. Après treize ans, quand l'éléphanteau est adulte, il n'existe plus de couples d'éléphants ; à moins qu'il ne s'agisse de très vieilles bêtes ou qu'on soit loin d'un troupeau. D'ailleurs, chez l'éléphant, comme chez le sanglier et nombre de bovidés, dès que le mâle est trop âgé pour s'intéresser à la « bagatelle », il devient un « solitaire ».

Chez l'homme, il en irait de même si l'on ne se mentait constamment à soi-même. La plupart des couples ne demanderaient qu'à reprendre leur liberté lorsque les enfants sont élevés. Par malheur, à ce moment-là, la plupart du temps, la femme est trop « mûre » pour trouver preneur ; quand à l'homme (on a appelé cette chose *démon de midi*), il prend une maîtresse ou court le guilledou.

Puis, on reste ensemble pour des raisons de conventions sociales, de sécurité mutuelle, de lassitude, de lâcheté. On se croit très vertueux, on est simplement tricheurs.

Il serait beaucoup plus sage d'admettre que l'instinct profond de l'animal humain — comme celui des autres animaux — est le changement, sans lequel la « saillie », ne présentant plus aucun caractère de nouveauté, devient une simple mauvaise habitude.

Un tel réalisme effraie certes, mais qui peut nier que l'instinct du mâle ne comporte aucun caractère de fidélité spontanée ? Pour ce qui est de la fidélité acquise, si elle n'est pas une discipline cérébrale, elle provient d'un manque de tempérament ou d'une sénilité plus ou moins précoce. Quant à la fidélité de beaucoup de femmes, elle s'explique par l'absence de révélation, de tempérament ou par un besoin social de sécurité.

Le couple : un conformisme aberrant chez l'homme, un mensonge constant chez la femme, qui reste longtemps attachée à ses « petits », mais qui est très vite saturée par rapport au mâle initial. D'ailleurs, la plupart des mères laissent se développer en elle un complexe, à la Goriot, qui est, en soi, malsain.

Dès que le garçon ou la fille sont pubères ou nubiles, il serait normal (toujours notre analogie avec la vie animale ; la seule saine, la seule qui soit le prolongement authentique des premières rencontres cellulaires, dans le cosmos, à l'heure organique) il serait normal, dis-je, que le complexe maternel disparût pour faire place à un retour au vrai centre : le moi à réaliser. La seule tâche digne de tout animal — fût-il humain — est de se réaliser, au cours de cette aventure fugace qu'est l'animation temporaire d'une parcelle de matière organique.

Il faut donc tout repenser en fonction de ce nihilisme souriant qui doit être l'attitude du penseur dégagé des tabous et soucieux d'un minimum de lucidité sur soi et d'une parcelle de lumière à donner aux autres. Et, dans ce domaine, il est extrêmement important de se demander quelles sont les causes profondes de l'instabilité des couples. Voilà comment les choses se passent d'ordinaire. A un moment de leur existence, deux êtres se plaisent suffisamment pour songer à vivre à deux (1). Ils s'accouplent, soit pour des raisons de conventions sociales, soit parce qu'ils sont atteints de cette maladie qu'on a baptisée *amour* et qui veut qu'ils aient — au moins temporairement — un besoin impérieux d'être l'un avec l'autre ou l'un à l'autre.

Comme ces deux êtres ont rarement des structures psychologiques complémentaires profondes, après quelques mois ou quelques années, l'un des deux s'est fort éloigné de l'autre. La plupart du temps, c'est l'homme qui s'échappe le premier. Plus imaginatif, plus aventureux, plus exposé par métier ou par profession à des rencontres extérieures, il commence à s'ennuyer avec « Bobonne ». Un nombre important de femmes se « bobonnifie » très vite. Un jour, malgré ses résistances et des efforts souvent réels pour sauver ce qu'il appelle encore le bonheur, une sorte de bonheur, c'est-à-dire le foyer, il s'aperçoit que celle qu'il croyait la moitié de son âme *(dimidium animæ)* n'est plus pour lui qu'une ménagère, une repasseuse, une gardienne des pénates. La tentation de rompre naît. S'il y a des enfants — on retombe ici dans un animalisme sain — le conjoint qui est en voie de désaffection hésite, tergiverse, à cause des petits. Il est repris par une grande force négligée des humains : l'instinct animal. Il arrive qu'il passe outre pour des raisons passionnelles où entre souvent beaucoup plus de cérébralité que de véritable passion. A ce moment, le couple est rompu ou se rompra fatalement un jour ou l'autre. Quand c'est la femme qui évolue plus vite ou dans un sens différent, les résultats sont les mêmes. La désintégration du couple est une quasi-fatalité ; d'autant plus que la cohabitation tue l'amour au profit d'une certaine forme d'intimité sordide.

S'accoupler temporairement, si le cœur lui en dit, voilà la vérité que chaque partenaire d'un couple devrait méditer. Se condamner à vie, soit ! si les partenaires n'aiment pas vivre !

(1) Je ne parle évidemment que des mariages dits d'amour, qui sont, la plupart du temps, des emballements fugaces. Quant aux mariages d'intérêt ou de convenance, ils ont des chances de durer davantage. Ils ne comportent aucune illusion au départ.

Médecins, guérisseurs, thaumaturges sont sans cesse sur les dents au service de l'humanité dite *souffrante*. Pour beaucoup de personnes, en effet, l'essentiel de la vie, c'est de souffrir. On est tellement plus intéressant pour soi-même et, le croit-on, aussi pour les autres, quand on souffre.

Je répudie évidemment tout ce qui peut ressembler à de la rhabdomancie, à du mysticisme vrai ou faux, à du charlatanisme (souvent trop réel), en tout ce qui concerne les sciences autrefois appelées à tort occultes. Ce sont tout simplement les sciences en devenir d'une nature encore mal connue. Or, ce sont ces sciences qu'exploitent guérisseurs, médecins et thaumaturges. La médecine, en effet, est encore loin d'être une science exacte.

Certes, toutes les recherches spirituelles ont leur intérêt mais, si elles ne s'empêtrent pas dans les mythologies anciennes ou récentes, elles demeurent du domaine empirique. Elles posent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses.

Un jour sans doute on admettra que le sixième sens, c'est-à-dire la synthèse des cinq sens connus est une source importante de révélations personnelles. Ce jour-là, on aura enfin compris que toutes les méthodes, mystiques ou autres, de fixer son esprit, de le libérer aussi de ses épouvantes sont fécondes pour autant qu'elles produisent un agrandissement du moi, grâce à une plus grande intensité de la conscience personnelle. Quelle que soit la méthode employée pour s'approfondir soi-même (yoga, méditation, ascèse), quel que soit l'objet utilisé (pantacle, talisman, supports à base d'oligo-éléments) pour se préserver de maux, réels ou imaginaires, on en revient toujours au problème essentiel, à celui de la détresse de l'homme perdu dans la nature.

De même en est-il pour l'utilisation du médecin ou du guérisseur. Hors les cas de lésions évidentes et contrôlées, la plupart des humains souffrent tout simplement de l'angoisse de vivre.

Le médecin et le guérisseur ne font la plupart du temps que mettre en branle l'auto-défense qui est, selon moi, le seul remède valable. Elle produit beaucoup plus d'anti-corps que tous les médicaments connus. Ni le médecin, ni le guérisseur, — en ce qui concerne les affections

chroniques — ne guérissent. C'est le sujet lui-même qui se guérit, s'il le veut bien, si le masochisme n'est pas chez lui plus fort que le désir de santé.

Le grand malheur de beaucoup d'hommes — que dire des femmes ! — c'est qu'ils ne tiennent pas tellement à s'épanouir dans l'existence, c'est qu'ils ne savent vraiment ni ne veulent vivre. Il n'y a pas de morts naturelles, il n'y a que des suicides.

Si, par une méthode ou par une autre, on parvenait à s'explorer soi-même, à se connaître vraiment, à découvrir ses ressources intimes et à les exploiter, on serait beaucoup moins malade et beaucoup plus heureux.

Quand l'homme se guérira-t-il de cette maladie essentielle, l'existence ? Après sa mort, diront les blagueurs. Mieux vaut s'en remettre à la sage philosophie de Voivenel : « La seule manière de ne pas mourir, c'est de vieillir ». J'ajouterai à ceci pour terminer : vieillir, ce n'est pas nécessairement se décrépir. Chez les sages, c'est l'art de devenir et de demeurer jeune.

La vie commence à cinquante ans.

MÉDITATION THÉOLOGIQUE

I

Je me suis, assez longuement, expliqué sur mon évolution philosophique ; mais j'ai donné peu de lumière sur mon évolution théologique. Ces évolutions furent parallèles et concomitantes. Si j'ai surtout insisté sur la première, c'est que je suis plus philosophe que théologien. Je n'aime pas avec passion l'exégèse et la linguistique qui lui sert de base. Au cours de ma vie, j'ai dû étudier et même enseigner plusieurs langues, la plupart mortes ; je n'y ai jamais pris un goût profond, sauf en ce qui concerne la poésie grecque.

A l'époque où ma revision philosophique battait son plein, je me suis tout de même remis avec ardeur à l'hébreu, au grec ecclésiastique. J'ai essayé de voir clair dans des problèmes que j'avais cru étudier à fond, à l'époque où l'on m'enseignait la théologie scolastique. L'extraordinaire habileté, fort byzantine, des exégètes dits orthodoxes, m'avait

presque fait illusion. Des ombres subsistaient toutefois sur des points de détail nombreux ; mais je croyais que l'ensemble était assez solidement structuré pour apporter l'adhésion.

J'avais toujours trouvé bizarre par exemple la traduction de *Bâra,* au tout début de la Genèse, qui signifie *organiser,* en hébreu normal, et *créer (ex nihilo sui et subjecti)* en hébreu ecclésiastique. Je n'étais pas sans sourire quand on appliquait, en toute bonne foi, je n'en doute pas, le terme *Aischa* à la seule femme Marie, alors qu'il s'applique à toutes les femmes. J'avais plus d'une fois « tiqué » devant *Hahalma,* qui signifie *fille* en hébreu normal et *vierge* en hébreu ecclésiastique *(Parthenos).* Ces interprétations, fort utiles en mariologie, m'avaient toujours paru dérisoires ; mais je n'y attachais pas d'importance. Cette manière de transposer au sens littéral ce qui était pour moi un sens purement *accommodatice* me semblait inoffensive et d'ailleurs poétique.

Plus grave m'avait toujours paru l'aberrante traduction de *Eiè acher eiè* par *Je suis celui qui est* (1). Ce sens, contraire à la vraie langue hébraïque, avait une énorme utilité pour donner la définition *catholique* de Dieu ; mais j'ai toujours été persuadé que c'était un contresens. L'apparition de Moïse est formelle. Il s'adresse au mystérieux « ectoplasme » qu'il voit dans le buisson ardent ; et celui-ci lui répond : « Je suis ce que je suis », c'est-à-dire « Que t'importe qui je suis ». Toute la tradition hébraïque vient justifier cette interprétation, la seule possible. Quant au double et contradictoire récit de la prétendue création du monde, dans la *Genèse,* il me gênait, mais la théorie des genres littéraires le sauvait à peu près à mes yeux. Plus difficile m'était de ne pas admettre l'évident polythéisme qui s'exprime dans tout le *Pentateuque ;* mais la théorie des *noms de Dieu (De nominibus Dei)* me paraissait séduisante, sinon plausible. Enfin, il y avait longtemps que je n'attribuais plus au *Pentateuque* lui-même une grande valeur historique, mais j'avais étudié le style oral d'après Marcel Jousse et je pardonnais beaucoup à cette magnifique épopée qu'est la Bible, à cause de sa poésie même. Je savais bien que le *Livre de Job* n'était qu'une fable, je n'osais pas encore croire qu'il faut ranger les cinq sixièmes du contenu des livres dits historiques dans la même catégorie. Enfin, dans tout l'Ancien Testament, le *chiffre* à l'occidentale m'empêchait de

(1) On traduit aussi : « Je suis celui qui suis. »

déceler le *nombre,* à la fois symbolique, mystique, allégorique, qui vient fausser toute précision dans ce qui apparaît au premier aspect comme des données historiques.

En ce qui concernait le Nouveau Testament, c'était autre chose. Très graves m'étaient apparues les contradictions au sujet du problème de la résurrection du Christ, dont on ne cesse de dire, depuis Bossuet, qu'elle est le fondement du christianisme. Les contradictions, entre les évangélistes canoniques, sont si flagrantes, tant sur les lieux, sur les personnes que sur les moments des apparitions qu'il faut à tout prix se réfugier dans la *foi du charbonnier.*

Les récits de l'enfance de Jésus, selon saint Luc, m'avaient toujours enchanté. Il y avait là une poésie du meilleur aloi, aussi belle et grandiose que celle du *Cantique des Cantiques.* En somme, l'Ancien et le Nouveau Testament, voire la haute spéculation théologique étaient devenus pour moi des éléments poétiques, auxquels j'étais attaché par toutes les fibres de mon être, auxquels je *croyais croire,* mais qui n'étaient — je m'en rends compte maintenant — que des thèmes lyriques.

J'étais certes gêné par les généalogies du Christ, qui aboutissent (1) à Joseph, qui n'a jamais existé et qui d'ailleurs est censé n'avoir rien eu à voir avec la génération de Jésus. Jean le Baptiste, tel qu'on nous le présente, dans les écrits ecclésiastiques, m'apparaissait comme une sorte de protagoniste, pour faire ressortir Jésus. Dans la suite, j'en vins à me demander si la biographie qu'on prête à Jésus n'était pas surtout la sienne au départ. Puis on avait beau affirmer que son baptême n'était que la préfiguration de celui de Jésus, il m'apparaissait que si le baptême fut institué ce fut bien par lui. Les apôtres me semblaient de doux farfelus et leur vocation bien problématique. Quant à la primauté de Pierre, elle n'était pas moins étrange, étant donné que quelques versets après le passage où la primauté lui aurait été conférée, il s'entendit dire : « Retire-toi de moi, Satan. » (Mat XVI, 19-24.)

J'étais aussi fort embarrassé par ce qu'on appelle la *Parousie.* Pour moi, c'était l'annonce de la fin du monde, à laquelle le Jésus des Evangiles fait sans cesse allusion. On m'affirmait que c'était une sorte

(1) Le fait que les deux généalogies de nos Evangiles aboutissent à Joseph indique d'autre part que, lors de leur inclusion dans l'ensemble évangélique, on n'avait pas encore inventé la mariologie et la conception par le Saint-Esprit.

de prédiction du Jugement dernier. En somme, sur tous ces points, qui m'apparaissaient fort obscurs et difficiles, je faisais confiance à des techniciens que je croyais plus *instruits* que moi. Je n'en finirais plus d'indiquer tous les détails qui me chagrinaient, à commencer par les lieux où prêcha le Christ (la Palestine des évangiles est une Palestine de rêve), la durée de sa prédication, ses étonnants propos au sujet de sa mère, l'existence de ses *frères* (adelphoi), qu'on déclarait, pudiquement, et pour cause, être ses *cousins*.

Ma vraie revision théologique commença vers 1947. Je relus Renan, Loisy, Guignebert et je me mis à Couchoud, Alfaric et aux autres mythologues, que j'avais toujours négligés, étant persuadé que l'on m'avait dit la vérité en soutenant que les mythologues étaient de purs rêveurs, qui rejetaient des faits indiscutables.

Comment douter d'un fait aussi évident que celui de l'existence historique de Jésus ? Pourtant, en étudiant de plus près les textes de Renan, Loisy et Guignebert, je saisis tout à coup que ces grands esprits (tous les trois, chacun à sa manière : Renan, par une certaine forme de romantisme ; Loisy, par une sorte de raideur dédaigneuse ; Guignebert, par scrupule de savant ultra-méticuleux) n'avaient pas pensé à l'essentiel : pousser le doute méthodique jusqu'au bout, jusqu'au problème de l'existence du personnage historique de Jésus.

Je m'y mis avec ardeur. Dès 1950, le problème était nettement posé en moi : « Jésus a-t-il vécu ? » Je fus très longtemps incertain à ce sujet. Par scrupule, par peur de me tromper, j'ai hésité. Mais d'autres découvertes historiques m'ont ouvert les yeux et m'ont indiqué peu à peu non pas encore la non-existence de Jésus, mais la possibilité de cette non-existence, la possibilité en somme de la naissance du christianisme en l'absence de son fondateur présumé.

On sait maintenant que Guillaume Tell n'a jamais vécu et que sa prétendue existence remonte à des légendes scandinaves fort anciennes. Depuis que la légende de Jeanne d'Arc est devenue, en partie, de l'histoire, on sait entre autres choses qu'elle n'était nullement une simple bergère et qu'elle n'a peut-être pas été brûlée à Rouen. Dans mon pays, le Canada, existe une fête semi-nationale, celle de Dollard des Ormeaux. Les prétendus faits semblaient fort contrôlables, puisqu'ils remontaient au milieu du XVII[e] siècle. Dollard était censé, après avoir prié et communié, être allé *s'enfermer* dans un fortin isolé, à l'orée

des forêts contrôlées par les Iroquois et, là, avec une vingtaine de compagnons, s'être *sacrifié*, au cours d'un combat sanglant, pour le *salut* de la colonie. On sait que cette colonie — celle de Montréal du moins — avait un aspect missionnaire.

L'histoire objective actuelle du Canada donne ceci : Adam Doulac et quelques-uns de ses compagnons, Français et Indiens hurons, étaient des trafiquants de pelleteries et d'eau-de-vie. Peu enclins à la courtoisie envers les Iroquois, ils ont été bien malgré eux encerclés et massacrés par ceux-ci.

Tous ces faits et bien d'autres (1) m'ont mis dans une disposition favorable au doute méthodique le plus rigoureux, même quand il s'agit de personnages dont l'évidence historique semble devoir être admise au premier aspect. Il n'est pas sûr qu'Homère ait vécu. On ne sait pas bien qui était Shakespeare et on soupçonne Thomas Corneille d'avoir écrit bon nombre des pièces de Molière. Outre celui qui est mort au temple, il y a eu un bon *quarteron* de Louis XVII ; nous en sommes à la troisième Anastasia. Enfin, pour remonter beaucoup plus haut, n'oublions pas que les Grecs et les Romains ont cru à leurs divinités — que nous appelons mythologiques — comme à des êtres réels, doués d'une existence authentique.

Je me suis rendu compte, d'autre part, d'un fait qui me semble capital : le manque d'imagination de la plupart de ceux qui se sont adonnés à l'exégèse. On me dira, si l'on veut, que l'imagination est l'*ennemie* de l'histoire *objective*. Quelque paradoxal que cela puisse paraître, je suis convaincu qu'elle en est l'*amie*. Lorsqu'on est en présence de faits inexpliqués ou inexplicables, surtout de l'absence de faits contrôlés, en ce qui concerne l'existence d'une personne qui est censée avoir joué un rôle important, il faut tâcher de reconstituer le processus d'affabulation qui a amené cette personne sur la scène de l'histoire. C'est Turmel —, qui n'est pas à proprement parler un mythologue —, qui m'a ouvert le plus les yeux sur la vacuité de la

(1) Un curieux malentendu, à la fois historique et zoologique, est celui de la légendaire licorne. On sait que cet animal est en réalité une sorte de rhinocéros. Pour avoir mal traduit un texte grec, qui mentionne que cet animal féroce est doux et aimable pour la *femelle*, on en a fait un monstre qui se laisse attendrir par la *femme*. Au Moyen Age, on a remplacé *femme* par *pucelle*. D'où la croyance que seule une pucelle peut vaincre la licorne, etc.

personne de Jésus et sur les origines et évolutions du mythe. Turmel est encore mal connu et on ne s'est pas toujours rendu compte de ses qualités de clairvoyance et d'audace devant des affrontements difficiles. Il fut, ainsi qu'Alfaric (2), non seulement un érudit de grande classe, mais aussi une sorte de visionnaire, qui a tenté de s'expliquer comment tout cela a pu se produire, en l'absence probable de la personne initiale ? C'est un effort d'imagination en ce sens, en tenant compte des données les plus récentes et les mieux contrôlées de l'histoire, que je voudrais maintenant tenter.

II

En tout cas, il me semble dorénavant évident à moi aussi que le Jésus historique est une fiction. Si je ne suis pas un savant, on me reconnaît un certain sens de la synthèse. Je voudrais résumer, en quelques pages, tout ce que j'ai lu et compulsé depuis trente ans sur ce problème. Je citerai à l'occasion mes sources, mais, pour ne pas alourdir mon texte, je le ferai le moins possible. Tout en indiquant au passage des preuves du caractère mythique de Jésus, j'essaierai de démontrer ou à tout le moins de faire *sentir* comment le personnage pseudo-historique est né dans l'esprit des hommes d'une époque qui remonte à l'an cent cinquante environ, après Jésus-Christ (!) et s'est perpétué dans la suite à la faveur de malentendus et aussi d'authentiques réussites d'influence spirituelle. Il n'y a aucun doute d'ailleurs que l'apport ascétique et mystique des *Epîtres,* des *Evangiles* et des *Actes* n'ait contribué à accroître le *capital* de l'esprit dans le monde.

Premier fait certain : aux origines du christianisme on trouve Paul, prêchant une religion (?) nouvelle. Si on exorcise les grandes épîtres pauliniennes, on s'aperçoit, avec Turmel, auquel Loisy et Guignebert — pourtant fort conservateurs — finirent par donner raison, que Jésus, dans la pensée de Paul, n'a d'autre rôle que de réaliser la promesse faite autrefois par Yaveh de donner à la postérité d'Abraham la terre de Chanaan (la Palestine). Jésus voulut faire cette conquête de la Palestine ; les Romains l'ont tué ; mais il est ressuscité et il reviendra

(2) *Origines sociales du christianisme,* en particulier.

bientôt sur terre (1 Cor. 16,22). Il massacrera les Romains (2 Thessal. 1.7). Il fondera alors le royaume de Palestine en faveur des chrétiens. C'est à peu près tout ce qui reste des *Epîtres* pauliniennes quand on les a dépouillées des surcharges et des interpolations de toutes sortes. Il est extrêmement important, à mon avis du moins, d'admettre, une fois pour toutes, que Paul, saint Paul (1), grand voyageur et grand homme d'action, n'était nullement un mystique, mais un simple illuminé, se croyant imbu d'une mission. Sur cette solide étoffe des épîtres pauliniennes et, beaucoup plus tard, des *Actes des apôtres,* — le tout largement interpolé, on le sait maintenant — on a collé dans la suite, grâce aux apports marcionites et gnostiques, de vastes fresques dogmatiques. Or, les *Epîtres,* après l'*Apocalypse,* sont les textes les plus anciens que nous connaissons sur les origines du christianisme. Elles sont bien antérieures aux *Evangiles synoptiques* et aux *Actes* eux-mêmes. Ce résidu paulinien, si on lui accorde le moindre crédit historique, semble pourtant indiquer l'existence d'un homme nommé Jésus qui naquit, mourut et ressuscita. Or, il n'en est rien. Paul n'a ni vu, ni entendu celui dont il parle. Il le dit même vivant (*Actes* XXI à XXVI) et ne fait nulle allusion à une quelconque crucifixion sous Ponce-Pilate. En réalité, Paul n'a jamais parlé que d'un *dieu* et non pas d'un *homme*. Un Dieu, qui lui serait apparu en songe (Jésus d'ailleurs signifie, en hébreu, le *Sauveur*), a envoyé son fils — divin et non pas humain — sauver une fraction du monde, le peuple élu ; et il a reçu ce nom de Jeshua en récompense de sa mission terrestre.

D'ailleurs la littérature paulinienne ne parle pas d'un Jésus crucifié par les Romains, mais d'un Christ immolé par les *Puissances planétaires.* L'*épître aux Galates* prouve que certaines communautés n'admettaient pas le supplice de la croix ; Marcion, vers le milieu du siècle suivant, présente un Christ immolé sous Pilate, mais pourvu seulement d'un corps angélique ; les évangiles qui nous restent, après la disparition d'une multitude d'autres, furent remaniés plusieurs fois et racontent la vie de Jésus d'après un découpage de l'Ancien Testament. Les gnos-

(1) Il est maintenant acquis à l'histoire qu'il n'était pas juif, qu'il ne s'est jamais appelé Saül, qu'il n'a jamais persécuté les chrétiens, qui n'existaient pas avant lui.

tiques, qui se prévalaient pourtant d'une tradition apostolique, ne croyaient ni à une réalité humaine, ni à une exécution judiciaire. Le Mythe résulte de la fusion de plusieurs courants originellement distincts : judaïsme, paganisme, essénisme (?) et philosophie néo-platonicienne. Les religions dites de salut ont diffusé la croyance à des dieux morts et ressuscités. Paul semble même admettre le polythéisme et croire en un sauveur universel. Mais le mystère paulinien serait resté confondu avec l'hellénisme, sans l'alliage d'éléments juifs. L'Ancien Testament fournit aux chrétiens des textes copieux. Lus à contre-sens, découpés, rassemblés, ils constituèrent les linéaments d'une vie de Jésus.

Ce dieu, prêché par Paul et préparé tacitement par des textes prophétiques fut donc proposé à l'adoration d'esprits inquiets du divin, d'orientaux, d'admirateurs des mystères de toutes sortes qui sévissaient à Rome et dans le Moyen-Orient à cette époque. Certains Esséniens furent probablement touchés eux aussi. On transforma peu à peu le dieu en homme. A partir de ce moment, il fallut, comme nous l'avons vu plus haut, lui créer une biographie. D'autant plus que le résidu paulinien livre, à défaut de détails, un nom : Jésus, quelques faits : une existence présumée et une résurrection. D'ailleurs, Paul lui-même ne prétend-il pas que d'autres prêchent un autre Jésus que le sien (2 Cor. 11.5) et un autre évangile (Gal 1.6-7) ?

Après Paul, se constitue donc, peu à peu, un corps de doctrine et un ritualisme qui doivent beaucoup à la Gnose, à Marcion — pour lequel Jésus ne fut jamais un homme — au culte de Mythra, d'Adonis, d'Athis, d'Osiris et à une multitude d'autres mythes et symboles légendaires, dont quelques-uns sont séculaires (la Vierge mère, la croix, les agapes, etc.). Cet ensemble doctrinal et rituel, propagé par les *Epîtres* de Paul, qui s'*allongent* et se *transforment* avec les adaptateurs et les copistes successifs, prend peu à peu tournure de religion des Gentils par opposition à celle du peuple sacerdotal, le peuple juif. Marcion est un de ceux qui ont le plus fait pour créer l'ensemble doctrinal actuel. D'après moi, le vrai fondateur du christianisme — plus que Paul — c'est Marcion lui-même. En tout cas, c'est de son évangile — on en est sûr maintenant — que sortent tous les autres. D'ailleurs, selon Turmel, le premier évangile ne serait peut-être pas celui de Mathieu, ni

de Marc, mais celui de Luc, le plus riche en légendes. En tout cas cet évangile fut évidemment écrit *contre* Marcion ; et c'est pourquoi il abonde en récits de la vie *terrestre* de Jésus. Un jour donc, Marcion fut dépassé, renié. La croyance populaire a été plus forte que le savant. Elle a voulu que le dieu Jésus se fît homme. Il apparaît homme dans les Synoptiques et devint dieu et Messie en saint Jean. Et nous voici en présence de l'*histoire* de Jésus, pour laquelle on a fait appel à un salmigondis d'Ancien Testament et de légendes diverses.

Jésus serait né à Nazareth, selon Renan. Il croit à cette naissance, assez peu vraisemblable (celle à Bethléem est un pur mythe) alors que ni le Talmud ni l'Ancien Testament ne connaissent cette ville, qui semble relativement récente. Tout cela vient des affabulations des Evangiles, dont les premiers manuscrits connus datent du troisième siècle. On n'a d'ailleurs que trop épilogué sur le terme de *nazaréen,* qui est sujet à de multiples interprétations. Il serait trop long de démontrer que la vie évangélique de Jésus et ses enseignements sont des décalques de l'Ancien Testament, des arrangements de doctrines qui viennent en partie des Esséniens et, pour saint Jean, des Gnostiques.

C'est vers 140 que le christianisme s'évada de la perspective d'un mouvement de libération nationale. A partir de ce moment, il devint une religion mystique. Le libérateur Jésus devint le chef du christianisme mystique. Marcion ne pouvait guère dépasser, vu sa métaphysique dualiste, l'hypothèse d'un Dieu du bien qui se laisse mettre à mort par le Dieu du mal. Justin, lui, nous apporte la théorie du Verbe ; ce verbe est dieu, mais un dieu inférieur au Père. Il décrit le Verbe s'incarnant dans le sein de Marie et ayant à combattre le diable, non plus le dieu du mal. Le problème du salut, du combat du bien et du mal est né. Pourtant Justin, l'auteur le plus ancien qui fait allusion aux évangiles, ne semble (vers l'an 150) connaître que fort peu de choses de la vie et des enseignements de Jésus. C'est en tout cas à partir de cette époque (150) qu'on éprouve le besoin de mettre de la chair sur ce squelette, sur cet embryon mystique. C'est alors qu'on identifie le Messie hébraïque et le pseudo-fondateur du christianisme. Un pas demeurait à franchir, celui des prophéties réalisées. On procède par le sophisme de l'abstraction réalisée ou, si l'on préfère, par l'illation

classiquement décriée, en philosophie scolastique *a posse ad esse valet illatio,* « cela est possible donc cela est ». Tout ce qui est prédit ou semble prédit du Messie (filiation davidienne, naissance ou racine quelconque à Bethléem, prédications, souffrances, mort ignominieuse (Isaïe), tout cela est appliqué au pseudo-Jésus-Christ historique. Le syncrétisme aidant, tous les oripeaux des religions de l'époque s'y ajoutent. On aboutit à cette histoire incroyable d'un fils qui est un saint mais qui insulte sa mère, d'un Verbe incarné tout puissant, mais qui tremble de peur et sue du sang au Jardin des Oliviers, qui se lamente sur la croix de l'abandon de son père. Plus rien ne saurait arrêter l'affabulation. Les évangiles qu'on appelle apocryphes (parce qu'ils y vont trop fort) ajoutent un luxe de mystères et de miracles. Peu importe d'ailleurs. Dès qu'on admet une fois le recours au mystère et au miraculeux, tous les mystères et tous les miracles deviennent possibles. Plus il y en a d'ailleurs, plus la piété mystique se réjouit.

Quant à la condamnation et à la mort du Christ, si on n'avait en mains que le petit résidu paulinien (dégagé de ses scories) on pourrait y croire ; mais écoutons Georges Ory.

« Si nous lisons bien nos textes, on s'aperçoit que personne n'a donné l'ordre d'arrêter Jésus ; c'est une bande irrégulière et hétéroclite d'hommes, de prêtres et de soldats qui vient, sans mandat, s'emparer de Jésus. Les coups qui lui sont portés sont contraires à la loi juive qui prévoit des peines contre les juges qui auraient frappé ou laissé frapper un inculpé ; cette loi a organisé une procédure pour le constat des témoignages ou des aveux. Les lois romaines prévoyaient également que l'accusation ne pouvait être portée qu'après autorisation et serment, en public et en présence d'un magistrat ; la défense avait droit à deux témoins. Aucune de ces prescriptions n'est rappelée dans les Evangiles, mais nous y apprenons que les témoignages sur Jésus étaient contradictoires.

« En outre, on y voit Jésus renvoyé d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, puis d'Hérode à Pilate ; on nous dit qu'Anne et Caïphe étaient grands-prêtres en même temps, ce qui est une erreur, qu'Hérode, tétrarque de Galilée et de Pérée, avait droit de juridiction à Jérusalem, ce qui est une autre erreur. En définitive, personne ne condamne Jésus. Pilate le livre à contre-cœur « au bon plaisir des juifs » et non pas à ses propres soldats, ce qui est stupéfiant. Les juifs qui ne pouvaient exécuter un condamné que par le glaive, par lapidation ou strangulation ou par le bûcher le livrent aux soldats romains pour qu'ils le crucifient et ces soldats, sans y être autorisés par Pilate, procèdent à cette exécution

publiquement. Cet ensemble d'absurdités provient de légendes contradictoires ; il ne reflète pas des scènes historiques.

« On aura beau nous dire que Jésus a été condamné en violation des lois juives et romaines, ce qui n'est déjà pas si facile à admettre, nous constaterons que sa condamnation n'est nullement prouvée ; elle est supposée. »

Ajoutons à ce que vient d'écrire Ory que les Romains étaient les plus formalistes, les plus tâtillons des juristes. Il est impensable qu'aux Etats-Unis, par exemple, à la suite d'une condamnation à mort, on laisse la soldatesque *pendre* le coupable au lieu de le faire *électrocuter* par des spécialistes. Quant à la crucifixion par les Juifs, elle ne saurait se justifier. Le supplice réservé aux prophètes, vrais ou faux, était la lapidation.

Avant de conclure, essayons une dernière fois de cerner le problème des origines du christianisme en l'absence de son fondateur présumé ; et ceci en faisant appel, dans leur ordre de parution, à quelques-uns des premiers textes ecclésiastiques. On sait qu'avant la fin du deuxième siècle nul texte profane ne peut nous servir. Les ouvrages de Celse, de Lucien sont de cette époque ainsi qu'une allusion du Thalmud à Yochoua Ben Pandira. Quant au prétendu texte des *Annales* de Tacite, c'est un faux manifeste (1).

Notons d'abord que le *canon* du Nouveau Testament, fixé vers l'an 200, nous présente, pour des raisons d'apologétique, les textes dans un ordre différent, presque inverse, de leur ordre de venue à la lumière.

L'*Apocalypse,* attribuée à tort à Jean l'Evangéliste, est le plus ancien et non pas le dernier des écrits canoniques qui nous sont parvenus. Dans cet ouvrage, qui date du milieu du I^er^ siècle, il est question de Jésus, mais pas un mot de sa vie terrestre n'est prononcé. Il s'agit beaucoup, d'autre part, de l'Agneau immolé, rappel de l'Ancien Testament. Ce texte s'adresse à des judéo-chrétiens et bien qu'il ignore

(1) Il fait allusion aux persécutions sous Néron et à la prétendue attribution par celui-ci de l'incendie de Rome aux chrétiens. Cette addition aux *Annales* date du XVI^e^ siècle, et a pour auteur Poggio Braccioli.

plusieurs dogmes essentiels du christianisme, il implique l'existence d'une communauté chrétienne vers l'an 75. Le Jésus dont il est question se rapproche beaucoup plus d'une sorte de rappel de Josué que d'un personnage historique nouveau.

Après l'Apocalypse, les *épîtres* attribuées à Paul. Elles datent de la première moitié du deuxième siècle, ne sont pas dues à un seul auteur et ne peuvent absolument pas remonter à l'époque où Paul est censé avoir prêché. Les plus anciennes, comme les plus récentes d'ailleurs, ont subi tant de retouches dans la suite qu'on ne peut leur accorder qu'un crédit limité ; toutefois, elles témoignent d'un esprit assez antijudaïque pour qu'on puisse constater qu'une évolution se produit et qu'on s'éloigne de l'esprit violemment juif et anti-romain qui règne dans l'Apocalypse. Elles sont les sources véritables de la religion des Gentils, du christianisme naissant. Pourtant, dans les Epîtres, si on découvre l'homme-Dieu on ne trouve — dans les premières du moins — que peu d'allusions à la vie terrestre du Maître. En les dépouillant des interpolations postérieures, on ne découvre que le Christ-Dieu venu sauver Israël. L'homme Jésus n'est pas encore né. La tradition paulinienne se voit d'ailleurs battue en brèche par les épîtres attribuées à Pierre et à Jacques qui sont nettement judéo-chrétiennes et ne donnent sur Jésus homme que des renseignements insignifiants, ne connaissent ni le clergé, ni encore moins les évêques, mais accusent l'existence d'un courant sectaire juif. Le paulinisme vaincra cette tendance et prévaudra dans la suite. Nous verrons comment et pourquoi, un peu plus tard.

Pour se convaincre de la présence des deux tendances, on n'a qu'à parcourir la *Didakké* ou doctrine des douze apôtres. Ce texte, non canonique, fut composé bien avant les Evangiles, au milieu du IIe siècle. C'est le premier document qui parle des évêques et des diacres. Il ne comporte rien qui favorise l'existence historique de Jésus et s'il ne condamne pas le judaïsme, il tend à s'en désolidariser.

Dès après la mort de Néron, vers 70 ans après Jésus-Christ, on s'est donc trouvé en présence d'une nouvelle église, issue de diverses sectes judéo-chrétiennes et païennes et parmi lesquelles la tradition paulinienne est appelée à triompher, parce que les nouvelles communautés, encore très distinctes les unes des autres, vont être noyautées par la

Gnose, au détriment du judéo-christianisme trop uniquement fondé sur la naïveté de petites gens, absolument dénués de toute instruction. Les premiers chrétiens étaient probablement des Juifs venus à Rome ou plutôt dans les provinces syriennes de l'Empire. Peu à peu, la Gentilité les a noyés ; grâce à la prédication de Paul en particulier.

C'est un peu plus tard qu'apparaît Marcion. On connaît sa théorie du Christ-Dieu, n'ayant assumé que les apparences humaines. C'est pourtant de lui, de son Evangile, malheureusement perdu, que se sont inspirés, en le transformant, les trois évangiles synoptiques.

Nous sommes, après Marcion, vers la fin du IIe siècle. Les Evangiles, dits *canoniques,* commencent à parler d'une vie terrestre véritable de Jésus, de sa généalogie, des circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort.

Il est bien curieux de constater qu'un peu avant cette époque, dans Justin (*Apologues, Dialogues avec le Juif Tryphon*), s'il est abondamment question de Jésus homme et de certains événements de sa pseudo-vie terrestre, il existe de nombreuses contradictions avec les Evangiles. A cette époque donc, s'ils existent déjà, ils ne sont certes pas déclarés *canoniques*. D'autre part, on voit Justin solliciter constamment des textes de l'Ancien Testament pour leur attribuer une valeur biographique par rapport à Jésus. Le Mythe est formé, mais il est encore flou. Justin d'ailleurs ne semble connaître qu'un seul texte du Nouveau Testament, l'*Apocalypse* dont nous venons de dire qu'il ne nous apprend rien sur Jésus homme. Enfin, Justin se prononce ouvertement en faveur des chrétiens issus du monde païen contre les judéo-chrétiens.

L'ascension du mythe *Jésus-homme* est parallèle à l'ascension de la nouvelle Eglise vers sa structure dogmatique. Nous nous éloignons progressivement des sectes judéo-chrétiennes, nées en Asie Mineure, — si l'on en croit l'*Apocalypse* et l'ensemble des textes pauliniens, — pour arriver à une religion complètement indépendante de la synagogue. Inutile de mentionner que la naissance du christianisme à Jérusalem n'est indiquée, ni même supposée, par aucun des textes dont nous venons de faire état. L'*Apocalypse* ne mentionne que sept communautés chrétiennes ; toutes d'Asie Mineure. Où est la prétendue continuité entre le Christ et ses apôtres, qu'il est censé, après avoir fondé son église en Palestine, avoir envoyé évangéliser les nations ?

Ceci n'apparaît, — je le répète —, qu'avec les Evangiles canoniques, vers la fin du IIe siècle. On sait que ces évangiles ont eu pour principal objectif de prêcher Jésus Homme parce qu'à ce moment l'Incarnation était au moins embryonnairement conçue. Pourquoi insista-t-on tellement sur l'homme ? Parce qu'on s'opposait dans les milieux anti-marcionistes au Dieu doué d'apparences humaines.

Le Dieu fait homme est donc accompli avec les Synoptiques ; il triomphe avec le quatrième évangile. Entre temps, on a complètement rompu avec le judaïsme, dont on a pourtant gardé l'Ancien Testament, comme annonce et préfiguration du Nouveau.

Suivant toujours notre parallélisme de l'*ascension* du Dieu vers l'homme, en même temps que le dégagement par rapport au judéo-christianisme, nous arrivons aux *Actes des Apôtres*. Ce texte semble continuer les *Evangiles* et date, lui aussi, de la seconde moitié du IIe siècle. A cette époque, on est convaincu que Pierre et surtout Paul sont d'authentiques disciples de l'homme-dieu, Jésus, et qu'ils prêchent en son nom l'Evangile parmi les Juifs et les païens. Par malheur, Justin les ignore totalement et ne dit pas un mot de Paul.

A partir de cette époque toutefois, l'Eglise s'est structurée, elle s'est ouverte à toutes les aspirations, forte qu'elle est d'un corps doctrinal parvenu à maturité. Elle ne connaît plus d'exclusives raciales ; elle est d'ailleurs en train de s'aligner d'une manière confortable sur la législation de l'Empire romain. Ce que les *Actes* nous exposent, c'est la vaste diffusion de la foi nouvelle, dans tout le monde méditerranéen, au cours du IIe siècle de l'ère chrétienne. C'est à cette époque que surgit la légende de Saül, de persécuteur devenu zélé prédicateur de la doctrine nouvelle.

La rupture est accomplie avec le judaïsme ; d'ailleurs le mythe de l'homme-dieu assassiné par les Juifs ayant complètement effacé la figure de l'Agneau apocalyptique, on comprend que le judaïsme ait eu le souci de prendre ses distances.

Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour l'église chrétienne : devenir église officielle. Constantin y pourvut.

Nulle malhonnêteté ne s'est d'ailleurs produite dans toute cette affabulation ; les uns ont réuni des textes prophétiques, à une époque où, Jérusalem détruite, les Juifs dispersés ne savaient plus à quel

prophète se vouer ; les autres, avec une bonne foi absolue, ont cru les oracles prophétiques réalisés. Ceci se passait, ne l'oublions pas, entre l'an 70 (ruine de Jérusalem) et l'an 160 (date de l'apparition probable des *épîtres* et des premiers évangiles). Aux Juifs désespérés de la diaspora se joignirent, dès les débuts judéo-chrétiens, de nombreux païens, disciples des religions dites *de salut*. La synthèse des diverses sectes, d'aspirations en apparence différentes, s'est effectuée autour du christianisme naissant. Rome, la nouvelle Babylone dont parlait l'*Apocalypse,* s'est peu à peu transformée pour les judéo-chrétiens en une Jérusalem mieux aimée. Pour les Gentils, elle devint aussi une capitale du spirituel. Né en Asie Mineure, le christianisme avait besoin de Rome pour s'épanouir. Au début de notre ère, en effet, se faisait sentir l'espérance d'un Messie, chez les Juifs, d'un sauveur quelconque parmi les adeptes des religions de salut. Mus par cette idée force, tous ces gens étaient « chrétiens par anticipation », selon la formule d'Alfaric. Comment s'est effectué ce passage des « craignant Dieu » aux communautés évangélisées par Paul ? Voilà tout le problème des origines du christianisme. Que, plus tard, des éléments biographiques, empruntés à un Juif obscur, — puisque inconnu du monde juif de l'époque — qui se serait appelé Jésus, aient pu être utilisés pour mettre de l'humain dans le divin primitif, ne changerait pas grand-chose à l'affaire. L'essentiel, c'est que le christianisme est né *dans l'absence* de la personne historique, biologique de Jésus. Ceci me semble d'autant mieux démontré que toutes les données pseudo-historiques postérieures, concernant le Jésus dit historique, sont manifestement des efforts pour réfuter le premier, en somme, des *mythologues,* Marcion. Si un Jésus a vécu — des centaines d'hommes se sont appelés ainsi à cette époque — il demeure que le christianisme primitif s'est constitué absolument en dehors de lui et qu'on n'a fait appel à une présence humaine quelconque qu'après la mise au ban de Marcion.

Que reste-t-il de tout ceci ?

Le Jésus des Evangiles n'est point né, n'a jamais vécu, n'est jamais mort, n'est point ressuscité.

Il n'existe pas en histoire de mosaïque aussi disparate, aussi invraisemblable que les récits des évangélistes. Il est bien entendu que, m'adressant à des lecteurs qui sont censés avoir lu Loisy, Guignebert, Alfaric, Couchoud, Lanzman et autres, je ne prends même pas la peine

de noter que les pseudo-preuves de l'existence de Jésus extraites des auteurs païens n'ont aucune valeur et que l'allusion de Flavius Josephe à Jésus est une *très grossière* interpolation. Si Jésus avait vécu, les *mauvais* Juifs qu'il voulait combattre auraient au moins gardé un quelconque souvenir de lui. Or, il n'y a pas une seule allusion à son existence, dans toute la littérature hébraïque des deux premiers siècles de notre ère.

Résumons-nous : un dieu a été évoqué par Paul ; ce dieu venait sur terre au secours du peuple élu. Ce dieu, d'ailleurs, ressemble beaucoup plus au Maître de Justice des Esséniens qu'au Jésus des Evangiles.

La légende a eu besoin de conférer à ce Dieu ou Fils de Dieu un corps, une vie. Tout est là. Jésus est un fruit, un des plus beaux fruits d'ailleurs, de la piété populaire. Les pièces artificielles, venues de tous les azymuts, qui ont constitué sa légende humaine ne résistent pas à l'analyse.

L'existence humaine de Jésus n'est nullement démontrée par l'histoire *profane ;* encore moins, s'il est possible, par les textes apologétiques *primitifs.* D'autre part, l'Israël mystique avait besoin de se retrouver dans un dieu écrasé mais glorieux. Le christianisme n'est nullement né d'un fondateur homme. Il est une *hérésie* juive, qui provient du malheur d'Israël et s'est propagée par le truchement des aspirations des religions de salut, à une époque où les dieux romains étaient morts.

Le reste, la diffusion du christianisme, s'explique par le talent de certains hommes, par des circonstances historiques, enfin, sous Constantin, par de robustes raisons politiques ; entre autres par le renoncement de l'Eglise à son esprit révolutionnaire des débuts et par l' « ajustement » du haut clergé à la gouverne impériale. Puis le malentendu s'est perpétué. On est passé par de longs siècles où toute revision était impossible. Les papes, *à partir de 378,* ont pris une telle autorité qu'ils ont pu brandir l'anathème contre tous ceux qui n'adhéraient pas à la totalité du corps doctrinal, à peu près fixé dès cette époque.

En effet, Turmel a prouvé que c'est sous l'empereur Gratien que la papauté a été *vraiment instituée ;* Victor, en 190, avait bien essayé d'agir en pape, mais son entreprise ainsi que celle d'Etienne dans la suite, n'avait pas réussi. C'est à partir de 378 donc que commence le règne des décrétales pontificales, brandissant l'anathème, qui devait

connaître une éclipse à la chute de l'Empire romain d'Occident (476), mais ressusciter au temps de saint Augustin de Cantorbery en Angleterre et s'établir définitivement en France (longtemps réfractaire) vers la fin du onzième siècle. Cette emprise de la papauté ne devait plus cesser de régenter l'Eglise de Rome (devenue telle) et, malgré les efforts des derniers papes, elle ne peut se desserrer officiellement en matière de dogme et de morale.

Il est temps de conclure. Depuis le XVII^e^ siècle en particulier, dans les milieux de pensée française et latine en général, à cause d'un formalisme qui s'est imposé, en grande partie grâce à Bossuet, on s'est refusé à se poser officiellement des questions sur le catholicisme. On a accepté un bloc erratique, tout d'une pièce, auquel il ne fallait pas toucher. Pourtant Bossuet avait écrit lui-même : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient et non parce qu'on a vu qu'elles sont » ; pourtant Descartes avait écrit à la même époque le *Discours de la Méthode* et réclamé de l'homme qui veut voir clair de *reviser entièrement toutes ses opinions ;* pourtant, enfin, l'apologie de la raison libératrice se retrouve chez Boileau, Lafontaine, Pascal, Molière et même chez Racine. Qu'est-ce à dire ? La raideur de l'époque un certain jansénisme régnant, malgré ses opposants eux-mêmes, avait créé le *Tabou catholique.* Alors que le protestantisme libéral se faisait peu à peu jour en Angleterre et ouvrait tout grands les yeux en Allemagne (1), on avait fossilisé les croyances, en France et dans l'ensemble des pays latins. Des isolés, en plein XVII^e^ siècle, tels l'abbé Beurrier et l'auteur du *Theophrastus redivivus* n'y changent rien. Ce n'est qu'au XVIII^e^ siècle que Boulainvilliers et Mirabaud en particulier ont vraiment attaqué à fond le problème. Or cette attitude du Tabou catholique dure encore de nos jours, dans des contrées comme l'Espagne et les Amériques, qui n'ont guère connu les revisions du XVIII^e^ siècle français, surtout celles de l'Encyclopédie, et qui subissent l'orthodoxie romaine dans toute sa rigueur.

Même en France, malgré le XVIII^e^ siècle et son énorme effort critique, il aura fallu attendre Renan pour que la lumière jaillisse vraiment hors des milieux considérés comme libertaires. Pour moi, qui ai

(1) Dès le début du XVIII^e^ siècle, avec Rémorus, et tout particulièrement au début du XIX^e^ avec l'école de Tubingue.

vécu jusque vers l'âge de quarante ans dans une perspective de pensée régie par l'Ancien Régime, il m'aura fallu, même pour accepter Renan, dix ans de réflexion ; tant est grande l'emprise des impératifs catégoriques sur un esprit, critique certes, mais douteur et inquiet, comme celui de tout chercheur. Maintenant que le christianisme et l'existence même du Christ m'apparaissent de la haute et fort belle mythologie, je serais porté à me réjouir des quelques lumières que ce texte pourrait apporter. Hélas ! il n'éclairera personne que moi-même et ceux qui voient déjà clair. Combien d'esprits fixés et figés croiront que mon évolution, comme celle du clerc Renan, des ecclésiastiques Loisy, Turmel, Alfaric, est une évolution orgueilleuse, voire diabolique ! Alors qu'en grande humilité, on avoue — ce qui n'est guère brillant — avoir manqué lourdement de sens critique jusque vers la quarantaine, qu'on dépose le bilan d'une vie d'études, on risque de passer pour un faussaire et un dévoyé, alors, dis-je, qu'on a vu clair enfin et qu'on s'en explique, on est sûr de n'être compris que de ceux qui se sont vraiment intéressés au problème, ou de ceux pour lesquels le problème, devenu évident, ne se pose plus.

Dans ma propre famille, je suis le seul qui se soit jamais *intéressé* au problème de Dieu et à celui de Jésus, je suis aussi le seul qui ne peut plus croire ni en l'un, ni en l'autre. Les deux cependant demeurent et demeureront toujours pour moi de très grandes et très belles valeurs poétiques ; à condition qu'on ne les utilise point à des fins de caporalisation de l'esprit humain.

REPONSE A UNE LECTRICE

A la suite d'une étude, où je commentais mon exil et mes évolutions philosophico-théologiques, j'ai reçu une série de commentaires d'une fort sympathique lectrice.

Contre l'évolution vers le scepticisme, voire l'agnosticisme et l'athéisme, elle apporte le classique argument des « grands » esprits qui ont cru ou qui croient. Sait-elle bien que cet argument, depuis l'avènement de la critique historique est complètement émoussé ? J'irai plus loin. Je crois que peu d'authentiques grands penseurs, du moins dans la littérature française, ont été véritablement croyants.

Commençons par ce génie que fut Montaigne. Si on lit entre les lignes, — c'est trop évident en ce qui le concerne, — on s'aperçoit que s'il pose ses *négations* sous forme de questions, de « que sais-je », c'est à cause des procédés inquisitoriaux encore en place à son époque. Ceci est encore plus vrai de Rabelais.

Mais il y eut Pascal. Certes, il crut, mais avec quel déchirement ! et il fut si peu sûr de ses positions qu'il dut avoir recours à un *pari*.

Mais Bossuet alors ? Si je persiste à admirer la plasticité marmoréenne de sa langue, je suis bien obligé d'avouer qu'il parlait de questions religieuses que ni lui, ni personne en France à son époque n'approfondissait. Bossuet fut un ténor, non un penseur.

Des études récentes sur Descartes prouvent qu'il sentait fort le fagot, mais qu'il ne pouvait écrire ce qu'il pensait réellement. Tous les penseurs de l'*Encyclopédie* furent irréligieux. Seul, le plus sommaire d'entre eux, Voltaire, fut résolument *théiste*.

Les philosophes français importants du XIX^e^ siècle furent ou agnostiques ou du moins fort hésitants. Maine de Biran, Proudhon, Comte, Jouffroy, Cousin, Renan, Boutroux, Henri Poincaré, furent de grands esprits. Nul d'entre eux ne fut un véritable croyant. Victor Hugo fut vaguement panthéiste et Lamartine « larmithéiste ».

Venons-en à notre époque. On nous cite Bergson. Comment celui, dont toute l'œuvre est la négation d'un premier moteur *immobile*, aurait-il pu croire au Père Eternel ? N'insistons pas sur sa pseudo-conversion.

Mais les grands arguments de ma lectrice portent surtout sur la croyance de deux grands hommes récents : Claudel et Teilhard de Chardin.

Posons d'abord que ni Alain, ni Valéry (deux hommes de *pensée* bien supérieurs à Claudel) ne furent croyants ; mais ajoutons que Claudel — poète de grande inspiration à ses heures —, manqua tellement de sens critique qu'il considéra, — il l'écrivit —, toute sa vie, Louis Veuillot comme le meilleur prosateur du XIX^e^ siècle.

Quant à Teilhard de Chardin, que j'ai non seulement *lu* mais *connu* personnellement, je me suis expliqué plusieurs fois, sur la portée de ses croyances. D'après moi, il comprit trop *tard* et étant trop *vieux* que sa pensée l'emportait loin de toute croyance. D'ailleurs, dans son cas, il s'agit moins de pensée que de grandes visions poético-cosmiques,

sans rigueur, mais non sans grandeur. D'autre part, un certain snobisme le voulant, il est aussi *majoré* après sa mort qu'il fut injustement *minimisé* de son vivant. Mort, il est devenu *public* et non plus *clandestin*. On cherche à le canoniser après l'avoir honni.

A part le Moyen Age, où toute la philosophie et toute la théologie furent aux mains des clercs, nulle grande époque, nulle grande école philosophique, française, anglaise, allemande, voire italienne et espagnole, ne comporta de véritables croyants (1) chez les esprits supérieurs.

DE L'EXIL

Exilé volontaire, je ne cesse tout de même pas de jeter, le plus souvent possible, un regard aussi aigu que possible vers mon pays d'origine.

Dois-je considérer l'exil comme l'un des beaux-arts ? Dans mon cas, ce fut une nécessité et presque un devoir. Le jour où je me suis aperçu que mon évolution intellectuelle m'éloignait des catégories jadis apprises et naguère enseignées par moi au Canada, j'ai compris qu'il fallait partir.

Dans *Le Beau Risque,* un de mes ouvrages de la période *ante,* j'ai parlé d'un départ vers l'aventure missionnaire d'un Jésuite qui se sentait obligé de quitter tout, étant donné qu'il tendait à la perfection spirituelle et que celle-ci doit aller jusqu'au don total.

Une autre forme d'engagement spirituel n'est pas moins exigeante : quand on a eu un public auquel on a proposé des idées, le jour où l'on ne croit plus à ce que l'on a enseigné ou qu'on a trop évolué pour être compris d'un certain milieu, il faut ou se dédire ou quitter ce milieu.

J'ai choisi la fuite ; non par lâcheté ; mais pour éviter un scandale qui me paraissait inutile, voire nuisible à une certaine époque.

Puis j'ai continué d'évoluer. Je ne suis pas plus qu'autrefois disposé à scandaliser dans un certain sens banal ; mais je crois qu'il est de mon devoir de faire entendre la nouvelle voix de l'exilé. Par le fait même qu'il est exilé et qu'il l'est volontairement, sa puissance de

(1) Kant seul a *cru croire ;* ce grand esprit était demeuré piétiste.

« corrosion » (!) dans le milieu semble de peu de poids. D'autre part, l'exilé éprouve le besoin de situer sa position actuelle dans le domaine spirituel ; parce que cette position peut ouvrir les yeux à certains hésitants et permettre même à ceux qui n'hésitent en rien de comprendre pourquoi un écrivain qu'ils ont tout de même un peu lu jadis ne peut plus retourner dans son pays tant que celui-ci dressera des barrières de censure contre les œuvres qui s'attaquent à des tabous.

Mes recherches philosophico-poétiques m'ont entraîné vers une certaine conception du Cosmos qui fait que celui-ci se passe d'Auteur, de Cause Première.

Ne croyant plus aux mythologies, aux religions, ni même à une certaine forme de rationalisme porteur de certitudes, je m'interroge sur le mystère de l'Esprit dans le monde.

Je me sens de moins en moins *instruit,* de plus en plus dépourvu de certitudes. Je suis un pèlerin de l'Absolu, qui a perdu son absolu ; mais j'ai trouvé le bonheur dans le relatif, qui me semble plus ajusté à la vraie stature de l'homme.

Un homme, en effet, c'est une bien petite chose. « Etre rien de moins que tout un homme » comme le voulait Unamuno, c'est être fort peu. L'humilité devant le cosmos m'a conduit à un nihilisme souriant et m'a désintoxiqué de tous les malheurs possibles, présents, passés et futurs.

Le seul malheur pour moi, ce serait d'être malade, c'est d'être sûr de mourir ; car la mort, c'est la fin du joyeux spectacle de la vie.

Tant que celle-ci dure, d'autre part, je n'ai qu'un désir : « faire plaisir aux hommes ». Je me suis rendu compte que ce besoin de créer du bonheur autour de soi est la source du bonheur qu'on établit en soi.

Vivre et laisser vivre, surtout laisser braire, se contenter de bien respirer, de jouer le jeu, de respecter les autres (parce qu'on veut être respecté soi-même), c'est sans doute un idéal peu élevé ; mais l'homme est de peu de poids et de peu de prix. Etre ce que l'on est, se contenter de ce que l'on a, n'envier personne, ne pas « monter bien haut, peut-être, mais tout seul », voilà la simplicité, la modestie, la paix, la joie.

Ces biens inaliénables sont dorénavant la pâture de l'exilé. On aurait tort d'ailleurs de croire que l'exilé n'aime pas son pays. Il peut arriver qu'il en préfère un autre ; mais il garde pour le sien un attachement irrévocable.

DE L'AUTRE ET DES AUTRES

Une des attitudes existentialistes les moins comprises est la position du *moi* par rapport à l'*autre,* aux autres.

La prise de conscience du moi par rapport à ce qui l'entoure donne, à première vue, raison à ceux qu'on appelle en gros les Idéalistes, auxquels les Aristotéliciens — qui se croient de grands réalistes alors qu'ils ne sont que d'habiles dialecticiens — reprochent de nier la réalité du monde.

Que le *moi* soit forclos, n'implique pas pour autant que le moi soit solitaire, que le monde soit absent. Personne n'a jamais nié l'existence d'un cosmos *a parte rei,* dont le moi prend conscience. On s'est contenté d'affirmer que l'univers, par rapport au *moi,* était nécessairement *subjectif.* Il n'est, en effet, appréhendé que par un *sujet* à la fois ; par rapport au *moi,* il n'existe que lorsqu'il est pensé.

Ce sujet pensant, ce *moi* en acte de prendre conscience, de penser le *reste* c'est-à-dire le monde et les autres est nécessairement renfermé en lui-même, il est donc forclos. Il ne peut que recréer pour soi ce qui existe objectivement au dehors.

Il est empêtré dans sa propre intériorité. L'autre, en tant qu'autre, les autres êtres sont appréhendés comme des phénomènes réellement existants ; mais ils n'existent pour lui que parce qu'il les *pense.* Chaque fois qu'un moi croule un univers meurt. L'univers existant est une synthèse, une sommation des divers univers pensés par une multitude de *moi.*

Que de tous ces univers subjectifs, on en arrive à conclure à un univers objectif, je le veux bien ; mais combien diffèrent entre elles les conceptions du monde !

Revenons-en aux autres, à cet énigme, à cet enfer que sont les autres par rapport au *moi,* centre fatal de l'univers et unique objet vraiment aimé par chaque moi.

Les autres seront toujours l'opposition à cette position unique du moi. Ceci est plus qu'une antithèse par rapport à une thèse. C'est une véritable synthèse. Elle n'est pas postulée par un simple réflexe dialectique, elle surgit de l'expérience.

Si la synthèse moi-monde est difficile à saisir, c'est que l'énorme égoïsme du *moi* obnubile chaque sujet pensant, au point de lui donner l'impression d'objectiver tout ce qu'il pense. Or, il ne fait que s'objectiver lui-même, quand il prend conscience.

Il est à la fois poussé par les autres vers lui-même et repoussé des autres par sa propre prise de conscience.

C'est pourquoi il n'existe qu'une solitude vraiment tragique, la solitude existentielle de chaque *moi* perdu dans le désert des autres.

DE L'ORIGINE DE LA VIE

Il m'a été donné, il y a quelque temps, d'assister à un cours fort intéressant sur l'origine et les constituantes de ce qu'on appelle, à l'heure présente, la vie sur terre, c'est-à-dire la matière organiquement promue au-delà de l'inorganique, par un mouvement interne et immanent.

La matière vivante serait donc un composé de protéines, lipides et glucides. Les rayons U.V. arrivant librement peuvent avoir constitué l'énergie nécessaire à l'apparition des protéines, éléments basiques de la vie. Cette thèse semble prouvée par l'expérience de Miller (1955) : on reconstitue dans un ballon l'atmosphère de la Terre primitive (ammoniac, méthane, hydrogène, eau, portés à 60°). Après passage d'ultraviolets pendant deux semaines, on trouve dans le ballon une dizaine d'acides aminés.

Il reste toutefois à résoudre une question plus difficile : comment les éléments fondamentaux sont-ils devenus protéines ou acides nucléiques (polymérisation) ? Ceci nous amène à étudier les formes élémentaires de la vie.

Il y a d'abord les virus protéines : formes cristallisables éventuellement capables de mener une vie autonome, donc à la limite des formes vivantes. Elles sont composées de deux grosses molécules (1 protéine lourde + 1 acide ribonucléique) (ARN).

Tout récemment, on s'est aperçu que cet ARN était à lui seul l'élément virus capable de resynthétiser, le cas échéant, sa propre protéine et de devenir infectieux.

Il y a lieu d'examiner aussi ce qu'on appelle les formes L des bactéries. Ce sont des bactéries transformées, les plus petites formes vivantes que nous connaissions. Elles sont capables de se reproduire par elles-mêmes. On en arrive ainsi à l'étude du vivant élémentaire : la cellule.

Celle-ci est composée d'un noyau et d'un cytoplasme. Ce qui est vivant dans le cytoplasme, c'est l'ARN + la protéine. Tandis que, dans le noyau, les éléments essentiels sont les acides désoxyribonucléiques (ADN).

Les ADN constituent le « négatif » des ARN.

Il y a donc ARN + protéine ; ce qu'on appelle virus. Il v a aussi, en y ajoutant les diatases, les formes L. Si on retranche ADN, on arrive à la cellule.

La caractéristique fondamentale de la matière vivante est d'être « en mouvement ». C'est un ensemble de molécules, ARN et protéines, qui a la propriété de se synthétiser en permanence, mais qui est équilibrée par les diastases qui la détruisent en permanence.

Tout ceci est fort clair et parfaitement intelligible pour qui a des connaissances élémentaires en biologie, mais va-t-on assez loin dans la détection des micro-organismes, est-on sûr que la *vie* ne commence pas *avant* même les protéines ? Une certaine conception actuelle de la vie, une certaine présence de l'esprit dans la matière ne se situe-t-elle pas au-delà de ce que la science actuelle nomme vie ? C'est là qu'est le problème. C'est là aussi que les hommes de science nous guettent, nous, philosophes, qui cherchons constamment, derrière leurs hypothèses, à vérifier d'autres hypothèses que nous ne saurions négliger puisqu'il nous incombe d'empêcher les scientistes de se cantonner dans le singulier et de s'éloigner trop de l'universel.

Par universel, ici, je n'entends pas les universaux, mais un effort, — toujours combattu, toujours limité —, pour expliquer les phénomènes. Le malheur des savants actuels qui se veulent de *purs* savants, c'est d'éviter, par crainte de *généraliser,* toute tentative d'*expliquer.*

Notre rôle à nous philosophes est dorénavant — puisque l'esprit est redevenu un mystère entier — de préciser là où commence la matière spiritualisée, la vie et où finit la matière complètement inorganique. Je persiste à croire que nous arrêtons trop tôt le seuil de la vie et qu'elle existe dans bien des éléments que nous croyons encore inorganiques. En viendrons-nous à une conception moins anthropomorphique de la vie ? L'esprit ne serait-il pas vie ? Cet esprit ne s'incrusterait-il pas jusque dans les éléments les plus « lointains » de ce que nous persistons à appeler « matière » ?

A mon humble avis, la vie se situe au-delà des protéines. Le mouvement immanent, qui est sa définition théorique, commence bien au-delà de ce que nous appelons aujourd'hui vie. L'esprit vit dans la matière même la plus obscure. Où est la ligne de démarcation entre la matière et l'esprit ? C'est ce que nous ne cesserons jamais de rechercher.

DU COMMUNISME MARXISTE

Le communisme marxiste est fondé sur une grande passion. On peut considérer *Le Capital* comme la vague de retour du *Contrat Social.* Rousseau avait déchaîné un réflexe passionnel qui a produit la Révolution Française. Engels et surtout Marx, enrichis tous deux par la découverte du matérialisme de Feuerbach, choisissent de se libérer de l'hégélianisme agonisant et de chercher la vérité dans un réalisme absolu. A un certain moment de leur évolution idéologique, voilà qu'ils prennent contact, hors de la pensée cette fois et par la fréquentation des hommes, avec le libéralisme économique, qui assassine le monde, avec les courants d'opinion et les ressentiments accumulés par la trahison des principes de 89. N'est-ce pas l'école anglaise de Stuart Mill qui a fait dévier vers la dictature de la ploutocratie les principes issus de Rousseau ?

La doctrine communiste constitue-t-elle une philosophie complète, présente-t-elle une explication nouvelle du monde ? Certes. Cependant, on peut discuter de la valeur de la « sagesse » marxiste. Il semble que Marx et même Engels ont été tellement fascinés par une forme de philosophie qui se présentait surtout comme rectrice de la vie qu'ils furent moins purs et moins désintéressés dans leurs recherches idéologiques que ne le furent par exemple Lao Tseu ou Platon. Ils font davantage penser à Confucius et à Socrate, quoiqu'ils ne se soient pas contentés comme ces deux-là de dresser une éthique et qu'ils aient tenté d'ériger une conception d'ensemble du monde.

Leur premier principe est le matérialisme ; mais il y a matérialisme et matérialisme. Les grands théoriciens du Marxisme n'ont rien à voir avec le matérialisme grossier, négateur de l'esprit. Ni Feuerbach, ni Engels, ni Marx ne nient l'esprit. Ils enseignent tout simplement que l'élément premier dans le monde n'est pas l'esprit, mais la nature ou matière. « L'idée, a écrit Marx, n'est que le monde matériel traduit et transposé dans le cerveau humain. »

De ce primat de la matière découlent toutes les doctrines marxistes. Ouvrons une parenthèse. On sait que dès l'origine de la philosophie grecque un double problème se posait : le problème métaphysique de la conciliation de l'être et du devenir, le problème psychologique de la valeur de la connaissance sensible et de la connaissance intellectuelle. Ces deux problèmes sont solidaires. Héraclite, philosophe du devenir pur, n'aurait pu admettre une connaissance intellectuelle valide, puisqu'il n'admettait aucune fixité, pas même celle des lois de l'esprit. Parménide, emprisonné dans la transcendance dialectique, a dû refuser le nom de connaissance véritable à la connaissance sensible. De même, celui qui présente une métaphysique purement idéaliste est forcé de demeurer emprisonné dans l'idée, celui qui se dit réaliste absolu ne peut sortir qu'artificiellement du monde sensible. Marx est presque à Hegel ce que Héraclite est à Parménide.

La philosophie marxiste rejette donc tout idéalisme, même celui de Hegel. On ne saurait admettre l'identité de la pensée et de l'être quand on soutient que la matière est la réalité première et que c'est d'elle que provient l'esprit.

L'être, c'est la matière, il y a une prépondérance absolue de l'élément matériel, et quoique le monde soit rempli d'esprits, il ne saurait provenir d'un Esprit. On se heurte immédiatement à l'athéisme. Celui-ci est aussi essentiel au système marxiste que le monisme panthéistique l'était à celui d'Héraclite et de Parménide.

Notons au passage que la seule différence *originelle* entre la position de Marx et d'Engels et celle d'Aristote est une importance plus grande attribuée à l'élément *matière* par rapport à l'élément *esprit ;* mais voilà que les rigoureuses exigences dialectiques ont tôt fait de creuser un abîme entre cette philosophie réaliste et le réalisme aristotélicien.

Je crois avoir suffisamment situé, par rapport à nos concepts habituels, le matérialisme marxiste. On l'admettra volontiers, ce matérialisme, ou cette prépondérance accordée à la cause matérielle est tout de même un humanisme et diffère radicalement du matérialisme grossier, qui abandonne l'homme au pur déterminisme. Certes, le marxisme ne conçoit pas la liberté humaine comme un affranchissement complet. Pour Marx et Engels, la liberté n'est pas le pouvoir de se déterminer soi-même en tenant compte des motifs et des mobiles. Elle est plutôt, à la suite de Hegel et de Spinoza, la compréhension d'une nécessité. Il est fatal — nous le verrons dans un instant — qu'il y ait une lutte des classes. Dès lors, le prolétaire acceptera *consciemment* cette passion qui s'impose à lui.

Il s'agit de savoir maintenant comment cette conception du monde va s'orienter vers l'agir.

Marx a emprunté à Hegel, en la modifiant considérablement, sa dialectique idéaliste. Qu'est-ce donc que la dialectique hégélienne ? C'est essentiellement une négation du principe de contradiction, principe cher à tous ceux qui se disent *réalistes*. Bien plus, c'est une logique qui considère que la contradiction est nécessaire à la pensée. Non seulement la pensée postule la contradiction dans sa structure, mais elle la requiert aussi dans son développement. C'est la substitution d'une logique dynamique à une logique statique. La vérité n'est ni fixe, ni fixée ; elle est en devenir. L'idée d'être appelle celle de néant, l'idée de fini, celle d'infini. Tout thèse a besoin d'une *antithèse*. C'est de la *synthèse* des deux éléments que jaillit une notion philosophique des choses.

Marx n'a fait que transposer sur le plan de l'action cette dialectique. Tout changement dans les choses, et non plus dans les idées, s'explique par un équilibre nouveau entre les antinomies d'un être ou entre cet être et son milieu. La tension devient une loi de l'équilibre, alors qu'en philosophie aristotélicienne ou même cartésienne, on la considère plutôt comme un obstacle à l'équilibre.

Si tout est intrinsèquement contradictoire, tout est mouvement et devenir, tout est dynamisme. Dans le domaine de l'action, on appellera ce dynamisme : révolution. La révolution devient ainsi la loi essentielle

d'évolution de la vie. La révolution en marche est une grande force, une machine inlassable qui se doit à elle-même de se renouveler sans cesse.

Mais comment passe-t-on de ces aperçus métaphysiques à la question sociale ? Marx a vécu à une époque où les abus du libéralisme économique étaient encore plus graves qu'ils ne le sont de nos jours. Depuis Stuart Mill, le père de l'individualisme effréné, on a généralement admis comme un dogme indiscutable : la liberté économique, le prétendu libre jeu des lois de l'offre et de la demande. Or, cette tolérance — nous ne le savons que trop — ne favorise que les riches et constitue pour le peuple la plus cruelle des tyrannies. Depuis le milieu du XIX[e] siècle, le monde occidental s'acheminait vers la ploutocratie.

Marx a recueilli toutes les thèses qui avaient eu cours avant lui, il a enquêté sur tous les maux qui s'offraient à son regard ; puis, son esprit cohérent n'a pas perdu le souci d'intégrer ces données dans sa systématique.

Dépassant Saint-Simon et Fourier, qui s'étaient montrés bien sentimentaux, en aboutissant à l'étatisme, au Phalanstère, dépassant même Proudhon, qui avait rêvé de supprimer le prolétaire en faisant de chaque ouvrier un petit capitaliste, il proposa comme idéal révolutionnaire dynamique, la lutte des classes.

Or, voici comment ses théories, parallèlement aux faits qu'il avait sous les yeux, l'ont mené à cette solution radicale. En 1843, il était à Paris. Il constata, au contact des ouvriers français, et grâce à l'influence de Engels, que les réformes et revendications sociales devaient porter contre le libéralisme économique.

D'autre part, son postulat philosophique de la supériorité de la matière sur l'esprit le prédisposait à affirmer, comme il le fit à partir de ce moment, la primauté de l'économique dans l'ensemble des relations sociales. Il s'agissait donc de détruire une doctrine qui sapait la société dans sa base essentielle : l'économie.

Grâce à la dialectique matérialiste ou théorie de la révolution en marche, par le jeu normal des antinomies, la lutte des classes lui apparut comme le moyen tactique par excellence de tendre à un meilleur équilibre social. La lutte des classes se ferait de bas en haut, par le prolétariat. Celui-ci tendrait à la dictature. Arrivé au pouvoir, il fonderait peu à peu une société exempte de classes. Le libéralisme économique aurait été détruit en cours de route ; la société idéale serait réalisée.

Mais la lutte des classes s'impose aussi d'une autre manière. L'homme est un être essentiellement créateur. Il est par excellence le producteur de ses moyens de vie. L'économique n'est-il pas la base de la vie ? Le travail productif est l'activité humaine la plus fondamentale. L'expérience du productivisme est concluante : pour avoir le droit de vivre, de manger, il faut produire. L'activité productrice des biens matériels est donc la plus importante. N'est-elle pas la plus engagée dans la matière ? Toutes les autres activités humaines sont subordonnées au travail productif de l'homme, qui est essentiellement un travailleur et, de prime abord, un travailleur manuel.

Or, la production est aussi la base de la vie sociale. Les hommes se réunissent non pas pour satisfaire un besoin, mais pour produire en commun. Ils ont besoin d'être ensemble pour produire. C'est là ce qui les distingue avant tout de la plupart des animaux. Les autres rapports sociaux dérivent du rapport de création ou de production.

Mais en quoi cette position diffère-t-elle tant du libéralisme économique, qui table lui aussi sur l'*homo faber ?* N'oublions pas notre métaphysique marxiste. La réalité étant essentiellement contradictoire et se ramenant à un pur devenir, les classes sont précisément dans la société cet élément de contradiction. La classe est l'élément essentiel de la société ; puisque la classe se rapporte à la production. Ne répartit-on pas les hommes suivant leur rôle productiviste ? Or, cela donne des capitalistes et des prolétaires, des exploiteurs et des exploités. Ici, s'insère le matérialisme historique ; toute l'histoire se ramenant à une lutte de classes. Cette lutte, pour Marx, est plutôt une fatalité et un moyen tactique qu'un idéal. Cependant, elle est nécessaire temporairement et il ne faut pas tendre à l'atténuer, mais à l'exaspérer. C'est elle qui amènera le Grand Soir, le cataclysme sauveur qui abolira à la longue les classes. C'est pourquoi, tout réformisme (plus tard on dira tout mendchévisme) est pernicieux. Il est plus à craindre que les excès du capitalisme, qui ont au moins l'avantage d'exciter les haines et de préparer la révolution.

Pour abolir les classes, il faudra donc que l'une d'elles l'emporte temporairement sur les autres. Le prolétariat, plus exempt de préjugés de castes, ayant moins à perdre, sera appelé à faire régner sur le monde l'âge d'or marxiste où l'état sera complètement supprimé.

Mais venons-en au droit de propriété, ce droit auquel on tient tant et qui impressionne plus les bourgeois que l'athéisme militant ne les scandalise.

Sans une suppression au moins partielle de ce droit, il n'y a pas moyen de réaliser la dictature du prolétariat. Cette suppression n'est pas le premier point du programme marxiste, comme on le croit trop souvent. Elle est pourtant nécessaire à son idéal ; mais pour des raisons qui dépassent la portée immédiate de ce droit.

La philosophie marxiste repose toute sur le matériel, avons-nous dit. Dans le domaine social, l'économique est la valeur première. La production est l'activité première de l'homme. Or, la production requiert le *travail.* En creusant davantage, on en est venu à une valeur plus fondamentale encore que la production. Le travail est la base de tout. Tout produit est du travail cristallisé. Le fruit du travail, le produit doit donc appartenir au travailleur. Or, dans la société capitaliste, il en va tout autrement. La production n'appartient pas à l'ouvrier. Bien plus, la production, œuvre de la collectivité, appartient à des individus. L'ouvrier reçoit un salaire, mais ce salaire ne correspond pas à son travail réel, puisqu'il existe une *plus-value* qui s'exprime sous forme de profit pour le patron.

*
**

Le but du marxisme communiste est de changer cet ordre inhumain qui va jusqu'à priver de son droit effectif de propriété les neuf dixièmes du genre humain. A cet effet, il propose de mettre en la possession des ouvriers le *capital,* antinomie du travail qui devrait être synthétisé avec le travail. Le capital, c'est ce qui a une valeur productiviste, à savoir les fruits du travail collectif et les moyens de production collective.

Quant à la propriété individuelle, qui ne sert pas à la production collective, le communisme de Marx et de Engels ne songe nullement à l'abolir. Il la veut accessible à tous. Il veut l'assainir.

Après une phase d'étatisme provisoire, au cours de laquelle le capital — qui n'est que du travail accumulé — aura cessé d'être aux mains des bourgeois pour appartenir temporairement au prolétariat (à l'état prolétarien) le marxisme se propose de détruire cette superstructure étatiste elle-même. Cette dernière démolition s'opérera sans heurts, puisque l'état, privé de son ferment ordinaire de vitalité, la lutte des classes ne saura que dépérir et tomber en ruines. A ce moment, la propriété communautaire sera complètement réalisée ; les biens de production seront aux mains des travailleurs.

Voilà une vue d'ensemble du système. Ses aspirations ne manquent pas de grandeur. Nous essaierons maintenant de critiquer quelques-uns de ses principes fondamentaux.

Le primat de la matière sur l'esprit, base de tout l'édifice marxiste, est une thèse qui se comprend, si on la place dans certaine perspective. Elle n'en est pas moins discutable.

Certes, dans l'ordre des constatations expérimentales, la matière est plus tangible que l'esprit. On *touche* la matière, on *conclut* à l'existence de l'esprit. D'autre part, la majorité des hommes accordent dans leur vie une primauté pratique aux valeurs matérielles ; et il faut bien admettre enfin que l'économique, sous son aspect de pourvoyeur des besoins de la vie, est absolument basique dans l'univers.

Qu'un homme, si lucide soit-il, se laisse fasciner par l'extrême importance du problème économique, surtout dans la vie contemporaine, il peut facilement en arriver à mettre l'accent plus sur la matière organisée que sur l'esprit organisateur. Celle-ci s'offre d'abord à la considération.

C'est probablement ce primat d'immédiation et d'appréciation commune des hommes qui aura incliné Marx et Engels à ériger le primat d'excellence et d'origine, de la matière.

Une philosophie spiritualiste admet le primat de constatation et celui d'attraction sur l'homme, voire le primat de l'utilité pratique d'une matière qui est aussi essentielle à la condition humaine que l'esprit. Pourtant, elle ne va pas jusqu'à conclure que la matière, soumise à la loi de dégradation, inerte de soi, imparfaite et incapable de rendre compte de sa raison d'être puisse être supérieure à l'esprit. L'esprit est la grande *inconnue* du Cosmos, mais sa présence dans le Cosmos

même implique sinon une Transcendance initiale, du moins une porte ouverte sur la Transcendance.

Que la matière, que le Cosmos sous son aspect dit matériel soient l'étoffe et l'origine même de l'esprit, je me sens pour ma part de plus en plus disposé à l'admettre ; mais une fois qu'il est né l'esprit transcende son origine. Il la transcende puisqu'il la juge. Une des raisons de l'extraordinaire *abnégation* que les staliniens par exemple s'imposaient par rapport au *sens critique* est au fond ce primat absolu et inéluctable de la matière par rapport à l'esprit. Un marxiste pur est un homme qui ne se permet plus de critiquer et qui oublie par le fait même que c'est par une démarche critique que Marx est venu à sa vérité. Qu'on le veuille ou non, c'est par l'esprit que Marx a tenté d'établir sa primauté du matériel ! L'esprit s'est d'autant plus dégagé de son ancêtre l'amibe que c'est lui qui a donné son nom même à l'amibe.

La trop subtile dialectique marxiste me semble aboutir à une impasse et tendre à se détruire elle-même sur le plan historique. Si j'ai bien compris la pensée des deux philosophes communistes par excellence, en particulier ce passage de l'*Anti-During* : « Rien de définitif, rien d'absolu, rien de sacré n'existe pour la philosophie dialectique », je ne comprends pas qu'une telle philosophie se soit fixé un terme. L'âge d'or marxiste, c'est le statisme et le fixisme dans la liquidation des antinomies. Or, les antinomies sont nécessaires à la philosophie marxiste. La lutte des classes supprimée dans la société idéale, c'est la philosophie du devenir révolutionnaire elle-même qui est supprimée. Serait-ce que le marxisme n'est qu'un système opportuniste et que la philosophie dont il s'accommode n'a pas une valeur absolue ? Toujours est-il que le marxisme se rend coupable d'une grave incohérence lorsqu'il pose d'une part la contradiction et l'antinomie comme lois de l'esprit et de l'histoire, tandis qu'il tend d'autre part à une société paradisiaque, fixée, sans classes et sans antinomies.

On s'est souvent évadé du marxisme, destructeur du droit de propriété, par une échappatoire assez simpliste. Il n'y a pas que le travail, dit-on, dans le capital, il y a aussi la matière première. Celle-ci est une contribution d'importance à la production. De plus, le directeur d'entreprise travaille, d'une autre manière que l'ouvrier, mais tout autant que lui. Son travail a aussi droit à une rétribution et à une

rétribution plus considérable que celle de l'ouvrier. Toute cette argumentation me semble porter à faux. La matière non élaborée est acquise par le capital ; et le capital, c'est du travail et presque uniquement du travail. De plus, il n'est nullement question, du moins dans le communisme des plus grands théoriciens, de mettre l'ingénieur et l'ouvrier à une même échelle de salaire. Ce que veut le communisme marxiste, c'est supprimer le profit : la part des revenus de la production qui ne revient en salaire ni au directeur de l'usine, ni à l'ouvrier, mais au capitaliste.

L'argumentation précédente vaut donc contre certaines formules communistes de seconde zone, contre les agitateurs et les mange-riches mécontents ; elle ne vaut pas contre les marxistes orthodoxes.

A ceux-ci, je persiste à croire que ce n'est pas une réfutation qu'il faut présenter, mais un terrain d'entente, une formule d'ajustement.

Pour ma part, je serais donc assez disposé à admettre que la valeur réelle de l'œuvre produite provient du travail, que l'ordre capitaliste actuel abuse beaucoup de l'ouvrier, qui travaille normalement trois jours par semaine, sinon plus, à la plus-value, laquelle plus-value ne va pas aux ingénieurs qui dirigent l'usine, mais aux patrons anonymes qui ne jouent aucun rôle effectif dans l'entreprise et qui n'apportent que le capital, réel ou « mouillé » ; lequel à son tour n'est que du travail cristallisé.

Je suis donc, ô horreur ! pour le chambardement de l'ordre actuel. Qu'on le remplace peu à peu par un système de coopération comme celui qui s'accomplit en Suède, par un socialisme vivant, et qu'à cet effet on encourage la coopération sous toutes ses formes, l'association de *personnes* de préférence à l'association de capitaux anonymes, qu'on tende enfin à une conception communautaire du droit de propriété dans le domaine des biens de production, voilà comment on pourra atteindre sinon à un état paradisiaque de vie, du moins à un état de choses plus humain !

Est-il téméraire de prétendre, à l'encontre des communistes marxistes, qu'une révolution (non pas une réforme), aussi radicale ne saurait s'accomplir par une dictature, fût-elle du prolétariat ? L'histoire du monde est là pour nous le prouver, dans la perspective même du matérialisme historique : la dictature et l'étatisme (même celle de l'U.R.S.S.),

ne font que transformer l'esclave né des capitalistes : l'ouvrier, en esclave des puissances politiques.

En somme le droit de propriété, en ce qui concerne les biens de production, loin d'être supprimé, doit être étendu à toutes les personnes qui participent à la production. Pour s'humaniser véritablement, cette forme de propriété doit devenir communautaire. Le système sauveur n'est pas le système marxiste communiste ; c'est un système de coopération réelle, donc un socialisme adapté.

Celui-ci diffère radicalement du marxisme ; mais il faut admettre que les idées propagées par le marxisme se rapprochent plus de la solution idéale que la position renfrognée du capitalisme conservateur.

Cette étude volontairement objective et ces restrictions portent sur le marxisme orthodoxe, sur celui des deux grands penseurs qui l'ont créé et celui du génial réalisateur que fut Lénine. Il y aurait de nouvelles réserves à faire sur le marxisme de Staline. Il semble bien que l'ex-dictateur de l'U.R.S.S., loin de songer à abolir l'état, alors qu'il prétendait avoir réalisé la dictature du prolétariat, songeait plutôt à s'affermir au pouvoir et à faire évoluer son régime vers un étatisme absolu. Et l'étatisme est depuis longtemps jugé et condamné, puisqu'il est le règne de l'artificiel et de la terreur et qu'il brime l'homme au lieu de le libérer.

Je crois avoir suffisamment tracé cette esquisse des grandeurs et des misères du communisme marxiste. Malgré ses contradictions et ses tares fondamentales, le communisme a triomphé, au moins partiellement, en Russie et ailleurs, parce qu'il est fondé sur une robuste idéologie et présente autre chose aux travailleurs qu'une platonique bonne volonté : c'est son radicalisme et sa crânerie, au même titre que son caractère d'idéologie rédemptrice, forte d'un programme complet, centré sur l'essentiel, qui lui ont valu la faveur d'une certaine partie de l'humanité.

Tout parti qui voudra réussir, dans tout pays du monde (s'il songe à autre chose qu'à de petits résultats partiels ou temporels), devra se réclamer d'une idéologie basique et présenter un programme cohérent qui saura tabler sur autre chose que le sentiment populaire.

La réussite au moins partielle du communisme marxiste, dans la moitié du monde, aura prouvé une fois de plus que ce sont les idées

qui mènent le monde et peut-être aussi que c'est pour cette raison que le monde va mal.

D'ailleurs toutes solutions paradisiaques aux problèmes sociaux sont condamnées par l'histoire et rejetées dans le domaine de l'utopie. Ces solutions en effet posent toutes comme postulat l'axiome, implicite ou explicite, du bon vouloir des hommes. Or, *la mauvaise foi* est autant le *propre* de l'homme, pour la philosophie moderne, que le rire l'était pour les Thomistes. Nous ne sommes, qui que nous soyions, jamais complètement désintéressés.

Une solution paradisiaque serait concevable s'il n'y avait chez l'homme ni cupidité, ni jalousie, ni ambition démesurée. Or, tous ces vices et bien d'autres fleurissent sur cette pourriture améliorée que nous sommes. Depuis les découvertes freudiennes, on se rend compte du caractère maladif de ces manifestations contraires à une société parfaite, mais on admet volontiers que, même si l'humanité tout entière était soumise à la psychanalyse, il se trouverait un tel nombre de psychanalysés de mauvaise foi que le mal ne saurait disparaître du monde.

Une synthèse salvatrice est donc impossible. Ce qu'il faut c'est ce qu'on a appelé une dicothomie ; acceptation constatée du fait *mal* et catalysation par des efforts de *bonification*. Rien de radical ne peut sauver l'homme qui semble irrémédiablement perdu.

Dans quelques millénaires peut-être nous aurons appris à vivre. Des solutions idéales pourraient être applicables à ce moment. Pour l'instant, il faut se contenter de solutions qui sont au niveau de la médiocrité humaine.

Une synthèse, dans la matière et par la matière, voilà l'essentiel du système marxiste communiste. Une aspiration à la libération progressive de l'esprit, à son épuration, voilà la tâche à laquelle il convient de se vouer si on s'intéresse au sort de l'humanité !

C'est là ce que des gens comme Arnaud Dandieu et Mounier ont appelé *dicothomie*. Il faut que l'esprit, qui ne jouit que d'une transcendance dans l'abstrait, en arrive peu à peu à s'incarner dans le concret et à purifier la matière de ses scories. C'est alors, et alors seulement, qu'on pourra parler de solutions sociales plus qu'humaines.

Le surhomme de Fichte, dont Niestche lui-même a rêvé, pourrait bien n'être autre chose qu'un agrandissement mesquin de l'*ego*. Rêvons plutôt de l'accession de la condition humaine à un niveau de pureté qui

ne lui sera peut-être pas *refusée* dans cinq mille ans, si elle se met pour de bon au travail d'ascèse que cette amélioration comporte ?

Une partie de cette étude sur le problème marxiste date de quelques années déjà. Depuis, ma position s'est affirmée vers un anti-communisme plus décisif, mais plus nuancé. J'ai fini par comprendre que la grande idée marxiste de lutte des classes était beaucoup plus fausse que je ne pensais.

Maintenant, je me rends compte que les classes n'existent pas ou n'existent plus ; en particulier je suis convaincu du caractère mythologique de ce qu'on est convenu d'appeler la classe ouvrière. Outre que celle-ci n'existe guère en tant que classe, il faut tendre à la supprimer, du moins sous sa forme actuelle. Je m'explique : il faut chercher à élever le niveau de vie des classes laborieuses, non seulement en leur octroyant des salaires ajustés aux possibilités des entreprises, mais surtout en les faisant bénéficier de lois sociales de plus en plus salutaires. Il faut *éduquer* les classes sociales les moins instruites ; beaucoup plus qu'il ne faut les gaver de hauts salaires. Il faut surtout diminuer les heures de travail et accroître les loisirs. Un sain socialisme, même d'état, quand l'état est clairvoyant, vaut beaucoup mieux qu'une haute échelle des salaires. Quand on gagne beaucoup on est porté à dépenser beaucoup, à s'endetter autant, sinon davantage, que si l'on gagnait peu. Et les revendications se multiplient. Moins de hauts salaires et plus de bonnes lois sociales donnent beaucoup plus de sécurité, une vie plus humaine.

Comme le communisme, au moins dans l'état actuel de ses réalisations concrètes, a besoin d'une sorte de dictature pour se maintenir, et que par suite il prive l'homme du bien *liberté* pour lui offrir une sorte de paternalisme officiel, la solution du problème social ne se trouve pas chez lui.

Elle réside dans une certaine forme de travaillisme ou du moins dans une doctrine sociale qui rejette à la fois le paternalisme godiche du capitalisme conservateur et le paternalisme souverain de l'état totalitaire.

A mon avis du moins, c'est en Suède, en France et aussi en Angleterre que les partis d'avant-garde ont trouvé la formule qui applique ce qu'il y a de bon dans la grande idée du communisme : le relèvement de la condition ouvrière. Ce sont ces pays qui ont le mieux compris

que ce serait une grande erreur que de se jeter tout naïvement dans un bouleversement hâtif des classes, qui ne saurait aboutir qu'au chaos ou à la dictature.

DEPUIS LE REVISIONNISME

Je croyais avoir épuisé le problème du communisme marxiste, du moins sous l'aspect de ses réalisations concrètes. J'avais pourtant négligé de mentionner ses promesses d'avenir. Il est dorénavant admissible, depuis le révisionnisme qui sévit à la suite de la disparition de Staline, que l'aspect *intégriste* du système est révolu. Ce système ne fera décidément pas le tour du monde, comme je fus porté à le croire à une certaine époque. La doctrine marxiste et ses applications — malgré les rodomontades chinoises actuelles — sont condamnées à l'édulcoration. A l'exercice, on s'est rendu compte qu'un monde paradisiaque est irréalisable sur la planète *Terre*. Il en fut, en effet, du communisme marxiste comme de toutes les mythologies : elles s'usent au rythme même où on tente de les vivre.

Dorénavant, on ne peut nier que les doctrinaires marxistes des pays de l'Ouest sont empreints d'une certaine mauvaise foi. Vouloir à tout prix que les conditions sociales de ces pays constituent une situation pré-révolutionnaire, analogue à celle de la Russie des Tzars ou de tel ou tel pays sous-développé, est devenu de l'équilibrisme intellectuel absolument théorique et gratuit. Cet opportunisme, dit révolutionnaire, est même une grossière maladresse. La mauvaise foi des *moins possédants*, par rapport à celle des plus gros possesseurs menace de devenir risible dans un monde où la technocratie sape lentement les grosses fortunes au profit des hauts salariés. D'autre part, les dirigeants actuels de l'U.R.S.S. se rendent compte que l'aspiration de l'homme aux appropriations dépasse le besoin d'acquérir une « datcha » et s'attaque aux moyens de production eux-mêmes. N'est-on point en train d'en revenir à la notion de profit ? Ce besoin, — disons maladif —, de posséder, cette *tare,* qu'est la cupidité humaine, tout simplement cette volonté de puissance dans le domaine de l'appropriation, tout cela, — on s'en est rendu compte à l'expérimentation —, est indiscutablement le *propre* de l'homme, bien plus encore que le rire ou le parler. Il n'y a que les saints, — aussi rares chez les marxistes que dans les autres *confessions* —

qui subliment assez la vie pour s'évader des désirs qui sont le lot des humains normaux.

L'ascension de l'humanité vers une civilisation où les loisirs auront une plus grande place, où la répartition des biens sera plus équitable me semble s'accomplir parallèlement, aussi bien dans les pays de l'Est que dans ceux de l'Ouest ; parce que, venant d'itinéraires différents, on est quand même acculé à un réalisme inéluctable.

La technocratie — dont l'ère s'inaugure — doit beaucoup au marxisme — c'est indiscutable — ; elle doit aussi quelque chose au concentrationisme bourgeois, qui rend de plus en plus difficile, voire impossible, le contrôle absolu du grand capitaliste conservateur sur les moyens de production.

DE L'HISTOIRE

On n'écrit jamais que l'histoire du présent. On a beau dire et beau faire, l'histoire est une question d'optique. Or nul homme n'est assez objectif pour abdiquer son présent. L'épopée napoléonienne, vue d'une certaine manière, n'est qu'une odieuse dictature. Quant à Napoléon lui-même, au sujet duquel j'ai lu une centaine d'études, dites objectives, il apparaît, tour à tour, comme un homme de génie ou comme un aventurier. La vérité est peut-être plus simple. Je crois de plus en plus qu'il fut un *chanceux*. Dans mon optique présente, je suis même porté à affirmer que toute son ascension des débuts fut conditionnée par des explosions sentimentales ou sensuelles. Maladroit avec les femmes, il voulut se valoriser auprès de certaines femmes. Plus tard, il prit en main son propre destin et celui de la France, avec la vigueur et la détermination d'un homme d'état.

Pour peu qu'on sonde la vie de Disraëli, on s'aperçoit que cet homme qui a marqué de sa griffe toute l'époque victorienne n'a pas gouverné dix ans. Que dire de Kennedy, dont l'Amérique porte désormais la marque !

Je m'aperçois que je suis en train de faire état de l'histoire par les hommes. Elle est aussi vraie et aussi fausse que celle qui se préoccupe surtout des événements. Ce qu'on appelle les faits — outre que la plupart sont controuvés (on a pris la Bastille aux cris de « Vive le Roi ») — ne sont que des bouts de passé, de présent et de futur curieusement imbriqués et impliqués dans des aspirations obscures.

L'histoire par les causes et les conséquences ? La bonne vieille histoire classique (l'histoire de papa) n'affiche que de nobles causes et d'illustres conséquences. Or la plupart des étincelles (ce qu'on appelle *causes immédiates,* par rapport aux causes profondes) qui mirent en action le jeu des causes dites profondes, ne sont que des explosions passionnelles et ne proviennent la plupart du temps que d'obscurs comparses des prétendus meneurs de jeu.

Quant à l'existence historique de certains *grands* hommes qui ont marqué un pays, une époque ou toute l'humanité, elle est souvent controuvée lorsqu'on plonge dans un passé millénaire. Les seuls fondateurs de religions que l'histoire peut cerner, à peu près, sont Mahomet et les réformateurs protestants.

Que dire des grands écrivains, depuis qu'on nie l'existence d'Homère, qu'on met en doute la personnalité de Shakespeare et qu'on ne sait toujours pas bien qui écrivit un bon nombre des romans d'Alexandre Dumas !

La limitation du savoir humain s'étend donc jusqu'à l'histoire. Incapable de conquérir l'univers, voire de l'expliquer décemment, inapte à se rendre compte de ses possibilités et de ses impossibilités internes, l'homme est même inapte à se souvenir du passé, à le reconstituer d'une manière indiscutable. Prisonnier de son présent, de ses préjugés, de ses désirs, il prend sans cesse ses vessies pour des lanternes.

S'épure-t-il, tente-t-il le passage à la limite d'une espèce contraignante, le voilà qui s'éloigne tellement des catégories humaines orthodoxes qu'il devient, semble-t-il, encore plus inapte à expliquer ce qu'on appelle l'histoire et qui est un tissu de mensonges, de faux semblants, de médiocrités subies ou acceptées. Seule la préhistoire et la « post-histoire » pourraient nous instruire. Celles-là, on ne les écrit pas.

DE LA CONVERSION

Edouard Herriot et Dieu, tel est le titre d'un petit livre qui vient de me tomber sous la main. Une religieuse me force à admettre — je n'ai aucune raison plausible de récuser son témoignage, ni encore moins, celui du Cardinal Gerlier et de M^me^ Herriot — qu'Edouard Herriot s'est *réellement* converti *sur son lit de mort.*

Quant à la démonstration qu'on s'efforce d'établir : à savoir que cette conversion est le fruit d'une longue évolution, je ne puis l'accepter.

Songeons qu'en 1948, Herriot avait fait un testament, où l'athéisme était flagrant. Herriot étant décédé en 1957, il faut donc étaler son *évolution* sur neuf ans. Or les arguments qu'on nous présente sont trop faibles pour supporter l'analyse.

Il existe une psychologie des athées, qu'il serait bon, une fois pour toutes, de préciser. Nous y ajouterons en terminant une psychologie implicite des *conversions*.

Il y a les athées virulents, actifs, agressifs, militants. Parmi ceux-ci, il en est, parfois, surtout parmi ceux qu'on est convenu d'appeler « défroqués », qui sont agressifs pour d'assez mauvaises raisons : souvenirs douloureux d'incompréhension, rancœurs à la suite d'injustices ou de brimades ecclésiastiques. Ceux-ci, si, en mûrissant, ils ne se guérissent pas de ces plaies, où l'amour-propre froissé a joué un rôle, ne seront jamais, à mon avis, des athées dignes de respect et d'audience. Il y a trop d'intérêt, d'engagement personnel dans leur athéisme. Mais il y a ceux qui, comme le Herriot de 1924, sont athées militants pour de pures raisons idéologiques, parce qu'ils soutiennent par exemple que « la religion est l'opium du peuple ».

Ceux-ci, après avoir mûri, ainsi que les précédents — s'ils s'affinent, s'ils tendent à une véritable *sainteté laïque* — n'ont plus, dans leur âge mûr et leur vieil âge, qu'une certaine forme de pitié sereine à l'égard des Chrétiens. Ils se disent à peu près ceci : « Quel malheur, tout de même que celui de ces braves gens ! Ils ne seront d'ailleurs même jamais déçus — ce qui console d'avance l'athée à leur sujet — le jour où ils deviendront néant, où ils ne seront plus, — pour mieux dire —, ils ne sauront pas qu'ils se trompaient ».

Qu'on me permette de me mettre en scène, moi, le défroqué ! Jamais il ne m'est venu à l'esprit de manger du curé, de mépriser ceux qui croient ou qui croient croire — comme je l'ai cru longtemps moi-même. Jamais je n'écrirais ou ne dirais que si l'Eglise a été souvent un organisme de persécution, ce fut parce qu'elle est *faite* pour la persécution. Toutes les brimades ecclésiastiques du monde provinrent, dans toutes les religions, d'hommes qui, à un moment historique donné, perdirent le sens du *sacré* ou l'eurent d'une manière bornée ou fausse. Il y a partout — c'est la majorité — des hommes médiocres. L'Eglise en a, hélas ! comme les autres institutions, également hélas ! sa quote-part.

Mais venons-en, à propos de la pseudo-évolution vers le christianisme d'Edouard Herriot, à la psychologie de l'athée, ou mieux de l'incroyant. Le mot *athée* a pris, au cours des âges, un sens péjoratif.

L'incroyant, lorsqu'il se trouve en face du croyant, s'il est un incroyant de bonne qualité, sans haines stupides, sans rancunes de mauvais aloi, est spontanément bienveillant. Si on lui assure qu'on prie pour lui, loin de le blesser, ce geste amical lui va droit au cœur. Il se dit, d'ailleurs, avec une pointe de malice, que celui qui prie pour lui avec ferveur ne peut que mettre en branle à son sujet des ondes bénéfiques.

Si, en plus d'être désintoxiqué de toute raideur malsaine, à l'égard des croyances, il est, au surplus, un homme bien élevé, il se gardera de sourire de ce qu'il considère comme les naïvetés du croyant.

Comment un Edouard Herriot eût-il pu se montrer narquois vis-à-vis de la conversion ou de l'évolution vers de plus hautes régions spirituelles d'une jeune fille qu'il respectait et aimait !

Il m'arrive, à moi-même, fréquemment, de me trouver face à ce problème. Je me considérerais comme le plus impoli des hommes si j'allais ironiser là où je me sens en présence d'une sincérité totale.

On aura tôt fait, en lisant ceci, de s'écrier que je suis demeuré une « âme spontanément ou naturellement chrétienne ». Que diable ! Ce n'est pas l'Eglise, — surtout pas l'Eglise catholique que je sache —, qui a inventé la *Tolérance*. Celle-ci, je l'ai découverte et je continue de la trouver chez les Grecs de l'époque classique.

Chez Edouard Herriot, comme chez moi d'ailleurs — je m'excuse de me comparer à un si grand homme — on découvrira aussi une grande exigence à l'égard des prêtres ; ce qui ne signifie pas qu'on leur attribue la possession d'un pouvoir sacré. Ces gens ont choisi, officiellement, un parti-pris exigeant. Ils se sont engagés à être tout à Dieu, à renoncer à eux-mêmes, à tendre à une sainteté aussi grande que possible. Surtout, face au public chrétien ou non croyant, ils ont fait vœu, non seulement de célibat (comme on le dit trop), mais de *chasteté totale*. On exige qu'ils jouent le jeu. De même qu'Herriot, homme d'Etat, et moi-même écrivain, nous nous sentons (ceci est intemporel) engagés par les devoirs de notre *vocation*, incapables par conséquent d'accepter des pots-de-vin ou de favoriser des incompétents, de même nous exigeons l'intégrité chez les notaires, l'honnêteté chez les banquiers, la chasteté chez les curés. Qu'on tienne le coup ou qu'on se démette !

Que dire de la conversion d'Herriot ? J'admets donc cette évo-

lution *in extremis*. Comment l'expliquer ? Je ne crois pas à la *crainte*, chez un homme de cette carrure. Le jeu des amitiés ecclésiastiques, nombreuses, un certain attendrissement chez cet hypersensible qui cherchait à se faire passer pour un dur, — (Herriot fut un grand timide dans le domaine du sentiment) —, purent favoriser cette décision suprême : *accepter des obsèques religieuses*. C'est tout ce qui demeure acquis à l'histoire ; ainsi que l'affirmation du Cardinal Gerlier au sujet de *l'absolution donnée*. Admettre volontiers ces deux faits ne signifie pas qu'on considère la *vocation*, plus que tardive, d'un homme, comme une véritable conversion, celle qui se produit à un moment particulièrement lucide de la vie d'un être en pleine possession de ses moyens.

Pour moi, que l'on *convertira* peut-être un jour, d'une manière ou d'une autre, je ne puis m'empêcher de m'avouer, en ce moment de grande lucidité où j'écris ces lignes, que ni l'amitié, — que je ne connais d'ailleurs pas —, de cardinaux ou de papes, ni le désir de faire plaisir à un ami, fût-il évêque, ne pourraient m'entraîner à poser un acte que sa suprême *décence* même me fait juger profondément indécent en ce moment.

Qu'on ne se méprenne donc pas sur certains mots ! Comme Herriot le fit jadis, je suis tout disposé à admettre que je ne suis, — comme tous les hommes d'ailleurs —, qu'un pauvre *pécheur*. Le mot *péché* ne signifie-t-il pas imperfection dans le jeu de l'humain ? Je tends, de plus en plus, sans croyances, à la même *sainteté* à laquelle je tendais, croyant. Une certaine sainteté à conquérir, n'est-ce pas la *queste* de la sagesse que tout homme de bonne qualité se doit de poursuivre ?

S'il m'est devenu infiniment facile par exemple de ne plus m'offusquer des insultes, — ne m'insulte pas qui veut, comme disait l'autre —, de ne plus me mettre en colère, — il est si beau de se dominer —, de n'envier personne, — se contenter de ce qu'on a, quelle paix ! enfin de jouir davantage de ma vie, en la dirigeant de mon mieux, c'est que je persiste à tendre à cette perfection humaine, qui m'apparaît plus accessible maintenant que j'ai compris qu'elle sera toujours incomplètement réalisable d'une part, et, d'autre part, désirée uniquement pour elle-même.

Faire de sa vie une œuvre d'art, complètement et uniquement pour s'élever un peu plus haut que toutes les formes de mesquineries, voilà l'idéal — assez court, mais assez beau — qui est à la portée de l'homme.

Imprimerie REBOULIN, Apt (V^e^). — Dépôt légal 1^er^ trimestre 1965

François HERTEL | VERS UNE SAGESSE | Editions de la DIASPORA Française